

I - PALLI

Perrin



PETITE

BIBLIOTHEQUE

DES

THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS.

APRÈS avoir donné plusieurs Volumes des Chef-d'œuvres de nos trois grands Théatres, nous croyons que MM. nos Souscripteurs ne nous sauront pas mauvais gré de suspendre un moment leur admiration, et de leur présenter les simples esquisses des Tréteaux du Boulevard et de la Foire. Nous en avons pris l'engagement dans notre Prospectus, et nous tâcherons, par le choix des Pieces, de ne point nous attirer de reproches, et de continuer à mériter l'accueil dont le Public nous honore.

Ces Spectacles se sont élevés sur les ruines de l'ancien Opéra-Comique. Ils sont au nombre de trois : les Grands Danseurs du Roi, l'Ambigu-Comique et les Variétés Amusantes. Pendant quelques années, nous en avons eu un quatrieme, sous le titre d'Éleves de l'Opéra.

GRANDS DANSEURS DU ROI.

Les Grands Danseurs du Roi sont très-anciens : c'est ce qu'on appelloit les Danseurs de

Corde. Ce Spectacle, qui d'abord n'avoit lieu qu'aux Foires Saint-Germain et Saint-Laurent, balança quelquefois l'Opéra-Comique. La Salle ayant été brûlée au dernier incendie de la Foire Saint-Germain, Restier, qui en étoit l'Entrepreneur, céda son privilége au sieur Nicolet. Le nouveau Directeur donna à ce Spectacle plus d'éclat qu'aucun de ses prédécesseurs. Il fut le premier qui fit construire sur le Boulevard du Temple une Salle très-vaste et très-ornée ; il monta à grands frais des Pantomimes historiques, entre autres, *Le Fameux Siége*, ou la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc, qui attira tout Paris, et fut même représentée à Marly, devant Leurs Majestés.

Autrefois cette Troupe avoit la permission de chanter le Vaudeville ; mais ayant donné, en 1768, une petite Piece intitulée *La Bourbonnoise*, le succès étonnant qu'elle eut, alarma les Comédiens Italiens, qui réclamerent contre le chant des Spectacles Forains, et le leur firent interdire.

On a vu aussi, sur le Théatre des Grands Danseurs du Roi, plusieurs Pieces attirer la

Cour et la Ville, telles que l'*Ecolier devenu Maître*, de M. Quétant, et l'*Amour Quêteur*, de M. de Beaunoir. Ce Spectacle est cependant plus particuliérement consacré aux Danseurs de Corde et aux différens exercices de force et de souplesse.

AMBIGU-COMIQUE.

Ce fut à la Foire Saint-Germain de 1770, que le sieur Audinot, ancien Acteur de la Comédie Italienne; ouvrit un nouveau Spectacle, sous le titre de l'Ambigu-Comique. Il n'étoit d'abord composé que de simples Marionnettes; mais tout Paris crut voir dans ces petits automates une imitation parfaite et une critique plaisante des ridicules des premiers Acteurs du Théatre Italien : aussi y courut-on en foule. Bientôt le Directeur, plein de goût, ayant substitué à ses Marionnettes des enfans auxquels il inspiroit une finesse et des graces au-dessus de leur âge, le Public continua de suivre ce Spectacle, et ne fit qu'accroître le zele du Directeur. N'épargnant ni soins, ni dépenses, il offrit enfin des

Pantomimes de sa composition et de celle du sieur Arnoult. On a vû tout Paris courir aux représentations de *La Belle au Bois dormant*, de *Dorothée*, des *Quatre Fils Aymon*, &c.

ÉLEVES DE L'OPÉRA.

Les applaudissemens qu'obtenoient tous les jours les jeunes Acteurs de l'Ambigu-Comique, firent naître l'idée aux sieurs Texier et Abraham, de former, à l'exemple du sieur Audinot, une nouvelle Troupe d'Enfans, et de créer en même tems une école de danse. Ils obtinrent à cet effet la permission de faire construire une Salle charmante sur le Boulevard du Temple (elle est actuellement occupée par la Troupe des Variétés Amusantes), et ouvrirent leur Spectacle sous la dénomination des Éleves pour la Danse de l'Opéra.

Jamais on n'avoit fait un choix plus nombreux et plus agréable. Le Public vit avec autant de plaisir que de surprise, ces charmans enfans, chez lesquels le talent devançoit l'âge; mais les frais immenses de premiere construction, ceux que nécessitoit le service journalier, ne pou-

vant être balancés par des recettes trop médiocres, les Directeurs furent obligés d'abandonner leur entreprise, et un ordre du Roi fit fermer irrévocablement ce Spectacle, qu'on ne put s'empêcher de regretter. Il eut la fraîcheur de la rose, et n'en eut que la durée.

VARIÉTÉS AMUSANTES.

En 1779, la Foire Saint-Laurent, qui s'étoit tenue successivement dans la Place Vendôme et dans celle de Louis XV, sous le nom de Foire Saint-Ovide, fut reconstruite sur son ancien terrain, entre les Fauxbourgs Saint-Martin et Saint-Denis. Les Entrepreneurs des Grands Danseurs du Roi et de l'Ambigu-Comique, n'y ayant point encore de Salles établies, ne purent y aller. Le sieur l'Ecluse, ancien Acteur de l'Opéra-Comique, offrit au Magistrat qui veille sur ces Spectacles, d'y en construire une, et obtint le privilége des Variétés Amusantes : il lui fut continué pour le Boulevard et la Foire Saint-Germain. C'est sur ce Théatre que parut un Acteur qui fit époque, et produisit dans tout Paris un de ces momens d'enthou-

siasme, dont il est impossible de rendre compte. Il créa le rôle de *Jeannot*, dans une Piece de M. Dorvigny, intitulée : *Les Battus payent l'amende.* Jamais Piece n'eut un succès aussi constant ; et trois cents représentations de suite ne purent rassasier la curiosité publique. On voulut voir cet Acteur dans un plus grand jour. Il obtint un ordre de début pour la Comédie Italienne ; mais il y resta peu. Des circonstances particulieres le forcerent de revenir aux Variétés Amusantes. La maniere supérieure avec laquelle il joua successivement les rôles d'*Eustache* et de *Jérôme Pointu*, de *Jacques Splin*, dans *Le Fou raisonnable*, et de *Bécarre*, dans *Le Sculpteur*, &c. confirmerent le titre qu'on ne pouvoit lui refuser, d'Acteur original.

C'est à ce Théatre que plusieurs Auteurs se sont permis, avec succès, de présenter quelquefois des scenes intéressantes, et que la bonne Société a même vues avec plaisir. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont deux jeunes personnes, qui, les premieres, se sont essayées dans ce genre. L'une est Mlle. de St. Léger, dont on a *Les deux Sœurs*, petit Drame, qui fait

autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit. L'autre est Mad. de Beaunoir, à laquelle on doit *Le Danger des Liaisons* et *Le Sculpteur*, ou *la Femme comme il y en a peu.*

Sans prendre aucun parti sur ces Théatres, sans vouloir les apprécier, nous nous contenterons de rapporter ici une scene tirée d'une de leurs Pieces, intitulée : *Thalie, la Foire et les Pointus ;* c'est une apologie des Tréteaux de la Foire : elle est de Madame de Beaunoir.

La Foire a fait assigner Thalie en réparation d'honneur. La cause est portée devant Momus.

MOMUS.

« Aimable Thalie... Et vous, charmante Foire, il » m'est bien doux d'être nommé Juge de vos différens. » Je ne veux entendre vos plaintes que pour les faire » cesser. Le plus beau de mes jours seroit celui où je » pourrois vous réconcilier.

LA FOIRE.

» Ce ne sera pas chose aisée.

MOMUS, *à la Foire.*

» C'est vous, je crois, qui êtes la plaignante ?

LA FOIRE.

» Oui, Seigneur.

MOMUS.

» Permettez donc, Thalie, qu'elle expose ses de-
» mandes; vous y répondrez.... Parlez.

LA FOIRE.

» L'éloquence n'est pas mon fort; je ris mieux que » je ne raisonne : ainsi, sans préambule, j'entre en ma- » tiere.

» Le douze Avril, mil sept cent quatre-vingt-deux, » Thalie, dans son Temple superbe et nouveau, a pu- » bliquement injurié mes Tréteaux, m'accusant faus- » sement et dans mon goût et dans mes mœurs; me » reprochant qu'*Agamemnon* et sa tragique famille » n'avoient jamais obtenu les succès qu'obtient la fa- » mille *Pointu*; faisant un crime au Public de ce ver- » tige, et poussant le délire jusqu'à prétendre qu'on » ne pouvoit rapporter de chez moi que de grossiers » jeux de mots, qu'on n'y voyoit que de plates Pa- » rodies, qui gâtoient à la fois et l'esprit et le cœur.

» Tels sont les excès auxquels Thalie a osé se porter » publiquement contre moi, et dont je viens vous de- » mander justice.

» Et vous me la devez, Seigneur; vous la devez au » Public, qu'elle a vivement insulté. Qu'a de com- » mun, s'il vous plaît, la famille des *Pointus* et celle » d'*Agamemnon* ?

Eh ! que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?

» Avouez-le, Madame, avouez-le; mon vrai crime, » à vos yeux, est moins de manquer de goût, que

» d'avoir reçu chez moi trop bonne et trop nombreuse » compagnie.

» Quant aux mœurs, j'ose croire qu'avec moins de » faste les miennes valent bien les vôtres. Je puis me » permettre quelques momens de gaicté : tel fut tou-» jours mon caractere ; mais jamais mon Théatre ne » fut l'école du vice et de la corruption, et s'il l'étoit, » loin d'être tolérés, mes Tréteaux seroient sur le » champ renversés et détruits.

» *Ce considéré*, Seigneur, vous voyez que faussement » et comme mal avisée, Thalie s'est permis contre » moi une sortie aussi injuste qu'outrageante ; pour-» quoi je conclus contre elle en réparation civile, » dommages, intérêts, et en tous les frais du Procès.

» Ce qu'ordonnant, vous ferez bien.

MOMUS, *à Thalie.*

» Qu'avez-vous à répondre ?

THALIE.

» Vous l'avouerai-je, Seigneur ? Son audace et son » effronterie m'ôtent la voix, et ne me permettent » qu'un sentiment profond de mépris et d'indignation.

» Eh ! Quoi ! Momus, me forcerez-vous de des-» cendre dans l'arène, et de me mesurer contre un si » méprisable adversaire ? En l'écrasant, je rougirois » même de mon triomphe.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

» Le mépris est tout ce que je lui dois, et je m'hu-» milierois en répondant à ses demandes ?

LA FOIRE.

» Il le falloit avoir, Madame, ce mépris profond, » pour ne pas vous abaisser jusqu'à m'injurier publiquement. Pourquoi, lorsque vous pouvez tirer de » votre luth des accords divins, m'envier les sons de » ma guimbarde ?

MOMUS.

» Taisez-vous, et laissez-la parler.

THALIE.

» Il le faut donc ? Oui, Seigneur, cédant à l'indignation qu'elle m'inspire, reprochant au Public, et » son délire et son mauvais goût, j'ai tonné contre » les Tréteaux de la Foire. Et comment pouvois-je voir » d'un œil tranquille mon Temple déserté, pour ces » mêmes Tréteaux ; le Public abandonner les Chef-d'œuvres des Maîtres de l'Art, pour les farces les » plus plates et les plus dégoûtantes ?

» Et ce n'est pas ici ma cause que je défends ; c'est » celle du goût même, c'est la gloire et l'honneur de » la Nation. Que voulez-vous que pensent ces Peuples, si long-tems admirateurs ou envieux de la » scene Françoise, lorsqu'on leur dira : Ce Peuple si » fier des Grands Hommes qu'il a produits, a déserté » *Le Misanthrope*, *Le Glorieux*, *La Métromanie*, pour » *Jérôme* et *Boniface Pointu* ? et ceux qui ne verroient » pas deux fois *Rodogune* ou *Cinna*, ont applaudi trois » cents fois de suite la veste de *Jeannot*.

» Brisez, renversez ces Tréteaux, où le goût se corrompt, où des talens, qui peut-être eussent fait un » jour la gloire et l'honneur de la Nation, s'avilissent

» et meurent en naissant, où l'effronterie, le besoin, » l'ignorance et la stupidité, se disputent une couronne » de barbeaux.

LA FOIRE.

» Deux mots, Seigneur !

MOMUS.

» Je ne puis vous les refuser.

LA FOIRE.

» Cette couronne de barbeaux, si vous étiez moins » fiere et moins injuste, pourroit un jour se changer » en lauriers. Où se sont, dites-moi, Thalie, où se » sont formés vos plus chers favoris ? Sur mes Tré- » teaux.

THALIE.

» Sur vos Tréteaux !

LA FOIRE.

» Oui, Madame. Moliere lui-même, le divin Moliere, » avant de tracer pour la postérité *Le Tartuffe* et *Le* » *Misanthrope*, avoit essayé chez moi ses pinceaux; et » vous avez encore quelques-unes de ses esquisses. » L'Auteur de *La Métromanie*, le pere de *Turcaret*, » le Peintre des *Graces*, et Fuzelier, Vadé, Pannard, » apprirent chez moi leur métier.

» On ne vole pas tout de suite à l'immortalité; le » tems seul et l'étude y conduisent. Souffrez qu'avant » de se présenter sur vos planches, avant de disputer la » palme des Corneilles, la couronne de Moliere, on » apprenne chez moi les premiers élémens d'un Art » si difficile.

» Laissez vos jeunes Athletes s'exercer dans le silence,

» avant de se présenter dans la lice. Le goût y ga-» gnera ; vous n'offrirez plus au Public les foibles » esquisses d'un écolier ; vous lui présenterez les ta-» bleaux d'un Maître, qui ayant long-tems étudié les » regles de son Art, en connoîtra les vraies beautés.

» . . . .

» Alors vous verrez renaître vos jours de gloire et » d'honneur ; alors le Public en foule ira admirer et » applaudir vos nouveaux Chef-d'œuvres : il inondera » vos portiques, et couronnera l'Athlete dont il aura » suivi et encouragé les talens naissans. Alors Cor-» neille, Racine, Moliere et Regnard, auront enfin » des successeurs.

MOMUS, *à Thalie.*

» Qu'avez-vous à répondre ?

THALIE.

» J'ai parlé.

&c. . . . . ».

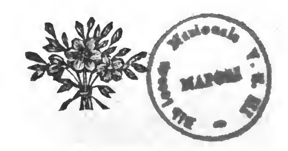
LE SABOTIER,

OU

LES HUIT SOLS,

COMÉDIE

EN UN ACTE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET

DU SABOTIER.

Un Seigneur nommé Candor, s'égare à la chasse. Il rencontre un Paysan et cause avec lui. Ses reparties lui paroissent ingénieuses. L'emploi, sur-tout, que fait Thibaut des huit sols qu'il gagne par jour, donne à ce Seigneur l'idée de diriger le sens moral qu'il présente à l'instruction de deux Courtisans, ses neveux, aussi vains que légers. Dès que Thibaut l'a quitté, et que ceux-ci l'ont rejoint, il leur propose l'emploi de ces huit sols, comme l'objet d'une question, et promet à celui des deux qui pourra la résoudre, une marque signalée de sa bienveillance. Ils en plaisantent d'abord; mais Candor s'étant éloigné d'eux, ils finissent cependant par chercher, en secret, Thibaut, et l'engager à leur donner la solution demandée. Le Paysan résiste également à leurs prieres et à

leurs menaces, et ne se rend qu'à celui qui lui offre de l'argent. Il n'en prend pourtant qu'une seule piece, qui doit servir à sa justification auprès de Candor, à qui il a promis de garder le silence sur leur conversation, jusqu'à ce qu'il ait vu la figure du Prince Souverain de la Contrée. Les Courtisans vont retrouver Candor, qui les soupçonne d'avoir surpris le secret de Thibaut. Etonné qu'il ait aussi mal tenu sa promesse, il vient, avec ses neveux qui triomphent, et il lui en fait des reproches. Thibaut est au milieu de sa famille, composée d'une mere très-âgée et d'une épouse jeune et tendre. Elles se jettent, l'une et l'autre, aux pieds du Seigneur irrité. Thibaut, d'un mot encore, apaise sa colere, confond les Courtisans, et leur prouve à tous trois, que les qualités du cœur et de l'esprit peuvent être par-tout l'ouvrage de la seule Nature.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE SABOTIER.

L'AUTEUR nous a priés de lui conserver l'Anonyme qu'il a gardé jusqu'à présent. Sa Piece a eu un très-grand nombre de représentations, avec beaucoup de succès; et elle fait encore plaisir toutes les fois qu'on la redonne. Voici le jugement qu'en porte l'Année Littéraire, n°. 25, 1781, pages 334 et suivantes.

« Depuis long-tems plusieurs de nos sages „ Ecrivains s'occupent de livres élémentaires „ pour le peuple ; on a même proposé un prix „ au meilleur Cathéchisme de Morale à l'usage „ des gens de la campagne : je doute fort que „ tous ces Ouvrages, aussi bien faits qu'on peut „ les supposer, produisent autant d'effet que la „ scene domestique entre Thibaut et sa Ménagere. Il ne seroit peut-être pas impossible de

„ mettre ainsi tous les autres devoirs du peuple „ en action et à sa portée ; et, en le faisant assister régulièrement à des drames conduits „ dans cet esprit, de lui apprendre qu'il a une „ patrie, de l'éclairer sur ses vrais intérêts, de „ lui donner une idée distincte de ses droits et „ de ses devoirs. Le peuple sur-tout est né imitateur ; son bonheur et ses vertus dépendent „ du choix des modeles qu'on peut lui proposer, „ et de l'intérêt qu'on saura lui faire trouver à „ les suivre.... Cette Comédie est remplie de „ reparties pittoresques et énergiques, sans sortir „ du caractere de ses Acteurs.... Il y a sur les „ différens Théatres beaucoup de caracteres de „ paysans. Celui de cette Piece n'est calqué sur „ aucun. L'Auteur a créé ce personnage, et lui „ a donné une physionomie qui lui est propre, „ et dont les traits plus développés pourroient „ soutenir un intérêt d'une plus longue durée. »

LE SABOTIER,

OU

LES HUIT SOLS,

COMÉDIE

EN UN ACTE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre des Grands Danseurs du Roi, le 13 Septembre 1781.

PERSONNAGES.

CANDOR, en habit de chasse.

CLÉON, } Neveux de Candor, en habit de
DORVAL, } chasse.

THIBAUT, Sabotier.

MARGOT, Femme de Thibaut.

MATHURINE, Mere de Thibaut.

Le Théatre représente l'entrée d'une Forêt, et sur la gauche, la Cabane de Thibaut.

LE SABOTIER, OU LES HUIT SOLS, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, *seul.*

VIENNE, morgué ! la Foire quand al' voudra ; v'là mes sabiots baclés, du depuis l'pus p'tit jusqu'au pus grand : en v'là pour tout le monde. J'en ons à toutes les tailles. Et ceux d' not minagere ? Lâchons-y encore un p'tit coup d' sarpette. J'voulons faire mentir el' Provarbe, et qu' not femme soit la mieux chaussée du Village, par parfarence.

SCENE II.

CANDOR, THIBAUT.

CANDOR, *à part.*

JE me suis écarté de ma Suite. En attendant que quelqu'un porte ses pas jusqu'ici pour me chercher, il me

prend envie de causer avec ce Paysan. (*Haut.*) Bon jour, bon homme !

THIBAUT.

Bon jour, grand homme!

CANDOR.

Me connois-tu ?

THIBAUT.

Non ; mais pour avisé qu'ous avez ça d'pus haut qu'moi, n'faut qu'avoir des yeux, et pour savoir si je sis bon homme, faudroit avoir tâté d'ma parsonne.

CANDOR.

Tu me parois rusé, vieux lapin !

THIBAUT.

Pas tant qu'un jeune renard.

CANDOR, *à part.*

Le manant n'est pas sot. (*Haut.*) Tu travailles de grand cœur ?

THIBAUT.

C'est que j'ons, morgué, bon appétit.

CANDOR.

Comment va l'ouvrage ?

THIBAUT.

La, la ; le luxe itout nous fait grand tort.

CANDOR.

Le luxe !

THIBAUT.

Voirement oui. Les gros Bonnets du Village ne portons pus que des galoches.

CANDOR.

Et tu trouves du luxe à porter des galoches ?

THIBAUT.

Plus qu'à vous de porter d'biaux habits, si vous n'les d'vais pas à vot' Tailleur, s'entend. J'trouvons, nous, qu'un bon quarquier de lard fait pus d'profit dans un minage, que des galoches ed'viaux retournés. Au Village, voyais-vous, on n'est brave qu'aux dépens d'la marmitte; à la Ville, c'est bian pis.

CANDOR.

Comment donc?

THIBAUT.

On ne l'est souvent qu'aux dépens de son honneur.

CANDOR.

Qui peut t'en avoir tant appris?

THIBAUT.

C'est que j'ons un p'tit brin roulé note corps, voyais-vous.

CANDOR.

Aurois-tu porté les armes?

THIBAUT.

Tout à l'encontre: j'avons trop peur du feu. J'nous étions fait porteux d'yau.

CANDOR.

Pourquoi as-tu quitté le métier?

THIBAUT.

L'ambition qui pard tant d'gens, m'a itou égaré.

CANDOR.

L'ambition!

THIBAUT.

Oui-dà. J'ons vu que les Marchands d'tisane, avec

un brin d'réglisse, vendoient leur yau bian pus cher qu'la mienne.

CANDOR.

Eh bien ?

THIBAUT.

J'nous sons faits Marchand d'tisane.

CANDOR.

Ce nouveau commerce ne t'a pas enrichi ?

THIBAUT.

Les crédits, les banqueroutes m'ont ruiné.

CANDOR.

Les banqueroutes ?

THIBAUT.

Alles sont d'venu si fort ed'modes ! J'allions d'atteyers en atteyers, de bâtimens en bâtimens, offrir aux ouvriers, aux manœuvres ma p'tite marchandise ; j'allions varsant tout plein, faisant bonne meine, et bonne mesure à tout un chacun. Hé ben, s'tici m'disoit : Compare Thibaut, j'vous payerons ça l'aut' voyage ; s'tilà : R'passais d'main, la cotterie ; et les coquins détaliont, changiont d'boutique sans payer la cotterie.

CANDOR.

Il falloit retourner à ton premier état.

THIBAUT.

J'étions d'venu trop glorieux pour ça. J'avions d'ja pris un ton. J'faisions figure. J'avions les blouques d'argent, la fine vest' d'écarlate rouge ; tant y a qu'un jour j'ons tout vendu pour payer nos dettes, et retorner au pays.

CANDOR.

Y fais-tu mieux tes affaires?

THIBAUT.

J'fons c'que j'pouvons; mieux qu'ça c'que je d'vons. J'fons une chose dont stapendant biaucoup d'gens rougissont.

CANDOR.

Que fais-tu donc ?

THIBAUT.

L'méquier d'mon pere.

CANDOR.

Que peux-tu gagner, à-peu-près?

THIBAUT.

Huit sols par jour.

CANDOR.

Comment peux-tu soutenir avec aussi peu d'chose?...

THIBAUT.

Bon! ça soutiant la doublure et l'dessus; ça soutiant core pus jeune et pus vieux qu'moi.

CANDOR.

Enfin, à quoi les emploies-tu?

THIBAUT.

Primo d'abord, j'en employons la moiquié pour la nourriture ed'not' minagere et d'moi. D'laut' moiquié, j'en fons deux moiquiés; tous les jours j'prêtons l'eune, et tous les jours, itou, j'payons nos dettes avec l'autre.

CANDOR.

Ta subtilité m'étonne et m'échappe. Explique-toi mieux.

THIBAUT.

Accoutez : j'gardons quatre sols pour note minage ; j'en baillons deux à ma pauv' mere, qui m'a nourri dans mon enfance : par ainsi j'aquittons nos dettes, et j'pretons les deux autres à un p'tit gas, qui m'nourrira itou dans ma vieillesse.

CANDOR.

Brave homme, ton bon cœur me touche autant que ton bon esprit me plaît. Ne parle pas de l'entretien que je viens d'avoir avec toi ; n'en ouvre la bouche à personne, avant que notre bon Prince, que tu dois voir quelquefois chasser dans cette forêt, ne se soit offert à tes regards.

THIBAUT.

Queu bizarrerie !

CANDOR.

N'importe, j'ai mes raisons. Veux-tu m'obliger ?

THIBAUT.

Oui, Monseigneur ; allez, n'vous boutais pas en souci. J'n'en sonnerons mot à parsonne que j'n'avisions sa face.

CANDOR.

Tu recevras dans peu de mes nouvelles.

THIBAUT.

Et nous j'allons bailler des nôtes à note minagere. Puissiez-vous en bailler souvent ed pareilles à la vôte. Le ciel vous tienne en joie, je vous baisons bian les mains. (*Il sort.*)

SCENE III.

CANDOR, *seul.*

CET homme est étonnant. Je ne crois pas qu'il existe un plus heureux naturel. Il seroit très-plaisant de l'opposer à mes merveilleux neveux : j'aimerois à les voir revenir sur la grande idée qu'ils ont d'eux-mêmes, par le seul ascendant d'un rustre.

SCENE IV.

CLÉON, DORVAL, CANDOR.

CLÉON.

AH ! mon oncle, on n'a pas d'idée des alarmes où nous a jetté votre absence.

DORVAL.

J'allois faire monter à cheval toute votre Suite.

CANDOR.

Je me suis écarté de mon chemin, en lisant le Mémoire de l'infortuné Comte d'Ozam. Messieurs, cet homme a de puissans ennemis : plus ils font d'effort pour l'opprimer, et plus j'aurai de plaisir à les voir abattus.

CLÉON.

C'est un vœu digne de votre ame.

DORVAL.

D'Ozam a trop bien défendu l'Etat.

CLÉON.

Son zele a trop éclaté....

CANDOR.

Cependant aucune voix jusqu'ici ne s'est fait entendre en sa faveur.

DORVAL.

Ah ! mon oncle, les circonstances ont empêché.... La crainte a retenu bien des gens.

CANDOR.

La crainte doit-elle écarter la vérité : laissons cela. A propos de vérité : je viens d'en entendre qui, pour être assez plaisantes, n'en sont pas moins utiles. Un paysan que j'ai rencontré....

DORVAL.

Un paysan !

CANDOR.

Oui, un paysan. Je suis plus heureux qu'un Prince, car la crainte ne m'a pas privé du plaisir de voir à découvert l'ame d'un de mes semblables. Au reste, il m'a diverti.

CLÉON.

Ces gens-là, quelquefois, ont une gaieté, un gros bon sens....

CANDOR.

Oh ! le gros bon sens de celui-ci pourroit mettre en défaut l'esprit du Courtisan le plus délié. En voici un échantillon. Ce pauvre here gagne huit sols par jour ; il en dépense quatre pour sa subsistance et celle de sa

femme : tous les jours il en prête deux, et les deux autres tous les jours lui servent à payer ses dettes. Messieurs, je vous donne ce problême à résoudre, et j'accorde une marque signalée de mon amitié à celui qui m'expliquera la nature de ce prêt et de cette dette.

CLÉON.

En vérité, mon oncle....

DORVAL.

Il est vrai qu'au premier coup-d'œil....

CLÉON.

Pour moi, plus je réfléchis....

CANDOR.

Courage. Je ne suis pas fâché de voir l'esprit aux prises avec le gros bon sens.

DORVAL.

J'ignorois qu'on fît des énigmes au Village.

CLÉON.

Celle-ci vaut un logogryphe.

CANDOR.

Au surplus, Messieurs, il renferme un sens moral, qui n'est pas indigne de vos recherches. Vous y rêverez en route. Je retourne au Château d'Emon, où j'ai un rendez-vous. Convenez que c'est une belle chose que l'esprit. Suivez-moi; nous en causerons.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

THIBAUT, MARGOT.

THIBAUT.

Hé oui, morgué! j'lons vu comme j'te voyons. Il étoit là : j'étions envars ici.

MARGOT.

Qui donc ?

THIBAUT.

Le nouviau Seigneur de not' Village.

MARGOT.

Est-il bian torné? a-t-il bon air?

THIBAUT.

Oh! que v'là bian les femmes! Gn'y auroit qu'à leur bailler l'gouvernement d'une Province, faudroit-il un Roy, al' choisiriont le plus bel homme, sans s'embarrassais si c'est l'pus meilleur.

MARGOT.

C'est d'même cheux vous : n'bâillez-vous pas la parfarance à la plus jolie fille du Village, pour....

THIBAUT.

Oui, pour la drôlerie, pour la joyeuseté, la gaillardise; mais pour en cas d'en faire not' minagere, c'est stella qui....

MARGOT.

Qui vous baille itou dans l'œil. C'est ça qui gouverne el'reste.

THIBAUT.

THIBAUT.

Laissons ça ; aussi bian, j'n'entendons rien à phisolopher. Guiable aussi, c'est ce Monsieur, qui m'a dit comm'ça que j'avions de l'esprit.

MARGOT.

Il t'a dit ça ?

THIBAUT.

Voirement oui ; et du depuis c't'instant-là j'avisons qu' j'en ons encore moins que d'coutume.

MARGOT.

Oh ! pour ça, t'as toujours passai pour el'pus avisé du Village.

THIBAUT.

Toi, itou pour la pus éveillée. Ce sont nos meres-grands qui nous ont dit ça. V'là comme on gâte l's'enfants.

MARGOT.

Puisque c' Monsieur t'l'a dit.

THIBAUT.

Savoir si s'y connoît bian.

MARGOT.

Ah ! un gros Monsieur.

THIBAUT.

Un gros Monsieur tout comme un aute. Pis y a bian d's'asprits. D'abord et d'un, l'esprit d'la Cour ; stilà est l'pus rusé : i'n'dit pas tout ce qui pense, et n'pense pas tout c' qu'i dit. L'esprit de la Ville ; oh ! stilà est si bariolai, que j'aurions bian d'la peine à dire de queu couleur il est. Pour celui du Village, c'n'est

pas le pus rafinai ; mais quoiqu'y sente un brin l'goût du tarroir, i'n'est pas tant à dégrigner.

MARGOT.

Thibaut, et l'sesprits qui r'venont ?

THIBAUT.

Oh ! pour ceux-là, quand j'en aurons vu, j'en parlerons.

MARGOT.

Drès qu'tu connois déja ceux de la Cour et d'la Ville ?....

THIBAUT.

Oh ! c'est une aut' diffarence ; à la Ville, j'ons connu force gens d'esprit, quand j'étions porteux d'yau. Car c' n'est pas comme cheux nous où s'que l'vin baille ed'l'esprit ; là, ceux qu'en ont l'pus, ne buvont que d'l'yau. Pour celui d' la Coût, j'en v'nons d'voir un échantillon. M'est avis qu' c'est le pus r'tort.

MARGOT.

De magniere que ce Monsieur en a biaucoup.

THIBAUT.

Il en cache, morgué ! pus qu'i n'en montre.

MARGOT.

Conte-moi donc tout c' qui t'a dit.

THIBAUT.

Drès qui s'est avisé d'moi, d'abord il s'en est gobargé, et j'nous sommes itou gaussé d'li.

MARGOT.

Mais tu li as parlé avec révérance ?

THIBAUT.

Ni pus ni moins qu'à toi. Quand il a vu ça, il m'a parlé d'amiquié.

MARGOT.

D'amiquié? ah! queu joye!

THIBAUT.

Puis i'm'a dit qu' j'étions brave homme. Oh! pour ça, ça m'a bouté la joye au cœur.

MARGOT.

Oh! j'n'aurions pas pu nous t'nir à l'embrasser.

THIBAUT.

Oh! j'te gardions ça. J'ons couru tout chaud te l'porter.

MARGOT.

Puisqu'il étoit de bonne himeur, est-ce que tu n'aurois pas pu l'y demander queuque grace?

THIBAUT.

Palsangoi! tu m'y fais songer. J'aurions dû l'y demander...

MARGOT.

Oui. L'y demander....

THIBAUT.

Que je buvissions un coup ensemble.

MARGOT.

Nigaud! c'n'est pas ça que je voulons dire. Il est l'Seigneur de ce Village eune fois. Falloit l'y demander....

THIBAUT.

Voirement oui.

MARGOT.

Sans doute.

THIBAUT.

Si n'vouloit pas se r'poser cheux nous.

MARGOT.

Mais, ou s'que t'a l'esprit, not' homme ?

THIBAUT.

Dans la çarvelle, not' femme.

MARGOT.

La bonne tête !

THIBAUT.

La bonne langue !

MARGOT.

Va, tu n'as guere ed cœur.

THIBAUT.

C'est d'puis que j'te l'ons baillé.

MARGOT.

Ne t'ai-je pas itou baillé le mien ?

THIBAUT.

Hé bian ! c'est mon trésor, j'n'en desirons pas d'autres. Avant que j'fussions mariés, tandis que nos parens divisiont, barguiniont, lantarniont, j'aurions eu queuque chose à l'y demander alors ; si je l'avions apparçu, j'nous serions jetté tout d'abord à ses pieds ; j'y aurions dit : Mon bon Seigneur, j'ons des bras pour travailler, j'ons d'la santé pour vivre : j'ons tout d'même un cœur pour aimer. J'aimons Margot, baillez-la moi pour femme, et j'vous bénirons à tout jamais ; mais, morgué ! tant que j'pourrons travailler pour vivre, que j'pourrons vivre pour t'aimer, j'n'aurons rian à demander à parsonne ; rian.

MARGOT.

Ah ! je sis toute partroublée. J'sentons les pleurs rouler dans mes yeux, et m'est avis que ces pleurs-là valont mieux que tous les écus de not' Bailli.

THIBAUT.

Ces écus-là en font itou varser ; mais c'est d'une aut' espece.... Not' brave mere, not' bonne mere ne reviant pas.

MARGOT.

C'te pauvre Mathurine, alle est allée chercher du bois dans la forêt.

THIBAUT.

J'n'voulons pas ça, morgué ! alle est trop sur l'âge ; faut qu'al' se r'pose : alle fait ses fagots trop gros. Alle n'a qu'à rencontrer queuque branche, queuque piarre qui la fasse broncher, trébucher. Ça m'boute en souci. Faut que j'allions à sa rencontre.

MARGOT.

Ah ! j'entendons not' fieu qui pleure.

THIBAUT.

Mon Dauphin ! courons.... Non : vas-y toute seule ; à son âge, on pleure sans souffrir ; à stilà de not' brave mere, on souffre sans pleurer.

(*Margot sort. Thibaut veut regagner la forêt.*)

SCENE VI.

CLÉON, DORVAL, THIBAUT.

CLÉON.

J'APPERÇOIS un manant qui pourroit bien nous dire des nouvelles de celui que nous cherchons.

DORVAL.

Eh ! l'homme ! ici.

THIBAUT.

Sarviteur. J'ons affaire ilà.

CLÉON.

Un mot.

THIBAUT.

Adieu.

DORVAL.

Ce rustre est laconique.

CLÉON.

Il faut l'amadouer... Écoute un instant, l'ami.

THIBAUT, *revenant.*

L'ami ! Quoique ce mot-là souvent ait baillé le change à mon cœur, il me réjouit toujours l'oreille. Hé bian ! mes amis ! em'v'là.

DORVAL.

Le drôle est familier !

CLÉON.

C'est notre homme, à coup sûr.

THIBAUT.

J'avisons que j'n'pouvons pas être vot' ami, qu'ous n'soyez itou les mians.

CLÉON.

Tu me parois habile en définition. Voudrois-tu nous faire part de ta science?

THIBAUT.

Volontiers; j'vous apprendrons à faire des sabiots. Ça vaudra bien vos pirouettes.

DORVAL.

C'est lui-même.

CLÉON.

Tu es donc Sabotier?

THIBAUT.

A vot' sarvice. Voulais-vous queuque chose du nôtre? J'ons tout fin drait vot' affaire. J'allons vous charcher deux paires ed' sabiots qui sont moulais; y vous iront comme eune marveille!

DORVAL.

Le coquin nous plaisante.

THIBAUT.

Vous avais tort. Les coquins ne sont jamais joviales. Prenais de mes sabiots, vous fais-je; ça apprend à marcher droit, et vous venais d'un pays, m'est avis, oùs'que c'n'est pas trop l'allure.

CLÉON.

Mon ami, tu bats la campagne.

THIBAUT.

Oh! que nennin, j'avons trop d'respect pour not' mere.

CLÉON.

Enfin, daigneras-tu répondre à nos questions ?

THIBAUT.

C'est à savoir.

DORVAL.

Maraud ! nous saurons bien te forcer....

THIBAUT.

Me forcer ! oui, comm' vos amoureuses, si j'le voulons bian.

CLÉON.

Eh bien, nous t'en prions, mon ami.

THIBAUT.

De d'quoi, not' ami ?

CLÉON.

De nous dire si tu n'as pas rencontré....

THIBAUT.

Un homme, ed'vant qui vous n'êtes que de p'tits garçons ? Oui, not' ami.

CLÉON.

Tu l'as reconnu ?

THIBAUT.

Oui, not' ami.

CLÉON.

Sans qu'il s'en apperçût ?

THIBAUT.

Oui, not' ami.

CLÉON.

Nous voudrions être informés du sujet de votre entretien.

THIBAUT.

Le sujet de not' entretien ! v'là tout à point ce qu'ous n'saurais pas, not' ami.

DORVAL.

Et moi, je prétends, morbleu ! te forcer à parler.

THIBAUT.

Et nous, morbleu ! je prétendons être honnête homme, et nous taîre.

CLÉON, *à part.*

Il est récalcitrant. Revenons à la douceur. (*Haut.*) Mais, mon ami, nous savons déja.... Ce n'est que pour vérifier un fait singulier.

THIBAUT.

Oh ! varlifions, not' ami, varlifions.

CLÉON.

Tu gagnes huit sols par jour ?

THIBAUT.

V'là ce que vous savais, not' ami?

CLÉON.

Et ce que tu en fais ? ...

THIBAUT.

V'là c'que vous n'savais pas, not' ami ; demandais à votre oncle. Je n'y ons pas défendu d'en parler, d'abord et d'un.

DORVAL.

Sais-tu bien, maraud ! que je te ferai rouer de coups....

THIBAUT.

Quand vous vous bailleriez c'te peine-là vous-même, j'n'en sonnerions mot davantage.

DORVAL.

Morbleu ! je t'apprendrai....

THIBAUT.

Nous, morbleu ! j'n'vous apprendrons rian.

CLÉON.

Mais, mon ami, ces huit sols....

THIBAUT.

Mais, not' ami, c'est tout mon avoir; j'en fons un bon usage. V'là not' secret. M'est avis que c'n'est pas le vôtre, puisqu'ous n'savais pas l'emploi qu' j'en pouvons faire ; j'n'ons pas trop bonne opinion, nous, morgué ! de stilà qu'vous faites d'vos richesses.

DORVAL.

Comment, ventrebleu ! le maraud nous insulte ? il faut l'assommer sur la place.

CLÉON.

Non, j'ai pitié de lui.

THIBAUT.

Ah ! çà, ventrebleu ! vous, mon tarrible ami... Et vous, not' pitoyable ami, gn'y a qu'un mot qui sarve ; quand vous me tueriais, vous n'en sauriez pas davantage : car un défunt, voyais-vous, jasa core moins que stilà qui n'l'est pas ; puis t'nais : vous voyais bian c'bras-là, si je l'enmanchons d'eune trique, vous varrez si j'nous lairons assommer.

DORVAL.

Finissons. Je vois que tu es un brave homme, et

que tu n'as pas peur ; satisfais notre curiosité, et je fais ta fortune.

THIBAUT.

Tenais, v'là c'qui défend ma vie, et v'là c'qui la souquiant ; c'est ma forteune, j'n'en voulons pas d'autre.

CLÉON.

Quoi ! mon ami, tout l'or que j'ai sur moi....

THIBAUT.

De l'or.... oh ! oh !.... Voyons de queu fabrique il est ? Attendais que j'disions tant seul'ment un mot à c't'écu-là.... (*A part.*) C'est bian li.... (*Haut.*) V'nais ça, not' ami.... Vous, arriere ed'là : n'accoutez pas ; stilà qui baille est toujours parfaré à stilà qui promet. (*Il parle bas à Cléon.*)

DORVAL.

Je le croyois incorruptible ; mais l'irrésistible appas de l'or....

CLÉON.

Je suis content. Tiens, voilà ma bourse....

DORVAL.

Que ne parlois-tu, je t'en aurois donné cent fois davantage.

THIBAUT.

En v'la tatigué cent fois plus que j'n'en voulons. Preuve ed'ça, gardais vot'or, not'ami, gardais-le pour un plus deigne usage ; laissez-moi tant seul'ment la piece blanche.... Vous à présent, battais, assomais, étouffais st'homme-ci, si vous en voulais savoir davantage. Sarviteur, (*Il sort.*)

SCENE VII.

CLÉON, DORVAL.

DORVAL.

CET homme est inconcevable. Au fait, vous avez le secret, et vous allez en faire votre cour à mon oncle.

CLÉON.

Ma cour, si vous voulez.

DORVAL.

Oh! des détours, de la réserve, entre nous.

CLÉON.

Je vous suis trop sincérement attaché pour vous en faire un mystere, s'il pouvoit paroître vraisemblable, que deux personnes ayent à la fois le même degré de pénétration.

DORVAL.

Ce sera vous faire, à peu de frais, honneur de la vôtre.

CLÉON.

Il est vrai, car c'est une idée si simple.

DORVAL.

Qu'elle peut avoir été saisie également par deux personnes. En lui donnant un autre tour, ne pourroit-on pas.....

CLÉON.

Non : elle a cela d'original, de singulier, qu'il n'y a

a qu'une seule maniere de la présenter, de la rendre. Deux traditions presque semblables, pourroient donner quelques soupçons d'une démarche que nous avons le même intérêt à déguiser.

DORVAL.

Rejoignons Candor en ce cas, avant qu'il ait pu s'appercevoir de notre absence; je serois désolé qu'un autre eût pu vous prévenir, (*à part.*) ou plutôt, j'en serois enchanté.

CLÉON, *à part.*

J'aurai donc une fois le plaisir de l'emporter sur lui.

SCENE VIII.

CLÉON, DORVAL, MARGOT.

MARGOT.

MESSIEURS, Messieurs, mes bons Seigneurs, n'auriais-vous pas vu not'homme?

DORVAL.

Qui? ce brutal, cet effronté coquin?...

CLÉON.

Un galant homme qui fait des sabots?

DORVAL.

Que j'aurois dû faire assommer par mes gens?

CLÉON.

Qui me fait l'honneur d'être de mes amis?

MARGOT.

Vous en avais donc rencontrai deux? Stila dont je parle...

DORVAL.

M'a fait un outrage....

CLÉON.

M'a rendu un service...

DORVAL.

Dont je saurai me venger.

CLÉON.

Dont je veux m'acquitter un jour envers vous.

DORVAL.

Qu'il prenne garde à lui!

CLÉON.

J'aurai soin de vous.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

MARGOT, *seule.*

ME v'là bien avançai. L'un me rudoye, l'aute m'gracieuse ; mais y n'me disont pas ousqu'est not'-homme. Oh ! ces beaux Messieurs-là se moquont toujours des pauvres femmes, quand elles parlont de leux maris.

SCENE X.

MARGOT, THIBAUT, *portant Mathurine dans ses bras.*

THIBAUT.

TIANS, tians not' minagere, v'là not' mere à tous deux, alle n'en pouvoit plus d'l'assitude, alle succomboit sous le faix : je n'en ons jamais porté, nous, d'plus agriable ; j'en sommes plus fiar que d'une couronne.

MATHURINE, *d'une voix cassée.*

Va, va, mon enfant, pose à terre ta couronne ; alle est un peu lourde.

MARGOT, *à Thibaut.*

Que je t'ayde. Ah ! comme t'as chaud, mon ami, comme le cœur te bat !

THIBAUT.

C'est qu'il est agitai de deux mouvemens; mais de deux mouvemens bian doux, la nature et l'amour !

MATHURINE.

Ah ! le gentil garçon ! Et mes petits fagots, mes petits fagots ?

THIBAUT.

Je les ons oubliés. Je ne songions qu'à vous, ma bonne mere ; mais demain drès l'matin...

MATHURINE.

Oui, demain... et ce soir qui vous réchauffera ?

THIBAUT.

Demandais... d'mandais à Margot !

MATHURINE.

Et nous, qui n'avons p'us d'mari ?

THIBAUT.

Nos caresses, morgué !

MARGOT.

Oui, nos caresses, not'bonne mere !

MATHURINE.

Oui, oui, c'est ben vrai ; alles me réchauffont tous les soirs, et tous les matins alles me rajeunissont. Et not'p'tit fieu, not'p'tit Piarrot, ous qu'il est donc ?

MARGOT.

Je v'nons toute à stheure de le coucher !... Mais que voulont encore ces biaux Messieurs ?

THIBAUT.

Je d'vinons c'qui les ameine.

MARGOT.

Nous, j'en mourons de frayeur.

MATHURINE.

Oh ! oui, le plus biau monde n'est pas le plus meilleur.

THIBAUT.

Ne craignez rian ; j'apperçois avec eux un porte-respect. Ils n'oseront broncher devant lui.

SCENE XI et derniere.

Les mêmes, CANDOR, CLÉON, DORVAL.

CANDOR, *à ses Neveux.*

Le voici. Je prétends lui parler et vous confondre. (*A Thibaut.*) Tu m'as tenu parole bon-homme; je viens acquitter la mienne.

THIBAUT.

Oh! g'n'ya pas d'quoi, Monseigneur; n'faut rian pour ça.

MARGOT.

Ah! Monseigneur!...

MATHURINE.

Paix! quand l'coq chante, faut que la poule se taise.

CANDOR.

Ta fidélité égale ta franchise.

THIBAUT.

Je n'ons fait que not'devoir, encore bian p'titement.

DORVAL, *à Cléon.*

Vous êtes trop heureux, il n'osera pas vous trahir.

CLÉON.

Vous voyez bien, mon Oncle...

CANDOR.

Qu'ici tout le monde ose m'en imposer.

THIBAUT.

Oh! que je n'sommes pas si hasardeux que ça. Vantez que j'ons tenu parole.

CLÉON.

Vous entendez la vérité.

DORVAL, *à part.*

J'enrage!

THIBAUT.

Arrêtais, arrêtais. Je disons la varité, nous; mais vous y baillez une p'tite couche cd'varnis.

DORVAL, *à part.*

Je triomphe!

CANDOR.

J'entends. On t'aura forcé, par des menaces, au silence.

THIBAUT.

Me forcer! Demandais à stila qui bâille aux corneilles, si j'avons peur des m'naces, si j'avons peur qu'on nous fasse bailler l's'étrivieres, qu'on nous assomme sur la place.

DORVAL, *à part.*

Cruel retour!

CANDOR.

Vous auriez non-seulement osé me désobéir; mais encore maltraiter un malheureux, arracher par la force un secret...

DORVAL.

Mon Oncle, si les efforts de Cléon n'eussent pas été plus heureux que les miens, je n'aurois pas le malheur ici de vous déplaire; mais son argent plus persuasif...

CLÉON.

Ah! mon Oncle, le zele ardent.... le desir de vous

plaire ne m'a du moins porté à rien qui fût indigne de moi.

CANDOR.

Allez, vous l'êtes également tous deux de mes bontés.... Pour toi, à qui je réservois des récompenses, quoique moins coupable qu'eux, je devrois te punir.

THIBAUT.

Récompensais, récompensais toujoux. Le bien qu'on fait à ceux qui nous ont fâché est pus doux pour le cœur que celui-là qu'on fait à ceux qui nous sont agriables : l'un est un don, l'autre est eune dette.

CANDOR.

Brave homme ! tu m'étonnes toujours : eh bien ! tu peux me demander une grace, je te l'accorde, et je ne les punirai que d'avoir osé te maltraiter et te séduire. Je puis oublier mon offense; mais je te dois justice de celle qu'ils t'ont faite.

LES DEUX FEMMES.

Eh ! Monseigneur, j'embrassons vos genoux !

CANDOR.

Relevez-vous, mes enfans !

THIBAUT.

J'avons vot'parole ?

CANDOR.

Je suis prêt à la tenir.

THIBAUT, *à Cléon et à Dorval.*

Messieurs, tantôt j'étions amis; m'est avis qu'ous n'êtes plus guere les mians : touchez-là, je sommes toujoux le vôtre.... Pardonnez-leux, Monseigneur,

c'est la grace qu'ous m'avez promise.... Eh bian ! touchez donc.

CANDOR.

Je ne puis m'en dédire.... Allons, Messieurs, remerciez votre protecteur.

CLÉON et DORVAL.

Ah ! mon Oncle, votre bonté...

CANDOR.

Ne parlez que de la sienne ; et je veux avoir le plaisir de l'acquitter pour vous. Avec tant de générosité, je ne conçois pas qu'un vil intérêt...

CLÉON.

Lui, mon Oncle ! J'ignore encore ce qui fut l'écueil de sa discrétion ; mais un motif aussi bas n'a pas dû le déterminer : il m'a rendu l'or que je lui avois donné.

DORVAL.

Je suis témoin de son désintéressement.

THIBAUT.

A la parfin je voyons bian que je sommes amis ; mais vous me flattais, et j'n'voulons pas d'ça. J'ons pris de vot'argent, en v'là.

CANDOR.

Ce n'est rien, en comparaison des sommes qu'on t'offroit. Explique-moi donc encore cette énigme-là ?

THIBAUT.

Le v'là, le v'là l'ami qui n'a jamais trompé personne, el' témoin d'ma fidélité. Ne vous avions-je pas promis que je ne sonnerions mot des huit sols, que j'n'avisions la face d'not'bon Maître? Ne la v'là-ti pas tout fin drait

sur c't'écu-là? Drès que j'l'ons apperçu, j'ons tout dégoisé. V'là l'égnime.

CLÉON.

Il a raison.

LES FEMMES.

Ah! que c'est bian dit!

CANDOR.

Seul j'ai donc eu tort de douter de ta discrétion et de ton obéissance, et de compter un peu trop sur celle de deux extravagans comme mes chers Neveux. Puissent-ils profiter de cette leçon! Je me charge de leur en donner une de reconnoissance et d'amitié.

THIBAUT, *au Parterre.*

Messieurs, v'là nos huit sols; j'vous les baillons à-peu-près pour ce qu'ils nous coûtent. Dam' ici, voyais-vous, l'esprit et les talens sont au rabais. Heureux quand j'pouvons les adjuger à l'indulgence!

FIN.

LE

RIVAL PAR AMITIÉ,

OU

FRONTIN QUAKRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

PAR MADAME DE F**.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

AVERTISSEMENT.

IL seroit ridicule de faire précéder une petite Comédie par une longue Préface : d'ailleurs ce seroit afficher une prétention que je suis éloignée d'avoir. L'indulgence avec laquelle le Public a reçu depuis quelque tems plusieurs Pieces de Théatre, m'a engagée à lui offrir celle-ci, persuadée qu'une Dame qui s'essaie dans un genre aussi difficile, ne doit pas être jugée à la rigueur, chez une Nation aussi galante que la nôtre. Je dois ajouter que cette Comédie n'a encore été jouée qu'en Société, et que l'intelligence des Acteurs et quelques détails agréables ont suppléé, autant qu'il est possible, à ce qui lui manque du côté de l'intérêt.

Autre Avertissement, placé au-devant d'une seconde Edition du Rival par Amitié.

CETTE Piece a déja été imprimée à la suite d'un morceau de Littérature d'un genre différent. Elle n'étoit pas destinée alors au Théatre de l'Ambigu-Comique, ou plutôt elle ne l'étoit à aucun. L'Auteur, ayant assisté à une représentation de l'*Enthousiaste*, Comédie en vers, très-bien écrite, fut étonnée de la maniere dont cette Piece fut rendue, et se détermina aussi-tôt à confier celle-ci aux mêmes Acteurs, espérant d'ailleurs trouver de l'indulgence devant les Spectateurs, que le desir de se distraire un moment conduit aux petits Théatres.

SUJET
DU RIVAL PAR AMITIÉ.

DORVAL, jeune et aimable, a passé quelque tems à Londres, et y est devenu *Anglomane.* Dès ce moment plus de liens qui l'attachent à sa Patrie. Il pousse même cette manie jusqu'à vouloir sacrifier Lucile, jeune veuve qu'il aime et dont il est aimé, à une Lady absente dont il n'est point amoureux; mais qui a l'avantage d'être Angloise. Cette Lady est sœur de Vindsor, ami de Dorval, et qui l'a suivi en France pour le corriger. Il parvient à rendre Dorval à sa Patrie et à sa Maîtresse, en feignant de consentir à épouser Lucile, d'après le desir que son Amant témoigne lui-même de voir se former une union si belle. Celui-ci, prêt à perdre celle qu'il aime réellement, est enfin détrompé: il ouvre son cœur à Dorval et à Lucile, et voit avec autant de surprise que de joie, que le con-

trat qu'on lui présente à signer a été dressé pour lui-même, et il obtient aisément de Lucile le pardon de sa fausse inconstance. Frontin, Valet de Dorval, qui, pour flatter le goût de son Maître, a pris des habits de Quakre, concourt au développement de l'intrigue, ainsi que Finette, suivante de Lucile, et il l'épouse, après avoir abjuré sa fausse anglomanie.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE RIVAL PAR AMITIÉ.

CETTE petite Piece, dont l'Auteur ne s'est pas fait connoître, a eu un fort grand succès à la premiere représentation; on l'a jouée souvent depuis, et le Public la revoit toujours avec le même plaisir.

Les principaux rôles sont très-bien remplis: celui de Dorval, par le sieur Talon, qui y met beaucoup de chaleur, sans s'écarter de la vérité; et celui de la Suivante, par la Dlle. Ambroisine, qui le joue avec beaucoup d'intelligence et de finesse.

L'Esprit des Journaux, Juillet 1784, s'exprime ainsi sur le Rival par amitié.

« Le fonds de cette Piece fournit peu d'in-
» térêt. Heureusement ce défaut essentiel est
» racheté par des détails agréables, par un dia-
» logue vif et pétillant d'esprit, par un style pur,

» facile. Les rôles de Frontin et de Finette, qui » ne sont qu'accessoires, présentent beaucoup » de traits d'un bon comique. Enfin cette petite » Piece annonce le germe d'un talent distingué ; » ce qui nous fait engager l'Auteur à poursuivre » cette carriere, en l'avertissant de nouer plus » fortement ses intrigues, et de prononcer da- » vantage ses caracteres. »

Le Journal de Nancy, N°. 4, de cette année, porte du Rival par Amitié un jugement à-peu-près semblable.

« Je ne dirai pas que le fonds de cette Comédie ,, soit neuf, et qu'il ne s'y trouve aucune négli- ,, gence de style ; mais je dirai que les détails ,, en sont très-agréables, et qu'elle est bien ver- ,, sifiée. J'ajouterai qu'elle a fait un grand plaisir ,, à la représentation, et qu'elle en fait plus en- ,, core à la lecture. »

L E

RIVAL PAR AMITIÉ,

O U

FRONTIN QUAKRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

Représentée pour la premiere fois à Paris, sur le Théatre de l'Ambigu-Comique, au mois de Mai 1784.

PERSONNAGES.

DORVAL.

VINDSOR, Anglois.

LUCILE, Veuve.

FINETTE.

FRONTIN, Valet de Dorval.

La Scene est à Paris, chez Lucile.

LE
RIVAL PAR AMITIÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

Oui, je le dis tout haut, voilà comme nous sommes ;
Notre sexe est trop bon, et grace à ce travers,
On le verra toujours subjugué par les hommes,
Quand on croit que c'est nous qui leur donnons des fers.

LUCILE.

Va, la femme qu'on aime est une souveraine.

FINETTE.

Dont le trône chancelle au bout de la quinzaine.
Ne verra-t-on jamais le sexe féminin
Se réunir contre le masculin ?
Il n'est que façon de s'y prendre,
Pour le réduire à la raison :
Ces Messieurs changeroient de ton,
Si les femmes vouloient s'entendre.

LUCILE.

La plupart sont légers.

FINETTE.

Ils sont tous inconstans.

LUCILE.

Vains.

FINETTE.

Orgueilleux.

LUCILE.

Capricieux.

FINETTE.

Bizarres.

LUCILE.

Indiscrets.

FINETTE.

Médisans.

LUCILE.

Intéressés.

FINETTE.

Avares.

LUCILE.

Peu sensibles.

FINETTE.

Cruels.

LUCILE.

Trompeurs.

FINETTE.

Faux et méchans.

LUCILE.

Tu charges le tableau, Finette.

FINETTE.

Je vous jure

Qu'on ne sauroit en dire assez de mal ;
Et je les peins d'après nature.
Je n'en excepte pas votre Monsieur Dorval.

LUCILE.

Hélas ! Finette !

FINETTE.

Il lui prend fantaisie
D'aller voir l'Angleterre : il quitte sa patrie,
Et même sa Maîtresse. On lui fait le serment
De lui garder un cœur constant.
Avant-hier il arrive, après deux ans d'absence.
Cependant nous avons passé son espérance,
Et la nôtre peut-être ; il trouve, à son retour,
Un cœur, un vrai prodige ! un cœur plein d'un amour !
Quel amour ! surchargé de deux ans de constance.
Eh bien ! il nous revoit avec indifférence.
Monsieur ne parle plus que difficilement ;
Il n'oseroit plus rire, il sourit gravement.
On ne sait ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il pense.
Il joue enfin l'Anglois, et très-maussadement.

LUCILE.

Ce ridicule au moins est préférable
A tous ceux de nos jeunes gens ;
Frivoles, étourdis, légers, inconséquens....

FINETTE.

Ils sont ce qu'un François doit être avant trente ans,
Un peu foux, j'en conviens ; mais rien n'est plus aimable.
Sied-il d'être si raisonnable
Avant l'âge de la raison ?

De préférer aux graces, au bon ton,
L'air rustique et grossier d'un grave personnage;
De changer ces propos si jolis, si galans,
En discours moraux et pesans;
De travestir enfin un agréable en sage,
Sa petite maison en un haras Anglois,
Et ses lestes coureurs en jokeis bien benêts?
Entre l'une et l'autre folie,
S'il faut choisir, prenons celle de la gaîté;
C'est le baume de la santé,
L'élément d'un François.

LUCILE.

Va, la mélancolie
A quelquefois sa volupté!
Dorval est né sensible.

FINETTE.

Excusez sa manie.

LUCILE.

Ah! s'il m'aimoit encor!.... mais Dorval est changé.

FINETTE.

Je changerois aussi. Donnons-lui son congé.

LUCILE.

Le puis-je?

FINETTE.

Pourquoi non? Veuve, jeune, jolie,
Et riche, qui mieux est, Madame, craignez-vous
De ne pas trouver un époux?
Vous en trouverez cent.

LUCILE.

C'est Dorval seul que j'aime.

FINETTE.

Fort bien ! et par esprit de contradiction ,
Vous l'aimerez toujours , en dépit de lui-même.
Comme l'amour se plaît à troubler la raison !
D'un cœur soumis on dédaigne l'hommage ,
Et celui qu'on préfere est toujours le volage.

LUCILE.

Si Dorval ne l'est pas !

FINETTE.

Chansons !

LUCILE.

J'en doute encor.

FINETTE.

Sur cela vous pourriez interroger Vindsor.

LUCILE.

Cet Anglois , son ami, qui l'accompagne en France ?

FINETTE.

Il vient fort à propos pour cette confidence.

SCENE II.

VINDSOR, LUCILE, FINETTE.

VINDSOR.

OH ! le charmant pays ! par-tout de la gaîté.
Chez le François , quoi qu'on en dise ,
On voit régner cette aimable franchise ,
Et même cette liberté
Que nous cherchons en vain aux bords de la Tamise.

LUCILE.

Dorval est loin, Milord, de penser comme vous.

FINETTE.

Il est vrai qu'il a l'air de s'ennuyer chez nous.

VINDSOR.

De tout jeune homme qui voyage,
L'excès fut toujours d'imiter.
Chaque objet qui le frappe est sûr de le flatter;
Il croit saisir le beau, quand il en voit l'image.
Les ridicules, les travers,
Dès qu'ils sont étrangers, pour lui cessent de l'être;
Il n'en voit plus dans l'Univers,
Que sur le sol qui l'a vu naître.
Mais je connois Dorval; vos vertus, vos attraits,
Madame, le rendront plus François que jamais.

LUCILE.

Dans le cœur de Dorval, Milord, je sais mieux lire;
Et par un discours si flatteur,
Je ne me laisse point séduire.

VINDSOR.

Ah! croyez que votre bonheur,
Madame, est tout ce qu'il desire.
Il n'eut jamais d'autre dessein;
Mais ce n'est, m'a-t-il dit, qu'au retour de Frontin,
Que de certains projets il pourra nous instruire.

FINETTE.

Eh! que fait, s'il vous plaît, Frontin dans tout ceci?
Monsieur Dorval n'ose-t-il prendre
La liberté de conclure sans lui?

Après tout on est veuve, on se lasse d'attendre,
Si Frontin tarde encore....

VINDSOR.

Il arrive aujourd'hui.

FINETTE.

Sans doute, il aura pris les travers de son Maître,
Afin de se mettre en crédit?

VINDSOR.

Il s'est fait Quakre!

FINETTE.

Il a perdu l'esprit!

VINDSOR.

On ne pourra le reconnoître,
Car sur Dorval il renchérit.

LUCILE.

Dorval tient en effet une étrange conduite.
Il m'aime, dites-vous; cependant il m'évite.

FINETTE.

A Londres, n'ose-t-on, Milord,
Laisser paroître sa tendresse?
En France on n'a jamais ce tort.

LUCILE.

Le sentiment chez vous est-il une foiblesse?

FINETTE.

Ma foi! vive l'amour François!
Il se montre d'abord de toutes les manieres,
Et brille de tous ses attraits.
C'est un feu qui pétille et qui ne dure gueres;
Mais il amuse au moins.

VINDSOR.

Dorval sait mieux aimer....

LUCILE.

Ah ! Milord, tout doit m'alarmer;
Vous rejettez en vain un soupçon qui le blesse.
Il faut, quoi qu'il en soit, qu'il s'explique aujourd'hui...
Il vient, je vous laisse avec lui.
(*A part.*)
Je veux lui cacher ma foiblesse.

(*Elle sort avec Finette.*)

SCENE III.

VINDSOR, DORVAL.

DORVAL.

Bien ! mon ami, très-bien ! elle étoit avec vous.
J'en suis ravi ! J'aime à vous voir ensemble.
Que je chéris l'instant si doux,
Qui dans un même lieu tous les trois nous rassemble !
Je vous dois les plaisirs que je goûte en ce jour.
L'amitié sur mes pas vous a conduit en France,
Et vous n'avez pas craint le danger d'un séjour,
Que doit fuir un Anglois et tout être qui pense.
Aussi je le veux fuir; le dessein en est pris,
Et bientôt pour toujours j'abandonne Paris.

VINDSOR.

A ce brusque départ, quel motif vous engage?

DORVAL.

L'attrait de vivre au sein d'un peuple libre et sage;
De quitter pour jamais un séjour odieux,
Où tout ce que je vois choque et blesse mes yeux;
Où le vice impuni se pavane et prospere,
Sûr d'obtenir par-tout le prix;
Où la vertu, qu'accable la misere,
N'est plus qu'un objet de mépris;
Où le talent, modeste et sans intrigues,
Ne peut jouir du fruit de ses travaux,
Et se voit arracher ses lauriers, par les brigues
Des sots prôneurs de ses lâches rivaux.

VINDSOR.

Ces abus attachés à l'humaine foiblesse,
Regnent ailleurs tout comme ici.

DORVAL.

Non, Milord; et chez vous, les talens, la sagesse
Ne sont jamais mis en oubli.
Dans votre isle jamais leur doux éclat ne blesse.
Là, l'Hymen est un Dieu, dont les liens sacrés
Par les époux sont toujours révérés;
L'amour un sentiment plein de délicatesse.
Là, l'amitié n'est point un commerce honteux
D'inutiles égards et de dehors frivoles,
De protestations et de vaines paroles.
Là, prenant un essor rapide et glorieux,
Le Génie, élancé dans sa noble carriere,
Sans entraves, sans frein, peut franchir la barriere;

Là, le Sage peut réfléchir,
Et, sans danger de le paroître,
Vivre en Philosophe, et jouir
De la dignité de son être ;
Et, pour trancher des discours superflus,
Là, l'homme est homme enfin.

VINDSOR.

Tout Peuple a ses vertus.
En d'autres tems j'eusse vanté, peut-être,
Celles de ce Peuple guerrier,
Doux, bienfaisant, affable, hospitalier,
Que l'on chérit, dès qu'on peut le connoître ;
Mais, dans la bouche d'un Anglois,
Un tel éloge désormais
Seroit suspect, quoique très-légitime.
Un systême nouveau, l'intérêt et l'estime
Nous réunissent pour jamais.
Oui, graces aux liens d'une paix fraternelle,
Il ne m'est plus permis de louer les François.
A votre cœur souffrez que j'en appelle.
Je connois trop Dorval : il ne préfere pas
A sa Patrie une terre étrangere.

DORVAL, *avec enthousiasme.*

C'est le sort qui me fit naître dans ces climats ;
Mais la raison m'a fait adopter l'Angleterre.

VINDSOR.

Et vous la préférez aux lieux
Où vous avez reçu les doux soins d'une mere
Et les sages leçons d'un pere,
Les sermens, le cœur et les vœux

De

De celle qui vous fit éprouver la premiere,
D'un tendre sentiment le charme vertueux!
Je le vois trop, Lucile avec raison soupçonne....

DORVAL, *vivement.*

Quoi! Milord?

VINDSOR.

Que Dorval aujourd'hui l'abandonne.

DORVAL, *d'un air contraint.*

Ah!.... sur mes sentimens courez la rassurer;
Bientôt.... je les ferai connoître.
Elle obtiendra, j'ose vous le jurer,
Tout le bonheur qu'elle doit se promettre.

VINDSOR.

Que j'aime à retrouver en vous ces sentimens!....
Frontin vient, je vous laisse. (*Il sort.*)

DORVAL.

Oui, courez auprès d'elle.

(*Seul.*)

Hâtons-nous de partir quand ma raison chancelle;
Bientôt, peut-être, il n'en seroit plus tems.

SCENE IV.

DORVAL, FRONTIN, *vêtu en Quakre.*

FRONTIN, *vers la coulisse.*

Riez, riez, troupe imbécille;
Mais ne vous flattez pas de m'émouvoir la bile.
Le Sage fut toujours risible aux yeux des fous.
Le Sage doit vous plaindre, et j'ai pitié de vous.
Le voilà cependant ce Peuple qu'on renomme!
On s'étonne à Paris, dès que l'on voit un homme:
L'espece en est si rare! O frivole François,
Tu folâtres toujours et ne penses jamais!

DORVAL.

Eh bien! finiras-tu?

FRONTIN.

Je t'apporte une Lettre.

DORVAL.

Donne-la donc.

FRONTIN.

Je vais te la remettre.

DORVAL *lit.*

« Vous êtes bien timide pour un François, mon cher
» Dorval. J'eusse mieux aimé apprendre vos sentimens
» de votre bouche, que par l'entremise de Frontin.
» Vous savez combien je vous distingue du reste de
» votre Nation; mais je crains fort que tant d'objets

» plus aimables, que vous allez revoir, ne vous fas-
» sent oublier l'Angleterre et Lady Tervil. »

Non, non, dans mes projets rien ne peut m'arrêter.
Ce n'est pas sans raison que Milady soupçonne
Tout le danger qui m'environne,
Et c'est à moi de l'éviter.

(*A Frontin.*)

Tu sais qu'à Milady je n'ai pu résister;
Que cet esprit sage et sublime,
En instruisant mon cœur, a daigné le dompter :
Que mon amour, né de l'estime....

FRONTIN.

Si je sais tout cela, pourquoi le répéter ?
Le naturel François chez toi domine encore.

DORVAL.

Tu ne sais pas que, lorsque je l'adore,
Je retrouve en ces lieux l'objet trop séducteur,
Qui fut promis à ma premiere ardeur.

FRONTIN.

J'entends; l'air que tu viens de respirer en France,
A ramené soudain ton cœur à l'inconstance :
Je te l'avois prédit.

DORVAL.

Tu t'abuses, Frontin.
A Milady Tervil je veux offrir ma main.

FRONTIN.

Eh ! qui prendra le soin de consoler Lucile ?

DORVAL.

De ce côté je suis tranquille,
Et je vais, de ce pas, sur elle et sur Vindsor,
Pour remplir mon projet, faire un dernier effort.
(*Il sort.*)

SCENE V.

FRONTIN, *seul.*

Bon ! le voilà parti. Mettons-nous à notre aise.
Laissons-là le Héros. Que le Quakre se taise !
Et toi, mon cher Frontin, parle ; ouvre-moi ton cœur.
Pour la premiere fois, montre un peu de candeur.
Nous sommes sans témoins. Pourquoi cet air sauvage,
Et ce chapeau grotesque et ce brusque langage ?
Tu veux flatter le goût de ton maître Dorval ;
Comme Quakre, tu peux le traiter en égal :
Je devine, crois-moi, ton petit stratagême ;
Vas, tu n'es qu'un fripon. —— Frere, fripon toi-même.
Apprends que parmi nous l'austere probité,
Est un devoir facile et toujours respecté.
—— Les Quakres, comme toi, le sont pour leurs affaires,
Et les tiennes un jour, par cent coups d'étrivieres,
Pourroient se terminer. —— Ah ! cette objection
Est de poids, et mérite un peu d'attention.
—— Si l'on vient par hasard à découvrir ta ruse ?
—— L'exemple de Dorval me servira d'excuse.
—— Ne crains-tu pas au moins que ce traître d'Amour

Ne te vienne céans jouer un mauvais tour ?
Tu vas revoir Finette, et Finette est jolie :
Pour elle tu pourras faire quelque folie.
Finette, je le sais, fut ton premier penchant.
A son premier amour on revient aisément....
La voici. —— Tu vas voir si le diable me tente.
Frere ! apprends comme un Quakre arrange une suivante.

SCENE VI.

FRONTIN, FINETTE.

FINETTE.

Te voilà, mon enfant ! Bon jour, mon cher Frontin.
Ton retour me ravit.... Réponds-moi donc, faquin !
Point de réponse encor ! Quel est donc ce mystere ?
A-t-il dans son voyage appris l'art de se taire ?
On lui parle, il entend, et ne réplique rien.
Il ne parle donc plus, lui qui parloit si bien !
De grace, mon enfant, c'est moi qui t'en supplie,
Ne me refuse pas quelques signes de vie !
Va, je t'aime toujours. L'absence ni le tems
N'ont affoibli pour toi mes premiers sentimens.
Dis-moi, je t'en conjure, au moins une parole,
Quatre ou cinq petits mots.

FRONTIN.

Peste soit de la folle !

FINETTE.

Tes voyages, Frontin, t'ont joliment formé;
Cet accueil est poli, galant!

FRONTIN.

J'en suis charmé.

FINETTE.

Vit-on jamais un pareil équipage?
Le charmant négligé!

FRONTIN.

C'est le manteau d'un Sage.

FINETTE.

Çà, dis-moi, ne peux-tu répondre en plus de mots?

FRONTIN.

Je ne dois désormais discourir qu'à propos;
J'en ai fait le serment.

FINETTE.

C'est le serment des sots;
Et qui sait bien parler ne doit jamais se taire.
Mais, sans rompre le tien, ne peux-tu satisfaire
Un peu ma curiosité?
En cela je suis fille et l'ai toujours été,
Et je veux l'être encor.

FRONTIN.

J'aime cette franchise.

FINETTE.

Apprends-moi comme on vit aux bords de la Tamise,
Ce que sont les Anglois.

FRONTIN.

Des hommes.

FINETTE.

Les galans
Y sont-ils bien tournés, bien vifs?

FRONTIN.

Ils sont constans,
Respectueux.

FINETTE.

Et les filles?

FRONTIN.

Très-belles.

FINETTE.

Les maris?

FRONTIN.

Sont amans.

FINETTE.

Et les femmes?

FRONTIN.

Fidelles.

FINETTE.

C'est donc tout comme ici. Je ne m'étonne pas
Si des Anglois nous faisons si grand cas.

FRONTIN.

Eh bien! veux-tu me suivre en Angleterre?

FINETTE.

Dans ce pays qu'irois-je faire?

FRONTIN, *avec emphase.*

Vivre et penser.

FINETTE.

Tu me tentes, vraiment!

FRONTIN.

Je gagne cent paris et je fais ma fortune ;
Je n'en reste pas là. D'une ardeur peu commune
Je travaille mes fonds ; me voilà Commerçant,
Et je centuple mes finances.
Nous jouissons enfin : nos trésors sont immenses !
Mon crédit, mon mérite, et sur-tout mon argent
Me font entrer au Parlement.
Là, brillant par mon éloquence,
Je nargue l'Univers et je berne la France.
Je prouve qu'un Anglois vaut lui seul six Gascons,
Trois Normands, deux Manceaux et quatre Bas-Bretons.
Du peuple je deviens l'idole ;
J'achete une Comté. Le Roi, qui me craint fort,
Me gagne, en me donnant le titre de Milord.
Te voilà Myladi. Finette, le beau rôle !
La foule des plaisirs s'empresse autour de nous.
Varions-les, Comtesse, aussi-bien que nos goûts.
Aimes-tu le Spectacle ? Allons à Drury-Lane.
Là, tu verras ce qu'un François condamne,
Ce que l'on ne voit nulle part ;
Le naturel tout pur, le sublime de l'Art :
Des bouffons, très-plaisans, dans une Tragédie ;
Des fossoyeurs, des ossemens,
Et des filles de joie, avec des revenans.
Le même naturel regne à la Comédie.
C'est là qu'on assaisonne une fine saillie
De morbleu ! de *god-dem* ! de tous ces mots piquans
Qui charment par leur énergie.

FINETTE.

Fi ! quelle horreur !

FRONTIN.

Avec le Savetier du coin
Tu me verras parfois faire le coup de poing.

FINETTE.

Mais si la fortune rebelle
Renversoit tes projets, et qu'enfin....

FRONTIN.

En ce cas
Un coup de pistolet me tire d'embarras,
Après t'avoir d'abord fait sauter la cervelle.
Le Courier de l'Europe un jour en parlera,
Et ce sublime trait nous éternisera.

FINETTE.

Oh ! ne crois pas que je m'expose
A défier ainsi le sort ;
La richesse n'est rien, la vie est quelque chose,
Et je ne veux mourir que de ma belle mort.

FRONTIN.

Ainsi tu ne veux pas me suivre,
Tu ne veux point tenter....

FINETTE.

Ma foi, non ! j'aime à vivre.

FRONTIN.

Tu vas me perdre au moins.

FINETTE.

Je ne m'en pendrai pas.

FRONTIN.

A quatre pas d'ici tu me regretteras.

SCENE VII.

DORVAL, FRONTIN, FINETTE.

FINETTE.

AH ! vous voilà, Monsieur : dites-moi, je vous prie,
A Londres n'est-il point de Petites-Maisons ?

DORVAL.

Pourquoi cela ?

FINETTE.

Pour de bonnes raisons,

(*A Frontin.*)

Que tu devines, je parie ?....

Ne pouviez-vous, par charité,
Y donner un asyle à ce pauvre hébété ?

DORVAL.

Tu crois qu'il cache un fou sous ce dehors tranquille ?

FINETTE.

Monsieur, je le tiens imbécille.

FRONTIN.

Toi, qui m'oses juger avec légéreté,
Ma mie, apprends à te connoître ;
Sache que la femme est un être,
Ou, pour en mieux parler, un animal quinteux,
Curieux, envieux, dédaigneux, dangereux,
Verbeux, hargneux, et sur-tout vaporeux.

FINETTE.

Sur ce chapitre-là tu n'es pas laconique.

FRONTIN.

Sur ce chapitre là je suis très-véridique.

FINETTE, *montrant Frontin avec un air de pitié.*

Et vous nommez cela, Monsieur, un....

DORVAL.

Un trembleur,
Un Quakre, si tu veux; en un mot un penseur.

FRONTIN.

Que la vertu brûle de mille flammes;
Un vrai Sage, un homme de bien,
Qui n'aime ni le jeu, ni le vin, ni les femmes.

FINETTE.

Que je te plains! Hélas! tu n'aimes donc plus rien.
Je ne serai jamais de ta secte maudite,
Et tu la quitteras, je le prédis. Ce soir
A mes genoux je veux te voir.
Adieu, Milord Frontin.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

DORVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

ÇA, décampons bien vîte.
A la tentation j'ai pourtant résisté;
Mais, tôt ou tard, ce minois éventé
Me feroit, à coup sûr, oublier l'Angleterre.

DORVAL.

A ton avis il faut que je défere ;
Car, si je reste ici, même danger m'attend.
Lucile, que je viens de quitter à l'instant,
Jamais ne m'a paru si belle !
Un seul de ses regards me ramene vers elle,
Et ma raison en vain combattroit ce penchant.
Ah! Lucile ! faut-il que je vous aime encore ?

FRONTIN.

Adieu donc Myladi !

DORVAL.

Que dis-tu ? Je l'adore.
Pour mon départ, vas, cours tout préparer.

FRONTIN.

Quoi ! sur le champ ?

DORVAL.

Je ne puis différer.

FRONTIN.

A la minute ainsi quitter cette demeure ?

DORVAL.

Eh ! toi-même, Frontin, me pressois tout-à-l'heure ?

FRONTIN.

Il est vrai.... Cependant je fais réflexion
Qu'il faut savoir faire tête à l'orage,
Et qu'on doit dans l'occasion,
En bon Anglois, éprouver son courage.
Je songe....

DORVAL.

DORVAL.

Tu mollis. Finette avoit raison.

FRONTIN.

» Ce mot me rend toute ma rage. »

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DORVAL, *seul.*

OUI, toute épreuve, je le sens,
Seroit ici trop difficile....
Voici Vindsor. Profitons des momens,
Pour m'ôter tout espoir d'être encore à Lucile.

SCENE X.

DORVAL, VINDSOR.

VINDSOR.

MON cher Dorval ! parlez-moi sans détour.
Voici l'instant d'achever votre ouvrage.
Plus de prétextes vains. Frontin est de retour.
Sans doute un heureux mariage....

DORVAL.

Avant de vous ouvrir mon cœur,

Daignez m'ouvrir le vôtre, avec cette franchise
Dont tout homme se pique aux bords de la Tamise.

VINDSOR.

Un François, un Anglois, s'il est homme d'honneur,
Aux yeux de son ami jamais ne se déguise.

DORVAL.

Un Anglois connoît mieux le prix de la candeur.
Je me livre à Vindsor.... Dites-moi, que vous semble
Du jeune objet, dont le cœur vertueux
Promet à son époux le sort le plus heureux,
De Lucile en un mot?

VINDSOR.

Ah! Lucile rassemble
Tout ce qui doit rendre constant.

DORVAL.

Ses grâces, ses attraits....

VINDSOR.

Rien n'est si séduisant.

DORVAL.

Ah! son ame est encor plus belle!

VINDSOR.

Qui le sait mieux que vous?

DORVAL.

Convenez que près d'elle
On ne sauroit garder un cœur indifférent?

VINDSOR.

A Lucile tout est possible.

DORVAL.

Que votre ame, tendre et sensible,

Éprouve à son aspect un doux saisissement....
Que vous l'aimez enfin ?

VINDSOR.

Qui vous dit que je l'aime ?

DORVAL.

Vous-même, Vindsor.... Oui, vous-même ;
Sans le vouloir, votre cœur s'est trahi.
Ne feignez point.

VINDSOR.

Monsieur !....

DORVAL.

J'en suis ravi.
D'honneur ! ma joie en est extrême.

VINDSOR.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

DORVAL.

C'est que je l'aime aussi.

VINDSOR.

Je le sais ; et vos droits ?...

DORVAL.

Je vous les abandonne.

VINDSOR.

Vous vous moquez, Dorval. Quoi ! vous me livrerez
Une femme charmante, et que vous adorez !

DORVAL.

Quoi ! vous êtes Anglois, et ce trait vous étonne !
Mon cher Vindsor, ah ! soyez moins surpris.
A l'amitié je dois ce noble prix.
Autrefois dans l'excès de ma vive tendresse,
Je lui promis ma main ; acquittez ma promesse ;

Et moi, devenu libre, à moi-même rendu,
Je pars pour Londre, où je suis attendu ;
J'épouse votre sœur. La chaîne la plus belle
Va pour jamais me fixer auprès d'elle.

VINDSOR.

Parlez-vous sérieusement ?

DORVAL.

De ce projet rien ne peut me distraire.

VINDSOR.

Et ma sœur a trouvé le secret de vous plaire ?
Vous l'épousez ?

DORVAL.

Assurément.

VINDSOR, *à part.*

Il faut qu'il ait perdu la tête.
(*Haut.*)
Mais croyez-vous que Lucile se prête
A cette idée ?

DORVAL.

Elle s'y prêtera :
Je vous réponds qu'elle vous aimera.

VINDSOR.

Vous le voulez ; d'accord.

DORVAL.

Vous consentez ?....

VINDSOR.

Sans doute.
Pour mes amis rien ne me coûte.

DORVAL.

Sans vous contraindre au moins ?

VINDSOR.

Non, mon cher. A l'instant
Je vais lui proposer ce double arrangement.

DORVAL.

Fort bien! Puis vous viendrez me dire
Comment elle aura pris la proposition.

VINDSOR.

Sans doute.

DORVAL *s'en va et revient, à chaque couplet, depuis le précédent.*

Remarquez si quelqu'émotion....

VINDSOR.

J'aurai soin de vous en instruire.

DORVAL.

Par une vaine objection
N'allez pas vous laisser séduire.

VINDSOR.

Eh! non.

(Dorval sort.)

SCENE XI.

VINDSOR, *seul.*

PLUS que jamais vous êtes amoureux,
Mon cher Dorval; et déja dans votre ame
S'éleve le dépit d'une jalouse flamme.
Eh bien! malgré vous-même il faut vous rendre heureux.

A mes desseins que Lucile se prête,
Je saurai dissiper l'erreur de mon ami;
Mais je veux qu'il en soit puni.
Dorval! vous expîrez les torts de votre tête....
Quelqu'un vient; c'est Frontin.

SCENE XII.

VINDSOR, FRONTIN.

FRONTIN.

Ton ami va partir;
Son équipage est prêt. Le mien tient peu de place.
Le sage n'a besoin que de quoi se vêtir;
Au luxe il fait la nique.

VINDSOR.

Écoute-moi de grace,
Et laisse-là ton rôle. Il faut changer de ton.
Dans un dessein que je projette,
Il faut me seconder. Le veux-tu?

FRONTIN.

C'est selon.

VINDSOR.

Quakre, tu peux compter sur cent coups de bâton,
Et Frontin, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Milord parle-t-il tout de bon?

VINDSOR.

A l'instant même qu'on s'explique.
Quel est ton dernier mot?

FRONTIN.

J'abdique.

(*En saluant Vindsor.*)
Et Frontin de Milord est l'humble serviteur.

VINDSOR.

Il s'agit de servir ton Maître,
De le fixer ici.

FRONTIN.

Vous ignorez, peut-être,
Qu'il est épris de votre sœur.
Il part pour l'épouser. C'est en commentant Loke,
Pope, Clarke, Adisson, Swif, Stéele et Bolinbroke,
Qu'elle a su gagner notre cœur.

VINDSOR.

Et c'est pour elle qu'il délaisse
Le jeune objet, dont la fidélité?....

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Milord! Lucile a sa tendresse:
Mon Maître en deux moitiés partage son amour.
Mais, voulant fuir Paris, dont il craint le séjour,
Il quitte la Beauté, pour prendre la Sagesse.

VINDSOR.

Pour le désabuser, unissons-nous, Frontin;
Quand il m'a proposé Lucile,
J'ai feint d'entrer dans son dessein.
En vain il affectoit un air froid et tranquille;
Il laissoit échapper des mouvemens jaloux.

Confirme ses soupçons, alarme sa tendresse;
Mets en usage ton adresse,
Pour lui porter les plus sensibles coups.

FRONTIN.

Laissez faire mon zele et mon intelligence.
Un Quakre d'un tel pas auroit peine à sortir;
Mais Frontin, par vertu, va tâcher de mentir.

VINDSOR.

Compte sur ma reconnoissance.

FRONTIN.

Puisqu'il s'agit de son bonheur,
A vos ordres je suis docile;
De cent coups de poignard je vais percer son cœur.
C'est pour son bien.

VINDSOR.

Et moi je vais trouver Lucile.
(*Il sort.*)

SCENE XIII.

FRONTIN, *seul.*

LA Patrie et l'Amour ne perdent point leurs droits.
Nous resterions en France, et j'en serois fort aise;
Car ce manteau de Quakre étrangement me pese....
(*Appercevant Finette.*)
Eh! comment rester sage en voyant ce minois?

SCENE XIV.

FRONTIN, FINETTE.

FRONTIN.

Friponne ! te voilà. Tu me cherchois, sans doute?

FINETTE.

Je ne te fuyois pas.

FRONTIN.

Tu me mets en déroute ;
Je deviens insurgent si-tôt que je te vois.

FINETTE.

Tu n'es donc plus trembleur ?

FRONTIN.

Près de toi je l'oublie.
Le plus sage, d'ailleurs, Finette, a sa folie,
Et je sens que la mienne est de t'aimer toujours.

FINETTE.

Mais, c'est parler, cela.

FRONTIN.

Çà, dis-moi, je te prie,
Comment en mon absence ont été nos amours ?

FINETTE.

Peux-tu le demander ?

FRONTIN.

Il est vrai qu'à ta mine
Aisément cela se devine.

FINETTE.

Il n'en est pas ainsi de ton Maître et de toi ;
Et vous avez, dit-on....

FRONTIN.

Oh ! je réponds de moi.

FINETTE.

Oui ; mais Dorval est infidele.

FRONTIN.

On ne doit point trahir le secret d'un ami.

FINETTE.

On sait de bonne part qu'il aime une Ladi.
Sans doute elle est jeune, elle est belle ?

FRONTIN.

Depuis vingt ans, au moins, elle passe pour telle.

FINETTE.

Bon ! tu plaisantes ?

FRONTIN.

Non, Dorval est d'un goût sûr,
Et prétend désormais donner dans l'âge mûr.
A Paris, l'intérêt préside au mariage ;
(Deux yeux fripons y menent quelquefois)
A Londres, la beauté, l'argent n'ont plus de droits :
La raison assortit les goûts, et non point l'âge.
Tu peux lire cela dans un fameux Auteur,
Qui passe, avec raison, pour un profond penseur.

FINETTE.

Tu m'en apprends assez pour me rendre tranquile,
Et nous ne craignons rien de ta mûre beauté.
Malgré cette rivalité,
Nous reverrons Dorval aux genoux de Lucile.

FRONTIN.

J'en accepte l'augure, objet de mon ardeur !
Dorval sera bientôt amoureux de plus belle,
» Si j'en juge d'après mon cœur. »
(*Il chante ce dernier vers.*)

FINETTE.

A Madame courons porter cette nouvelle.
(*Elle sort.*)

FRONTIN, *seul.*

Tu me quittes déja.... Mais on vient; c'est Dorval.

SCENE XV.

DORVAL, FRONTIN.

DORVAL, *à part.*

C'EST moi qui de ma main couronne mon rival!
(*Haut.*)
Frontin! vois si quelqu'un peut ici nous entendre.

FRONTIN, *à part.*

Il en tient, par ma foi! Milord avoit raison.

DORVAL, *à part.*

C'est moi qui l'ai voulu! Mais devois-je m'attendre
A cette horrible trahison?....
Lui! Vindsor! un Anglois! Un trait si noir m'étonne!

FRONTIN.

Mon frere! autour de nous je n'apperçois personne.
(*A part.*)
Il faut le voir venir.

DORVAL.

Puis-je compter sur toi ?

FRONTIN, *montrant son chapeau.*

Frere ! voici le garant de ma foi.

DORVAL.

Tu sais combien j'aimois Lucile !

FRONTIN.

Autrefois ; oui, vraiment, il m'en souvient encor.

DORVAL.

Eh bien ! ce soir elle épouse Vindsor.

FRONTIN.

Rien de plus naturel ; n'est-elle pas nubile ?
De ton ami ne prends-tu pas la sœur ?

DORVAL.

Et cependant je perds cet objet enchanteur,
De qui seul dépendoit le charme de ma vie.
C'en est fait, j'ai perdu tout espoir d'être heureux.

FRONTIN, *à part.*

Il les voudroit, peut-être, épouser toutes deux.
Ceci tiendroit un peu de la *Turcomanie.*

DORVAL.

L'ingrate ! l'infidelle !

FRONTIN.

Il n'y faut plus penser.
Car, si j'en crois Finette, sa suivante,
Qui comme de raison aime fort à jaser ;
Frere ! entre nous, Lucile est inconstante.

DORVAL.

Parle ; qu'a-t-elle dit ?

FRONTIN.

FRONTIN.

Elle convient d'abord
Que Lucile a conçu pour ton ami Vindsor,
A la premiere vue, une très-haute estime.

DORVAL.

Oh! je n'en doutois pas.

FRONTIN, *à part.*

Bon! le début m'anime.

DORVAL.

Acheve.

FRONTIN.

Ensuite elle m'a dit....

DORVAL.

Eh bien?

FRONTIN.

Qu'elle vantoit ses vertus, son esprit,
Son humeur qui promet un mari doux et sage....
Je pense qu'ils feront un excellent ménage.

DORVAL.

(*A part.*)

C'en est assez. Quelle noirceur!

FRONTIN, *à part.*

L'affaire a pris une bonne tournure.
Il jure entre ses dents. Bravo!

DORVAL.

Ma honte est sûre.
Je ne pourrai jamais survivre à ce malheur.

FRONTIN.

Perdre une femme est-ce un mal sans remède?

DORVAL.

Il n'en est qu'un pour moi, Frontin ! et c'est la mort.

FRONTIN.

C'est un reméde Anglois à qui tout autre céde ;
Mais, soit dit entre nous, je le trouve un peu fort.
D'ailleurs, qui se détruit, d'une main assassine,
Manque à l'honneur, manque à la probité,
Qui plus est, à la Médecine ;
Car c'est un vol affreux fait à la Faculté.

DORVAL, *avec transport.*

C'est toi qui de mes maux es la cause premiere ;
Ne crois pas m'échapper, malheureux !

FRONTIN.

Moi ! mon frere ?

DORVAL, *le saisissant.*

Je ne mourrai pas seul.

FRONTIN.

Au secours ! je me meurs.

SCENE XVI.

DORVAL, VINDSOR, LUCILE, FRONTIN, FINETTE.

VINDSOR.

Qu'ai-je entendu ? Quel bruit ?

FRONTIN.

Le frere a des fureurs.

DORVAL, *bas à Frontin.*

Garde-toi de parler; il y va de ta vie.

FRONTIN.

Milord !... nous répétions... certaine Tragédie....
Dont le Héros.... terrible, en ses transports jaloux....
Même à son confident, fait craindre son courroux.
Il joue au naturel; la Piece est fort bien faite,
Et j'ai trouvé, ma foi ! l'illusion complette.

DORVAL, *à Frontin.*

Suis-moi.

VINDSOR.

Mon cher Dorval ! arrêtez un instant,
Le contrat est dressé. Nous quittons le Notaire,
Et vous allez être content.
C'est à vous de finir l'affaire.
Vous n'avez plus qu'à signer.

DORVAL.

Moi?

LUCILE.

Vous vous êtes rendu le garant de ma foi.

VINDSOR.

Voulez-vous lire?

DORVAL.

Il n'est pas nécessaire.

VINDSOR.

Vous approuvez, au moins?

DORVAL.

Oh ! oui; la chose est claire.

VINDSOR.

Signez donc.

DORVAL.

Volontiers.... j'y suis tout résolu.

(*A part.*)

Qu'ai-je fait ? malheureux ! C'est moi qui l'ai voulu !

VINDSOR.

Lorsque tout se termine au gré de votre envie,
Qui vous cause, Dorval ! cette mélancolie ?

DORVAL.

Monsieur, daignez du moins respecter mon secret.

LUCILE, *à Vindsor.*

Autrefois dans son cœur Lucile auroit su lire.

DORVAL.

Ah ! je voulois au vôtre épargner un regret.
Connoissez donc ce cœur que le trouble déchire,
Et qui paye assez cher un instant de délire.
S'il fut coupable, il n'est que trop puni;
Je perds Lucile et je n'ai plus d'ami.
L'amour et l'amitié !.. Dorval est né sensible ;
Il ne peut résister à de si rudes coups.
Soyez heureux, s'il est possible;
Voilà les derniers vœux que je forme pour vous.

LUCILE, *à Vindsor.*

Ah ! c'est trop prolonger une erreur si cruelle !

VINDSOR, *à Dorval.*

Jugez mieux de Lucile, et connoissez Vindsor.
Dorval, à leurs regards, paroissoit infidele.
Lucile a pardonné; car vous l'aimiez encor.
Lisez.... lisez, vous dis-je.

DORVAL.

Oh ! Ciel ! Vindsor !

(Il va pour se jetter dans les bras de Vindsor, et tombe aux genoux de Lucile.)

Madame !

Je fus trop coupable à vos yeux !

LUCILE.

Non, Dorval, j'ai lu dans votre ame.

DORVAL.

Combien n'ai-je pas dû vous paroître odieux?
Lucile ! pardonnez.... Pardonnez-moi tous deux,
De mes soupçons jaloux la criminelle injure;
Vous m'avez cru, sans doute, inconstant et parjure,
Et je n'étois que malheureux.

VINDSOR.

Que pour jamais Lucile à Dorval soit unie.
Il est François, l'amour le rend à sa Patrie.

DORVAL.

Que ne vous dois-je pas, Vindsor ?

VINDSOR.

C'est m'outrager.
Je ne vous ai suivi que pour vous corriger.
Mon ami ! prisez moins un service vulgaire.

DORVAL.

De votre Nation voilà le caractere.

VINDSOR.

Le François nous égale en générosité.
Estimez vos rivaux, mais sans vous méconnoître.
François ! nous vous devons, peut-être,
Ce caractere si vanté;
Et nous serions moins grands, si vous cessiez de l'être.

(Dorval, Vindsor et Lucile sortent.)

SCENE XVII et derniere.

FRONTIN, FINETTE.

FRONTIN.

Eh bien! Finette?

FINETTE.

Eh bien! Frontin?

FRONTIN.

Songeons à nous.

Veux-tu prendre, ma chere, un Quakre pour époux?

FINETTE.

J'aimerois mieux le Diable!

FRONTIN.

Il faut donc, pour te plaire,

Redevenir François.

FINETTE.

Tu ne saurois mieux faire.

FRONTIN.

Va, je le fus et le serai toujours.

FINETTE.

Garde-toi, cependant, de l'être en nos amours.

FIN.

GILLES RAVISSEUR,

COMÉDIE-PARADE,

PAR D'HELLE.

3



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET

DE GILLES RAVISSEUR.

UN usurier, nommé Cassandre, renvoie Crispin, son Valet, parce qu'il l'a surpris buvant le reste d'une bouteille de vin de Surenne, qu'il appelle son vin étranger, et il lui retient un écu sur ses gages. Crispin, pour se venger, veut lui voler une pendule; mais ne pouvant rentrer dans la maison, sans risques, il engage son ami Gilles à s'y introduire et à enlever la pendule, qu'ils vendront à leur profit. Chrisante, autre usurier, est convenu avec Cassandre de lui acheter cette pendule. Ils sont prêts à terminer le marché, quand Javotte, Servante de ce dernier, vient lui apprendre qu'Isabelle, sa pupille, a été enlevée par un jeune homme, et la pendule par un voleur. Il est au désespoir; mais Valentin, qui aime Isabelle, court après son ravisseur, persuadé de l'obtenir de Cassandre, s'il peut la lui

ramener. Ce ravisseur est Léandre, fils de Chrisante, qui a conduit Isabelle chez lui, et qui, craignant d'être reconnu, change d'habit avec Gilles. On les prend l'un pour l'autre : Gilles pour le ravisseur, et Léandre pour le voleur. Crispin, prévoyant de fâcheuses suites, si tout se débrouille, prend le parti de rapporter la pendule, qu'il feint d'avoir découvert par hasard; et, pour prouver complettement son innocence, il ramene Isabelle, qu'il a soupçonnée chez Léandre, et à laquelle il est parvenu à faire préférer Valentin. Celui-ci, ignorant qu'elle a consenti à l'enlévement, se croit trop heureux de la retrouver. Tout s'explique de cette maniere. Cassandre fait ses remerciemens à Crispin, qu'il regrette d'avoir si maltraité le matin, et il donne sa pupille à Valentin, qui pourvoit au sort des deux fourbes.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
GILLES RAVISSEUR.

D'HELLE avoit fait Gilles Ravisseur pour le Théatre Italien, et sur-tout pour l'Acteur qui joue avec tant de naturel et de simplicité le rôle de Gilles. Les Comédiens Italiens ne crurent pas l'ensemble de cette Piece susceptible de remplir leur scene, et d'Helle la donna au sieur Volange, pour lequel il avoit beaucoup d'amitié. Cet Acteur rentra aux Variétés Amusantes, après un an d'absence, et y donna Gilles Ravisseur, qui eut un très-grand succès, et que l'on revoit encore avec plaisir.

On trouve dans cette Piece une scene d'équivoque, entre Gilles et Valentin, qui est très-piquante. Ce dernier veut savoir où Gilles, qu'il croit le Ravisseur de sa Maîtresse, l'a trouvée et dans quel état. Gilles, qui croit que

l'on lui parle de la pendule qu'il a volée, dans l'ivresse où il est, répond des choses fort plaisantes, et qui font penser à Valentin tout le contraire de ce qui est arrivé.

Nous donnerons la Vie de d'Helle avec ses Comédies Lyriques.

GILLES RAVISSEUR,

COMÉDIE-PARADE,

PAR D'HELLE;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre des Variétés Amusantes, à la Foire Saint-Germain, le Jeudi premier Mars 1781.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, Usurier.

CHRISANTE, Usurier.

LÉANDRE, Amant d'Isabelle.

VALENTIN, Amant d'Isabelle.

ISABELLE.

JAVOTTE, Servante.

GILLES.

CRISPIN.

UN VALET DE CHRISANTE.

UN EXEMPT.

DEUX RECORS.

La Scene est à Paris.

GILLES RAVISSEUR, COMÉDIE-PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE ET CRISPIN.

CASSANDRE, *dans la coulisse.*

COQUIN ! gueux ! maraud ! misérable!

CRISPIN, *de même.*

Mais, Monsieur... mais, Monș. Cassandre.

CASSANDRE, *poussant Crispin devant lui.*

Sors d'ici, sors d'ici, pendard !

CRISPIN.

Vous me devez encore un écu sur mes gages ; avant de renvoyer un domestique, on commence par le payer.

CASSANDRE.

Tes gages ! quoi ! scélérat, tu oses me demander tes gages, après m'avoir volé si impitoyablement?

(*Léandre arrive sans être apperçu, et se glisse dans la maison de Cassandre.*)

CRISPIN.

Vous avoir volé ! moi !

CASSANDRE.

Impudent! peux-tu le nier ? ne t'ai-je pas pris sur le fait ?

CRISPIN.

Comment! pour avoir bu une goutte d'un détestable vin qui m'a presque empoisonné ! vous appellez cela voler ?

CASSANDRE.

Un détestable vin ? mon vin étranger, que je gardois avec tant de soin, un vin de la premiere cuvée de Surenne ?

CRISPIN.

Mais il n'y en avoit que le fond d'une bouteille.

CASSANDRE.

Le fond d'une bouteille ? il y en avoit presqu'un verre. Crois-tu, malheureux, que je ne l'avois pas mesuré ?

CRISPIN.

Et vous me le faites payer un écu ?

CASSANDRE.

Je devrois plutôt te livrer à la Justice. Mais va, va chercher ailleurs le prix de tes iniquités. Va, scélérat ! misérable ! voleur infâme ! (*Il rentre.*)

SCENE II.

CRISPIN, *seul.*

Voyez quel vieux coquin ! il me vole un écu, et il me traite de voleur ! Voleur ! à moi ! Ah ! je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir été trop scrupuleux. Il y a des états où la gloire suffit ; mais celui-là ne vaut rien, sans les profits. Au reste, qu'aurois-je pu voler dans une maison où il n'y a que les quatre murs ? Pour de l'argent, il en a ; mais il ne le tient jamais chez lui : il le fait valoir chez les prêteurs sur gages, et même la dot de sa pupille ; c'est pour cela qu'il n'a jamais voulu la marier. N'a-t-il pas refusé M. Valentin, le neveu d'un Procureur ? un excellent parti ! Il n'a pas même voulu voir le Chevalier Léandre qui la recherche : un garçon d'esprit ! et un des plus agréables débauchés qu'il y ait sur le pavé de Paris. Le vieux pénard !.... Cependant Mademoiselle Isabelle n'est pas de caractere à rester fille. Oh ! elle y mettra bon ordre, de maniere ou d'autre. Voleur ! à moi ! Ah ! oui, j'aurois pu l'être. Cette pendule qu'il a achetée cinquante écus, avant-hier, de cet enfant de famille qui lui a été recommandé par cette Figurante des Boulevards, et dont il a déja refusé vingt-cinq louis, c'étoit un beau coup à faire !... Mais ne pourrois-je pas encore pour me venger ?... n'y auroit-il pas moyen ?... Voyons... réfléchissons....

(On entend Gilles qui joue de la guimbarde dans le grenier de la maison , à côté de celle de Cassandre.)

C'est la voix de ce pauvre diable de Gilles.... il me vient une idée... si je me servois de lui..

SCENE III.

CRISPIN, GILLES *arrive en jouant de la guimbarde, ou en chantant.*

CRISPIN.

TE voilà, Gilles? tu chantes! je t'en fais mon compliment; c'est une preuve que tu es content.

GILLES.

Oh! ben au contraire. J'ai entendu dire comme ça que la belle musique distrait, et c'est pour ça que je fais ce que je peux pour m'amuser.

CRISPIN.

Tu as donc quelque idée sinistre qui te tourmente ?

GILLES.

Sinistre!

CRISPIN.

Oui, fâcheuse?

GILLES.

Oh! très-fâcheuse!

CRISPIN.

Quelque idée d'amour, sans doute?

GILLES.

Non. Une idée de faim. Aussi-bien, pour m'en distraire, je ne fais que jouer de ma guimbarde, depuis deux jours entiers.

CRISPIN.

C'est-à-dire, que depuis deux jours tu n'as pas mangé?

GILLES.

Tu l'as deviné. Tu as de l'esprit, Crispin ; mais si tu avois de l'argent, et que tu voulusses me prêter douze sols, je l'aimerois bien mieux.

CRISPIN.

Douze sols! volontiers ; mais si je te faisois gagner douze louis, que dirois-tu?

GILLES.

Douze louis! Bah! tu te moques de moi. Jamais de ma vie je n'en ai possédé un seul. Comment veux-tu que je gagne douze louis, moi?

CRISPIN.

Comme tant d'autres le font, dans le commerce.

GILLES.

Dans le commerce? et quel commerce veux-tu que je fasse?

CRISPIN.

Que sais-je?.... Supposons... Celui de l'horlogerie.

GILLES.

L'horlogerie?

CRISPIN.

Oui. Ne pourrois-tu pas gagner douze louis sur

une belle pendule qui ne te coûteroit que la main-d'œuvre ?

GILLES.

Une pendule ! Est-ce que je sais faire une pendule, moi ?

CRISPIN.

Il n'est pas question de la faire, nigaud ; il s'agit seulement de la prendre.

GILLES.

La prendre ?

CRISPIN.

Par exemple, il y a une superbe pendule chez M. Cassandre ; je t'indique la chambre où elle est. Je te fais cacher dans la maison, tu la prends, tu l'emportes sans que personne ne te voie : tu me la donnes ; je cours vîte la vendre ou la mettre en gage, j'en retire vingt-cinq louis, et nous partageons.

GILLES.

Et tu appelles cela faire le commerce de l'horlogerie ?

CRISPIN.

Oui.

GILLES.

C'est qu'il me semble l'avoir entendu nommer autrement.

CRISPIN.

Cela se peut. On l'appelle aussi.... faire un enlévement.

GILLES.

Un enlévement ? Ce n'est pas encore cela.

CRISPIN.

Au reste, le nom n'y fait rien. Je te propose un moyen de faire fortune ; veux-tu l'accepter, oui ou non ?

GILLES.

Quoi ! tu me le proposes tout de bon ?

CRISPIN.

Oui, très-sérieusement.

GILLES.

Vraiment, j'en ai bien besoin. Mais dis-moi, Crispin, ceux qui font ces enlévemens, ne sont-ils pas dans le cas d'être enlevés eux-mêmes par la Justice ?

CRISPIN.

Oui, quand ils sont mal-adroits.

GILLES.

Tu me rassures. Effectivement, il y a ce gros Monsieur qui demeure là-bas, dans ce bel hôtel.... et qui donne ces beaux soupers... qu'on voit de la rue... Eh ben ! tout le monde dit comme ça, qu'il a fait ci, qu'il a fait ça, que c'est un... une sangsue ; et lui, il laisse dire : il s'en moque et va toujours son train.

CRISPIN.

Sûrement, c'est qu'il a été adroit.

GILLES.

Ah ! si je pouvois l'être de même.

CRISPIN.

Et pourquoi pas ? Dans l'origine, ce gros Monsieur ne valoit pas mieux que toi. Tu finiras peut-être comme lui. Tu as l'avantage de commencer par un beau coup.

GILLES.

Vraiment oui. Mais dis-moi, Crispin, puisque ce coup est si beau, pourquoi ne le fais-tu pas toi-même?

CRISPIN.

Par scrupule de conscience. Tiens, je me connois; j'ai la conscience si timorée, que si je faisois le coup moi-même, jamais je ne pourrois prendre sur moi d'en partager les profits avec mon pauvre ami Gilles.

GILLES.

Cela seroit triste.

CRISPIN.

Mais si au contraire Gilles vouloit faire le coup....

GILLES.

Tu permettrois bien qu'il partageât avec son pauvre ami Crispin?

CRISPIN.

Oui, sans difficulté, et même je l'exigerois.

GILLES.

Voyez-vous! Allons, il faut mettre ta conscience à l'aise; je ferai tout ce que tu voudras.

CRISPIN.

Voilà qui est bien. Ah ça! ne loges-tu pas dans cette maison-là?

GILLES.

Oui.

CRISPIN.

A quel étage?

GILLES.

Au premier.

CRISPIN.

Au premier ?

GILLES.

Oui, d'en haut.

CRISPIN.

Bon ! dis-moi, as-tu jamais descendu dans une cheminée ?

GILLES.

Oui, dans ma premiere jeunesse je me suis amusé pendant trois ou quatre ans à monter et descendre dans les cheminées de mes amis.

CRISPIN.

J'entends.

GILLES.

Mais pourquoi me le demandes-tu ?

CRISPIN.

Montons chez toi, je t'y expliquerai tout, et de-là tu partiras pour la grande entreprise.

GILLES.

Pour l'enlévement ? Douze louis ; mais ne pourrois-tu pas me donner les douze sols à compte ?

CRISPIN.

Je vois venir ce vieux usurier de Chrisante : il va sûrement chez Cassandre ; il faut que je l'observe. Va m'attendre dans ton grenier.

GILLES.

Mais si nous commencions par manger un morceau.

CRISPIN.

Fi donc ! la faim donne du courage.

GILLES.

Oh ! en ce cas, j'en aurai pour quatre. (*Il sort.*)

SCENE IV.

CHRISANTE, CRISPIN *derriere*, CASSANDRE *ensuite.*

CHRISANTE.

OUI, oui, tout compté, je ne ferai pas mal d'acheter la pendule.

CRISPIN, *à part.*

La pendule! le vieux coquin! voudroit-il courir sur mon marché?

CHRISANTE.

Cassandre en veut huit cents francs; patience! elle est belle. Ce Marquis qui cherche à faire une affaire, me la prendra bien, à raison de mille écus; ainsi, au bout d'un an, mes fonds me rentreront avec un intérêt honnête. Allons, il faut se sacrifier.

CRISPIN, *à part.*

Ah! le fripon!

CHRISANTE, *frappant à la porte de Cassandre.*

Holà! eh! y a-t-il quelqu'un?

CASSANDRE, *dans la maison.*

Qui est là?

CHRISANTE.

C'est moi. C'est Chrisante.

CASSANDRE, *sortant.*

Ah! c'est vous, mon ami? Eh bien! la pendule vous trotte

trotte toujours dans la cervelle ? je vous ai dit que vous reviendriez.

CHRISANTE.

Mais, là, entre nous, convenez que huit cents francs....

CASSANDRE.

Si je vous la donnois à un écu de moins, j'y perdrois, foi d'honnête bourgeois !

CRISPIN, *à part.*

Ah ! le menteur infâme !

CHRISANTE.

Allons, puisque vous l'exigez absolument, vous aurez les huit cents francs.

CASSANDRE.

A la bonne heure ! Mais savez-vous, mon ami, que je vous trouve l'air plus gai qu'à votre ordinaire ? auriez-vous fait quelque bonne affaire ?

CHRISANTE.

Oh ! je vous en réponds. Une affaire que j'avois bien à cœur. Je viens de trouver un établissement pour mon fils.

CASSANDRE.

Pour votre fils ? Je ne vous connoissois pas d'enfans.

CHRISANTE.

Un fils unique, mon ami.

CASSANDRE.

Mais je ne l'ai jamais vu.

CHRISANTE.

Je le crois bien, moi-même je ne l'ai pas vu depuis

près de deux ans. C'est le plus mauvais sujet... il m'a donné plus de chagrin...

CASSANDRE.

Et cependant vous vous occupez de lui. Ah ! la nature... les entrailles d'un pere parlent toujours.

CHRISANTE.

Hélas ! oui.

CASSANDRE.

Eh ! quel établissement lui avez-vous trouvé ?

CHRISANTE.

J'ai obtenu un ordre pour l'envoyer aux Isles.

CASSANDRE.

Ah ! c'est toujours quelque chose ! du moins il ne lui manquera rien. Avez-vous les huit cents francs sur vous ?

CHRISANTE.

Si vous voulez, nous irons ensemble à la maison. Je vous compterai l'argent ; vous me donnerez une quittance, et mon valet, qui vous accompagnera chez vous, vous le remettra quand vous lui aurez remis la pendule.

CASSANDRE.

C'est bien, c'est bien. Vous avez raison. La méfiance est la mere de la sûreté. Allons-nous-en.

(*Léandre et Isabelle paroissent sur la fenêtre. Léandre témoigne de l'étonnement.*)

Allons-nous-en ensemble.

CHRISANTE.

Vous avez bien vendu votre pendule.

CASSANDRE.

Ah ! vous trouverez bien à la placer. (*Ils sortent.*)

CRISPIN.

Oh ! j'espere la placer pour lui.

ISABELLE, *à la fenêtre.*

Voilà mon Tuteur qui s'en va.

LÉANDRE.

Venez donc, charmante Isabelle, et profitons de l'occasion.

ISABELLE.

Ah ! Léandre, à quoi me contraignez-vous? (*Ils disparoissent.*)

CRISPIN, *après avoir suivi les vieillards.*

Te voilà donc parti, maudit avare ! Ah ! que j'aurai de plaisir à te faire enrager ! Allons vîte trouver Gilles. Il n'y a pas un instant à perdre. (*Il sort.*)

SCENE V.

LÉANDRE ET ISABELLE *entrant sur la Scene.*

ISABELLE.

JE tremble. Javotte ne nous auroit-elle pas apperçus ?

LÉANDRE.

Javotte ?

ISABELLE.

La Gouvernante de M. Cassandre; vous ne la connoissez pas ?

LÉANDRE.

Non, non. Nous n'avons été vus de personne. Ne craignez rien; mais dites-moi : quel est cet homme qui est avec votre Tuteur ?

ISABELLE.

C'est un autre usurier de ses amis.

LÉANDRE, *à part.*

C'est sûrement lui.

ISABELLE.

Un nommé Chrisante.

LÉANDRE, *à part.*

C'est lui-même; c'est mon pere.

ISABELLE.

Vous vous troublez, Chevalier; qu'avez-vous ?

LÉANDRE.

Je suis indigné de voir que vous ayiez été condamnée à vivre avec des gens pareils.

ISABELLE.

Que voulez-vous ? j'y suis née.

LÉANDRE.

Ah ! c'est à moi, chere Isabelle, à réparer l'injustice du sort. La nature vous avoit formée pour briller dans le beau monde; je veux vous y placer. Venez, charmant objet, venez occuper le rang qui vous est dû. Venez donc, chere Isabelle.

ISABELLE.

Oui, Chevalier, je m'abandonne à vous. (*A part.*) Mais que dira le pauvre Valentin ? (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

CRISPIN, *ensuite* GILLES.

CRISPIN.

COMMENT ! Isabelle qui se sauve avec Léandre ! Tant mieux, morbleu ! Gilles fera son coup avec plus de sûreté. Il ne doit pas tarder à venir.... écoutons.... j'entends du bruit.... c'est lui.

GILLES, *tout barbouillé de suie, sortant de chez Cassandre avec la pendule.*

Je vais manger ! je vais manger ! Je la tiens ! je la tiens !

CRISPIN.

Vîte, vîte, donne-la-moi. Comme te voilà fait ! Comme tu es changé !

GILLES.

Oui, du blanc au noir.

CRISPIN.

Tu n'as rencontré personne ?

GILLES.

Si fait, une maudite servante....

JAVOTTE, *dans la maison.*

Au voleur ! au voleur ! au voleur !

CRISPIN.

C'est Javotte, sauvons-nous; moi de ce côté-ci : toi, va m'attendre là-bas dans cette allée.

GILLES.

Et pour manger !

CRISPIN.

Sauve-toi, imbécille ! Voici Cassandre qui revient ; vîte décampons.

(*Crispin s'enfuit d'un côté, et Gilles de l'autre.*)

SCENE VII.

CASSANDRE ET LE VALET DE CHRISANTE, *puis* JAVOTTE.

CASSANDRE.

Nous voilà arrivés ; je vais vous remettre la pendule.

JAVOTTE *sort furieuse de la maison, et saisit Cassandre au collet.*

Au voleur ! à l'assassin ! à l'assassin !

CASSANDRE.

A l'assassine ! à l'assassine ! on m'étrangle.

JAVOTTE.

Ah ! pardon, Monsieur : quoi ! c'est vous !

CASSANDRE.

Oui sûrement, c'est moi, coquine ! mais qu'as-tu donc ? qu'est-il arrivé ?

JAVOTTE.

Ah ! Monsieur....

CASSANDRE.

Eh bien ! malheureuse, veux-tu parler ?

JAVOTTE.

Je n'ai pas la force ...

CASSANDRE.

Sarpejeu ! ce n'est pas la force qui te manque. Veux-tu me dire ?....

VALENTIN, *entrant.*

Ah ! M. Cassandre, j'ai vu tout-à-l'heure votre pupille courir au coin de notre rue, avec un jeune homme. Ils sont montés en fiacre ensemble. Je crains qu'il ne l'ait enlevée.

JAVOTTE.

Ah ! Ciel !

CASSANDRE.

Qu'ai-je entendu ? ma pupille ! ma pupille ! Elle s'est laissée enlever ! Voilà donc le fruit de cette belle éducation que je lui avois donnée !.... Oui, le voilà.... Ce sont ces Romans, ces maudits Drames qui lui ont tourné la tête. Elle s'est laissée enlever... Et vous, Monsieur, qui l'avez vu, n'auriez-vous pas dû l'empêcher?

VALENTIN.

Si j'en avois été bien sûr, j'y aurois peut-être mis ordre : non, par égard pour vous ; vous n'en méritez pas. Vous savez avec quelle tendresse j'aimois votre pupille ! vous savez si j'en étois aimé ! vous savez les démarches que j'ai faites pour l'obtenir, et vous savez la maniere indigne dont vous m'avez traité !

CASSANDRE.

Hélas ! oui, Monsieur, je sais tout cela.

VALENTIN.

N'importe ! la vertu d'Isabelle est en danger ; tâ-

chons de la sauver.... s'il en est tems encore. Je vais par-tout chercher le ravisseur, mettre du monde après lui, donner son signalement, si je le trouve.... Vous aurez de mes nouvelles. (*Il sort.*)

JAVOTTE.

C'est sûrement ce Chevalier dont elle nous a tant parlé, et que vous n'avez jamais voulu voir.

CASSANDRE.

Mais toi, coquine! qui les a vus partir ?

JAVOTTE.

Moi, Monsieur ? je ne l'apprends que dans ce moment.

CASSANDRE.

Eh ! pourquoi donc m'as-tu presqu'étranglé, en criant au voleur, à l'assassin ?

JAVOTTE.

Oh ! c'étoit bien pour autre chose! c'est que je courois après ce coquin qui s'est introduit dans la maison, et qui vous a volé votre belle pendule.

CASSANDRE.

Ma pendule ? ma pendule ?

JAVOTTE.

Oui, Monsieur, votre pendule. J'ai vu le voleur l'emporter ; je l'ai vu de mes yeux.

CASSANDRE.

Je suis mort! assassiné !... On a pris ma pendule ! On l'a volée.... Une pendule que j'avois vendue huit cents livres. Voici l'argent ! voici l'argent !

LE VALET.

Oui, que vous aurez la bonté de me rendre.

CASSANDRE.

Comment ! vous le rendre ?... Vous l'entendez ; il faut le rendre.... De grace ! un moment.... un moment.... je vous en supplie !.... Ah ! ma pendule ! ma pendule ! (*Il rentre chez lui, avec le Valet de Chrisante.*)

JAVOTTE.

Oui, cherche, cherche : si tu la trouves, tu seras bien habile.

LÉANDRE, *paroissant au fond du Théatre, d'un côté.*

Ahi ! voilà du monde.

GILLES, *de même, de l'autre côté.*

Ouf ! voilà cette maudite servante.

CASSANDRE, *sortant de chez lui.*

Elle est perdue ! elle est perdue ! Ce dernier coup m'accable. Malheureux que je suis ! que vais-je devenir ?... Javotte, conseille-moi ; que faut-il que je fasse ?

JAVOTTE.

La chose est simple. Il faut venir porter votre plainte chez un Commissaire. J'ai son signalement présent à l'esprit ; rien ne nous manque. Laissez-moi faire, tout ira bien.

CASSANDRE.

Et les frais !.... Mais, puisqu'il le faut, allons donc chez le Commissaire. Voleur infâme ! qu'il me seroit doux de te faire pendre ! de te faire pendre !

(*Cassandre et Javotte sortent.*)

SCENE VIII.

LÉANDRE ET GILLES.

LÉANDRE, *sans appercevoir Gilles.*

Me faire pendre ?

GILLES, *de même.*

Me faire pendre ?

LÉANDRE, *de même.*

Ce vieux coquin en seroit capable.

GILLES, *de même.*

C'est du sérieux, au moins !

LÉANDRE, *de même.*

Etre pendu, sans avoir possédé ce que j'adore !

GILLES, *de même.*

Etre pendu, sans avoir dîné !

LÉANDRE, *de même.*

Ils ont mon signalement, on me reconnoîtra. Si je pouvois changer d'habit ! Mais quand on n'en a qu'un !.... D'argent, il ne me reste qu'un malheureux écu.

GILLES, *de même.*

Crispin n'arrive pas. Si je m'éloigne d'ici, il ne me trouvera plus, et je mourrai de faim... Si je reste, on m'arrêtera, et je serai pendu... Me déguiser, je n'ai pas de quoi, à moins de me mettre tout nu, et ça ne seroit pas décent.

LÉANDRE, *voyant Gilles.*

Ce manant pourroit me tirer d'embarras.

GILLES, *de même.*

Ce Monsieur me regarde; s'il vouloit me faire quelque charité!

LÉANDRE.

Il faut l'accoster.... Ecoute, l'ami, tu pourrois me rendre un service.

GILLES.

Monsieur, vous pourriez m'en rendre un autre.

LÉANDRE.

Dis-moi, tiens-tu beaucoup à ton habit?

GILLES.

Oh! bien peu, comme vous voyez, car je n'ai pas mangé depuis deux jours.

LÉANDRE.

Tant mieux! tu n'aurois donc pas de difficulté à changer d'habit avec moi?

GILLES.

De difficulté, moi?... mais, Monsieur, vous voulez rire?

LÉANDRE.

Non, je ne ris pas: c'est une idée que j'ai.

GILLES.

Et vous ne demandez rien de retour?

LÉANDRE.

Rien.

GILLES.

Quoi! troc pour troc?

LÉANDRE.

Oui, te dis-je ; j'ai des raisons pour ne vouloir pas être connu.

GILLES.

Dame ! chacun peut avoir les siennes.

LÉANDRE.

Je vois arriver quelqu'un ; viens avec moi au cabaret voisin.

GILLES.

Au cabaret ! Monsieur, y mange-t-on?

LÉANDRE.

Oui, on y mange, on y boit. Viens, viens.

GILLES.

Ah ! quel homme ! quel homme ! (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

VALENTIN, *ensuite* CRISPIN.

VALENTIN.

FORTUNE cruelle ! tu trahis mon espérance. Mon rival échappe à ma poursuite. Ah ! tandis que je fais des recherches inutiles, loin de ces lieux, peut-être, il s'applaudit de sa victoire. Idée affreuse ! insupportable ! Non, je n'y succomberai pas. Rien ne saura ralentir mon ardeur. L'amour et la jalousie m'animent. Voyons, cherchons.

CRISPIN, *à part.*

Cet imbécille de Gilles, je ne le trouve plus.... Où peut-il

peut-il être? L'auroit-on arrêté?... Ma foi! j'en ai peur. Javotte l'a vu, il est aisé à reconnoître... S'il est pris, le drôle seroit capable de m'inculper, et il pourroit en résulter une catastrophe fort désagréable pour moi.... J'ai beau le chercher...

VALENTIN.

Te voilà, Crispin? tu le cherches, dis-tu?

CRISPIN, *embarrassé.*

Oui, Monsieur.

VALENTIN.

Tu n'en a rien appris?

CRISPIN.

De qui?

VALENTIN.

De ce malheureux qui a enlevé la pupille de M. Cassandre.

CRISPIN.

Il est donc vrai qu'elle a été enlevée?

VALENTIN.

Ah! ce n'est que trop vrai. Juge si j'y suis sensible! Tu as été le témoin de mon amour dans sa naissance, dans ses progrès; de mes soupirs, de mes larmes, de mes transports. Je cherche par-tout ce fier ravisseur; si j'ai le bonheur de le trouver, cher Crispin, la main d'Isabelle sera peut-être ma récompense.

CRISPIN.

Mais ce fier ravisseur, qui est-il? où loge-t-il?

VALENTIN.

Helas! je l'ignore: tout ce que j'en sais, c'est qu'il porte un habit rouge galonné en argent, Va, mon ami,

va, cherche de tous côtés. Arrête, questionne, interroge tous les habits rouges que tu rencontreras ; va, compte sur ma reconoissance. Cours, vole, et seconde les desirs de l'amant le plus tendre.

(*En sortant, il pousse rapidement Crispin.*)

CRISPIN.

Peste ! quelle tendresse ! Mais voyons, que faut-il faire ? Le ravisseur est Léandre. Je connois sa demeure ; Isabelle doit y être... Pour la dégoûter de ce prétendu Chevalier, je sais des anecdotes... Gilles est arrêté, je n'en saurois douter... Tout va être découvert.... Faisons-nous un ami de Valentin.... Allons vîte trouver Isabelle, c'est la seule ressource qui nous reste. (*Il sort.*)

SCENE X.

CASSANDRE, *seul.*

FAIRE encore des frais, et peut-être en pure perte ! c'est terrible.... Mais ce qu'il y a de plus cruel, ce sont ces huit cents francs qu'il faudra restituer. N'y auroit-il pas moyen ?...

SCENE XI.

CASSANDRE, LE VALET DE CHRISANTE, ET JAVOTTE *tenant* LÉANDRE *au collet, vêtu de l'habit de Gilles.*

JAVOTTE, *dans la coulisse.*

Le voici! le voici! le voici!

LÉANDRE, *de même.*

Mais que voulez-vous?

LE VALET, *de même.*

Vous allez le savoir, mon ami.

LÉANDRE, *de même.*

Mais je ne vous connois pas.

JAVOTTE, *entrant.*

Ah! je te reconnois bien, moi, coquin! M. Cassandre...

LÉANDRE, *à part.*

Cassandre!

JAVOTTE.

Nous le tenons, nous le tenons.

CASSANDRE.

Mais qui?

JAVOTTE.

Le voleur, le voleur: le voyez-vous?

CASSANDRE.

Il est pris. Le ciel en soit loué.

LÉANDRE, *à part.*

Me voilà découvert, malgré mon déguisement.

CASSANDRE.

C'est donc toi, pendard ! qui t'es introduit dans ma maison pour m'enlever ce que j'avois de plus précieux ?

LÉANDRE.

Mais Mons... Mons. Cassandre...

CASSANDRE.

Allons, allons, commence par me faire une prompte restitution.

LÉANDRE.

Une restitution ?

CASSANDRE.

Oui, sans doute, une restitution. Parle, où l'as-tu cachée, scélérat ?

LÉANDRE.

Ma foi ! puisqu'il faut vous l'avouer, je l'avois laissée chez moi, j'ai été tantôt pour la retrouver....

CASSANDRE.

Eh bien ?

LÉANDRE.

Elle n'y étoit plus. J'ai appris que dans l'instant un maudit coquin, vêtu de noir, venoit de me l'enlever à mon tour.

CASSANDRE, *pleurant.*

Elle est donc perdue pour moi, et dans ma douleur profonde, il ne me reste d'autre consolation que de faire pendre ce misérable.

LÉANDRE.

Quoi ! vous auriez le cœur pour une misere pareille !...

TOUS LES AUTRES.

Une misere !

SCENE XII.

CHRISANTE, L'EXEMPT, DEUX RECORS, *et les précédens.*

CHRISANTE.

VENEZ, venez, M. l'Epervier; on l'a vu par ici.

CASSANDRE.

Que cherchez-vous, mon ami ?

CHRISANTE.

Je cherche.... à propos.... et mes huit cents francs !

CASSANDRE.

Vous avez su le malheur qui m'est arrivé.

CHRISANTE.

Oui, j'ai su tout cela. Mais donnez toujours.

CASSANDRE, *branlant la tête.*

Pas moyen !

CHRISANTE.

Voici votre quittance.

CASSANDRE, *tirant la bourse.*

Puisqu'il vous les faut absolument... Hélas !

CHRISANTE.

Chacun a ses disgraces dans ce bas monde. Je cherche un malheureux fils... (*voyant Léandre.*) Le voilà.

TOUS.

Son fils !

CHRISANTE.

Je te retrouve enfin, fils ingrat ! enfant dénaturé ! Monsieur l'Epervier, je vous le recommande.

LÉANDRE, *saisi par l'Exempt.*

Mon ch'pere !...

CHRISANTE.

Ton ch'pere ! tu oses encore prononcer ce nom ! M. l'Exempt, faites votre devoir.

L'EXEMPT.

Allons, jeune homme, un petit voyage aux Isles vous fera du bien.

CASSANDRE, *tenant toujours la bourse en main.* (*A l'Exempt.*)

Un moment, Monsieur... Chrisante ?

CHRISANTE, *tendant le bras pour prendre la bourse que Cassandre éloigne.*

Eh bien !

CASSANDRE, *bas à Chrisante.*

Un mot dans l'oreille, à cause de cet Exempt. C'est votre fils qui m'a volé ma pendule.

CHRISANTE.

Ciel !

CASSANDRE.

Il vient de me l'avouer.

CHRISANTE, *de même.*

Est-il possible ? Eh bien ! mon ami, il vous la rendra.

CASSANDRE, *de même.*

Il ne l'a plus : il l'a perdue.

CHRISANTE.

Perdue !.... Qu'en as-tu fait, malheureux ?

LÉANDRE.

On me l'a enlevée.

CHRISANTE.

Misérable ! imbécille ! (*à Cassandre.*) Ainsi, mon ami.....

CASSANDRE.

Ainsi il faudra que justice se fasse.

CHRISANTE.

Comment ! vous voudriez me déshonorer, me faire perdre mon crédit! Songez, mon ami, que personne encore n'a été pendu dans notre famille.

CASSANDRE.

Allons donc. Il faut vous épargner ce petit désagrément. Rendez-moi ma quittance, et que tout soit dit.

CHRISANTE.

Votre quittance ! et les huit cents francs ?

CASSANDRE.

Et les huit cents francs, comme de raison, me resteront.

CHRISANTE.

Mais alors, mon ami, c'est moi qui serois volé.

CASSANDRE.

Eh ! pardi ! c'est votre fils. Il est juste que vous ayez la préférence... ou bien... vous m'entendez...

CHRISANTE.

Ah ! maudit juif ! Prenez donc... gardez-les, puisqu'il le faut. M. l'Exempt...

L'EXEMPT.

Plus d'oppositions, Messieurs.

LÉANDRE.

Mais, mon ch'pere !...

CHRISANTE.

Je ne veux plus te voir, ni t'entendre... Emmenez-le bien vîte, M. l'Epervier... Va, infâme ! pendard ! misérable ! va !.... Huit cents francs de perdus ! Ah ! qu'un bon pere est à plaindre !

(*Il sort d'un côté, avec son Valet. Léandre et l'Exempt sortent de l'autre.*)

SCENE XIII.

CASSANDRE, JAVOTTE ET VALENTIN.

VALENTIN, *accourant.*

MONSIEUR, j'ai appris qu'on vient de voir par ici un homme dont l'apparence répond au signalement que j'ai donné du ravisseur. Je le cherche par-tout.

CASSANDRE.

Cherchez, cherchez, M. Valentin, et si vous réussissez, si vous me ramenez Isabelle, elle est à vous.

(*Il sort avec Javotte.*)

SCENE XIV.

VALENTIN, *seul.*

QU'ENTENDS-JE ! elle est à moi ! elle m'est promise ! Chere Isabelle ! nous serons encore unis !... Oui, j'en crois le pressentiment de mon cœur. Chere Isabelle ! nous serons unis... Mais elle a pu me trahir ! s'enfuir

avec mon rival ! L'infidelle ! la parjure ! Ah ! soyons juste, c'est ma faute ! Je me suis trop hâté, j'ai cédé trop tôt aux obstacles qui s'opposoient à mon bonheur. J'ai abandonné mon amante, elle est née sensible; malgré elle, le besoin d'aimer l'aura jetée dans les bras d'un autre, et ce mortel heureux qui, par sa persévérance, a obtenu le bien que j'avois négligé, dois-je lui en faire un crime ? Non. Je veux qu'Isabelle décide de notre sort, qu'elle prononce entre nous deux Si elle le préfere, j'en mourrai sans doute ; mais je souscris à son choix.... Que vois-je !

SCENE XV.

VALENTIN, GILLES, *vêtu de l'habit de Léandre, et ivre.*

GILLES, *sans voir Valentin.*

PARDINE ! c'est un ben honnête homme, on ne peut pas agir plus noblement ! y m'a fait manger et boire, avec une grace !... une délicatesse !... il en a été au moins pour ses trente sols. Y faut que ce soit quelque jeune Seigneur de la Cour; il aura été courir en bonne fortune avec mon habit... Quant à Crispin, je l'attends de pied ferme. M. Cassandre peut venir s'il veut; sous ce superbe déguisement, je me moque de tous les Cassandres de l'univers, comme de ça.

VALENTIN, *à part, regardant Gilles.*

Habit rouge galonné en argent !... chapeau bordé de même !... figure patibulaire ! C'est lui.

GILLES.

Ah ! voilà la maison.

VALENTIN.

Oui, Monsieur, la voilà... Contemplez les lieux de vos succès, jouissez de votre triomphe : il est si beau ! vous avez bien raison de vous enorgueillir.

GILLES, *à part.*

Diable ! est-ce que cet homme me reconnoîtroit ? Décampons.... Monsieur, je vous souhaite bien le bon jour. (*Il veut partir, Valentin le retient.*)

VALENTIN.

Arrêtez, Monsieur, et ne redoutez rien. Je vais vous parler avec franchise : je suis votre rival ; mais un rival généreux. Loin de blâmer votre conduite, je vous porte envie. Ce que vous venez de faire, je voudrois l'avoir fait. Vous possédez l'objet de tous mes vœux, ce trésor que j'avois tant desiré ; mais s'il vous est bien acquis, gardez-le. J'y consens.

GILLES, *à part.*

Oh ! oh ! avec ce gaillard-là, il n'y a pas à dissimuler ; il est trop instruit. C'est sûrement un de ces gens industrieux dont Crispin m'a parlé.... Monsieur, je vois que vous êtes du métier. Vous vous mêlez donc aussi de faire des enlévemens ?

VALENTIN.

Hélas ! il n'y avoit que celui-là qui pût me tenter ; mais jamais je n'ai eu l'audace de l'entreprendre.

GILLES.

Ah ! c'est qu'il y a des risques ! quand on n'est pas adroit, s'entend.

VALENTIN.

Ah ! ce n'est pas le danger qui m'eût arrêté. Pour de l'adresse, j'en aurois manqué peut-être. Mais vous, Monsieur, qui en possédez tant, voudrez-vous bien m'apprendre par quels moyens vous avez réussi ? Vous aurez mis en usage, sans doute, tout l'art flatteur de la séduction ?

GILLES.

Non. J'y ai été tout bonnement... Je vais vous raconter l'affaire en deux mots. Cela pourroit vous être utile dans une autre occasion.

VALENTIN.

Je ne le crois pas; mais écoutons.

GILLES.

D'abord, j'entrai dans la maison.

VALENTIN.

A l'insu de M. Cassandre ?

GILLES.

A l'insu de tout le monde.

VALENTIN.

Quoi ! d'Isabelle même ?

GILLES.

Mais sûrement, de tout le monde, vous dis-je.

VALENTIN, *à part, avec transport.*

Elle n'y a donc pas consenti ? Elle peut être encore innocente !

GILLES.

J'entre dans la maison.... mais, devinez par où ?

VALENTIN.

Par la porte, sans doute ?

GILLES.

Oh ! que non.

VALENTIN.

Ah ! par la fenêtre ? c'est la route des amans.

GILLES.

Bah ! vous n'y êtes pas. Par la cheminée.

VALENTIN.

Je vous l'avoue, je ne l'aurois pas imaginé.

GILLES.

C'est que vous n'êtes pas adroit.

VALENTIN.

Eh bien ! où l'avez-vous trouvée ?

GILLES.

Précisément dans la chambre où je suis descendu.

VALENTIN.

Dans laquelle ?

GILLES.

Dans la chambre à coucher.

VALENTIN.

Ciel ! dans sa chambre à coucher !.... Quoi ! elle étoit là ?

GILLES.

Oui, Monsieur.

VALENTIN.

L'auriez-vous trouvée, par hasard :

» Belle

» Belle sans ornement, dans le simple appareil
» D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ?

GILLES.

Oh ! je l'ai trouvée superbe. En la voyant, je suis resté en extase. C'est qu'elle est si bien faite !

VALENTIN.

Oh ! faite à peindre ! Enfin, vous aurez parlé ?

GILLES.

Parlé ? Qu'il est simple ! Il étoit bien question de parler ; j'ai agi.

VALENTIN.

Le brutal !... Vous avez agi ? Quelle horreur ! et dans ce moment affreux, elle n'a pas fait de bruit ?

GILLES.

Du bruit ? Ma foi ! si fait.... dans ce moment elle s'est avisée de sonner.

VALENTIN.

Elle a sonné ; et vous ?....

GILLES.

Et moi, sans perdre de tems, je l'ai saisie dans mes bras, et, zeste ! j'ai descendu l'escalier avec, comme si le Diable m'eût emporté. Voilà la maniere dont on fait des enlevemens.

VALENTIN, *à part.*

L'infortunée ! Non, elle n'est point coupable..... L'étonnement, la frayeur.... (*Haut.*) Et dans cet état, vous l'avez conduite chez vous.

GILLES.

Point du tout ; je l'ai remise à mon camarade, car nous sommes deux à la partager.

VALENTIN.

Quelle infamie! la partager! Et votre camarade, qu'en a-t-il fait?

GILLES.

Il a été la vendre, ou la mettre en gage.

VALENTIN.

La vendre?

GILLES.

Oui, la vendre, la mettre dans le commerce. Est ce qu'elle ne vaut pas vingt-cinq louis? Heim! qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Ce que j'en dis, misérable! Tu oses me le demander?

GILLES.

Eh! pourquoi pas?

VALENTIN.

Tu prétends faire un trafic infâme de l'objet de ma tendresse, et tu oses me l'avouer.

GILLES.

Mais sans doute.

VALENTIN.

Scélérat! crois-tu jouir avec impunité du prix de tes forfaits? Peux-tu l'espérer?

GILLES.

Est-ce que vous voudriez en avoir votre part?

VALENTIN.

Ma part! ma part!

GILLES.

C'est que, voyez-vous, nous avons des scrupules de conscience.

VALENTIN.

Tu me proposes un partage ! Moi, partager celle que j'adore ! Avec toi ? infame !.... Non, elle sera toute à moi ; tu me la rendras, scélérat ! où je t'arracherai la vie !

SCENE XVI.

CASSANDRE, JAVOTTE, VALENTIN ET GILLES.

VALENTIN.

Venez, mon oncle, venez M. Cassandre. Vos vœux sont exaucés. La fortune a secondé mon zele. L'auteur de vos malheurs, ce ravisseur audacieux, le voici.

CASSANDRE.

Quoi ! vous l'avez arrêté. (*A Gilles.*) Ah ! ah ! c'est donc toi, malheureux suborneur ! qui m'as enlevé ma pupille ?

GILLES.

Votre pupille ? (*A part.*) Est-ce qu'on appelle ça une pupille ? (*Haut.*) Si je sais ce que vous voulez dire, je veux être pendu.

CASSANDRE.

Tu le seras, coquin ! tu le seras.

GILLES.

Pendu ?

SCENE XVII et derniere.

Les précédens; CRISPIN ET ISABELLE, *dans le fond.*

CRISPIN, *à part.*

GILLES arrêté ! je l'avois deviné.

JAVOTTE.

Allons chez le Commissaire.

GILLES.

Mais, Messieurs....

VALENTIN.

Pour détourner la juste vengeance qui te menace, malheureux ! il ne te reste qu'un seul moyen : c'est de nommer et découvrir ton infame complice.

CRISPIN.

Comment !

CASSANDRE.

Son complice ? Quoi ! ils étoient deux ?

JAVOTTE.

Ah ! jugez.

GILLES.

Mon complice ?

VALENTIN.

C'est-à-dire votre ami, votre digne camarade.

GILLES.

Ah !... Et en vous le nommant, vous me tiendrez quitte du reste ?

VALENTIN.

Oui, je te le promets.

vous voulez attraper. Je vois clairement que tout est faux chez vous.

LELIO.

C'est que tu ne sais pas encore ce qu'il faut savoir pour nous trouver aimables; mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard, et c'est tout; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie : aussi-bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras pour me prouver que ce Marchand n'est pas un fripon.

LELIO.

Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts; chacun y a son bien, et nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient; c'est pour nous le conserver que les Loix sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer; et c'est pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien! mais que donne-t-on pour ce que l'on prend?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela de l'argent?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'est-là de l'argent? Cela est drôle. (*Il le porte à la dent.*) Ahi! il est dur comme un diable.

LELIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LELIO.

On le donne pour les choses dont on a besoin, et l'on pourroit presque l'appeller une caution, puisqu'avec cet argent on trouve par-tout tout ce qu'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'une caution ?

LELIO.

Lorsqu'un homme a donné une parole et que l'on ne se fie pas à lui, pour plus grande sûreté, on lui demande caution ; c'est-à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas besoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien, et je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dites. Mais cet argent n'est pas homme, et, par conséquent, il ne peut donner de parole ; comment donc peut-il servir de caution ?

LELIO.

Il en sert pourtant, et il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, et je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en serai plus la dupe : et si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux : en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions ! J'en ai honte pour lui; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu.... Parle à présent.

LELIO.

Tu vois, par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, et que tout s'y acquiert par échange. Or, pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune et universelle, qui se change contre toutes choses, et avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi ! en donnant de ces breloques, on a tout ce dont on a besoin ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paroît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve avec, de quoi boire et de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela est drôle! Tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai crues. Il ne faut que de l'argent pour avoir toutes choses, sans soins et sans peines?

LELIO.

Oui, avec de l'argent, on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode et bien inventé. Que ne me le disois-tu, d'abord; je n'aurois pas risqué de me faire pendre. Apprends-moi donc vîte où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision!

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh bien! où faut-il donc que j'aille en prendre?

LELIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Apprends-moi donc à le faire?

LELIO.

Encore moins; tu serois pendu si tu avois fait une seule de ces pieces.

ARLEQUIN.

Eh! comment diable en avoir donc? on n'en donne point; on ne peut pas en prendre: il n'est pas permis d'en faire!... Je n'entends rien à ce galimathias.

GILLES.

Eh ! que ne parliez-vous ? Puisqu'il ne s'agit que de ça, je vous dirai tout bonnement....

CRISPIN, *qui avance suivi d'Isabelle.*

(*Bas, à Gilles.*) Paix. (*A Cassandre.*) M. Cassandre, voici votre pupille.

CASSANDRE.

Ah !

CRISPIN.

Et voici votre pendule.

CASSANDRE.

Ah !

ISABELLE.

Valentin !

VALENTIN.

Chere Isabelle !

CASSANDRE, *prenant la pendule.*

Chere pendule !... Ah ! mon pauvre Crispin, que de graces j'ai à te rendre, après t'avoir si maltraité !

CRISPIN.

Allez, Monsieur, je suis sans rancune. Un domestique fidele ne se dément jamais. Dès que j'ai appris vos malheurs, j'ai oublié vos torts. J'ai couru de tous les côtés m'informer de Mademoiselle. Le hasard m'a conduit dans une espece de Cabaret : j'y vois votre pendule, je la reconnois ; je questionne, j'interroge : on balbutie, on se coupe ; je la réclame en votre nom : on veut résister ; je jure, je tempête, je menace, je l'emporte. Ce premier succès ne suffit pas à mon zele. J'apprends la demeure du fier ravisseur ; j'y vole, j'y

trouve la belle fugitive, triste, éplorée, gémissant sur sa disgrace, et regrettant sur-tout son aimable Valentin. Je l'engage, sans effort, à suivre mes pas, et je vous la ramene, toujours tendre, sensible et fidelle.

ISABELLE.

Monsieur!... Cher Valentin! me pardonnerez-vous?

VALENTIN.

Vous pardonner, adorable Isabelle! Je connois votre innocence.

CASSANDRE.

Va, je te pardonne. Mais dis-moi, mon enfant, au nom du sens-commun, comment as-tu pu te laisser séduire par ce magot-là?

ISABELLE.

Par Monsieur? Je ne le connois pas.

VALENTIN.

Quoi! ce n'est pas là votre ravisseur?

CRISPIN.

Lui! c'est un nommé Gilles, un pauvre diable de ma connoissance.

VALENTIN.

Mais lui-même il m'a avoué l'enlevement.

CRISPIN, *à part.*

Ahi!

GILLES.

Oh! pour ce qui est à l'égard de l'enlevement....

CRISPIN, *bas, à Gilles.*

Paix.... (*Haut.*) C'est que je l'avois instruit de l'aventure; et comme il est dans le vin, il aura pris la liberté de se moquer de vous.... N'est-ce pas?

GILLES.

Mais.... puisque vous le voulez.... Oui, Monsieur, j'ai pris cette liberté-là.... C'est une petite facétie que je me suis permise.

VALENTIN.

Va, tu as manqué d'en être assez puni ; n'en parlons plus. . Pour toi, cher Crispin, je te retiens à mon service.

CRISPIN.

Grand merci ! En ce cas, Monsieur, permettez-moi de vous recommander aussi mon pauvre ami Gilles. Je réponds de sa probité comme de la mienne.

GILLES.

Oh ! quant à la probité, Crispin et moi nous pouvons nous donner la main.

VALENTIN.

Eh bien ! mon oncle le Procureur a besoin d'un domestique ; je le retiens pour lui.... Allons, mon cher M. Cassandre.... Et vous, ma charmante Isabelle, allons tout préparer pour la noce.

CASSANDRE.

A condition que vous en ferez les frais.

(*Ils entrent tous chez Cassandre, excepté Crispin et Gilles.*)

GILLES.

Crispin !

CRISPIN.

Gilles !

GILLES.

Voilà donc tout le fruit de notre industrie confisqué ?

CRISPIN.

Hélas ! oui. J'ai cru qu'il falloit sacrifier la pendule pour te sauver la vie. Pouvois-je deviner qu'on t'auroit pris pour un séducteur ?

GILLES.

Le diable m'emporte, si j'y comprends rien.... Tout ce que je sais, c'est que je ne veux plus faire le commerce de l'Horlogerie.

CRISPIN.

Eh ! vraiment tu as raison ; quand on veut s'emparer du bien d'autrui, il y a des risques à courir.

GILLES.

Si je pouvois apprendre à m'en emparer sans danger !

CRISPIN.

C'est difficile.... Mais.... tu es chez un Procureur.

FIN.

4

JÉROME POINTU,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DE JÉROME POINTU.

JÉRÔME POINTU, riche Procureur, a pour Maître-Clerc un jeune homme aimable, bien né, de bonne compagnie, nommé Léandre, qui ayant passé la nuit dehors de chez lui, s'est amusé à jouer, et a gagné considérablement. Il rentre de grand matin, et demande à Jeannette, jeune et jolie, cuisiniere de M. Pointu, si le Procureur s'est apperçu de son absence : il lui montre tout l'or qu'il a gagné ; ce qui le console de l'humeur de M. Pointu. Jeannette félicite Léandre sur sa bonne fortune, qu'il lui propose de partager, si elle veut être un peu moins farouche ; et en même tems il s'efforce à l'embrasser. Jeannette se défend, et M. Pointu le surprend et le renvoie de chez lui, après lui avoir reproché trois défauts essentiels, le vin, le jeu et les femmes. Le Clerc sort. Un Niais, nommé Blaise, arrive de Falaise en

Normandie, pour le remplacer. Mais Léandre, en sortant, s'est bien promis de se venger. En effet, bientôt il reparoît déguisé en Capitaine de Vaisseau Anglois, et voit M. Pointu aux genoux de sa Servante. Le faux Anglois prétexte une affaire qu'il a contre un Officier François, et en confie la poursuite à M. Pointu, auquel il commence par donner cent louis pour les frais, en lui demandant à déjeûner. M. Pointu, séduit par des manieres si généreuses, le lui donne volontiers. Léandre le grise, et, tout en buvant, le bonhomme chante la palynodie, et fait l'éloge du vin, de l'amour et du jeu; défauts qu'il reprochoit si vivement à son Clerc. Celui-ci le voyant dans cet état, propose un passe-dix, que M. Pointu accepte avec plaisir. D'abord le Procureur gagne trois cents louis; mais la chance tourne bientôt. Léandre s'est muni de faux dés, à l'aide desquels il gagne à M. Pointu toute sa fortune, et sa charge même. Alors il se fait reconnoître, et se contente, pour paiement, de la main de la fille de M. Pointu, laquelle est au couvent et lui est accordée.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

JÉROME POINTU.

LE charmant Conte de Voltaire, intitulé *Memnon*, a donné l'idée de cette petite Piece, qui est écrite avec beaucoup de gaîté. Son succès fut prodigieux; elle eut cent cinquante représentations de suite : il est vrai que l'Acteur chargé du rôle de *Jérôme Pointu*, le rendit d'une maniere supérieure, et que tout Paris qui l'avoit déja vu avec enthousiasme jouer celui de *Jeannot*, des *Battus payent l'amende*, le trouva d'un comique encore plus piquant dans *Jérôme Pointu*. L'Auteur rendit justice à cet Acteur,

en lui envoyant, avec le premier exemplaire de sa Piece, le quatrain suivant.

A M. VOLANGE.

» De ce frivole badinage,
» Vous seul avez fait le succès :
» Momus, pour le jouer, vous a prêté ses traits ;
» Et je vous offre votre ouvrage.

JÉROME POINTU,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre des Variétés Amusantes, le 13 Juin 1781, et devant Leurs Majestés, le 11 Septembre suivant.

PERSONNAGES.

JÉROME POINTU, Procureur.

LÉANDRE, Maître-Clerc de M. Pointu.

BLAISE.

JEANNETTE, Cuisiniere de M. Pointu.

La Scene est à Paris, dans la Maison de M. Pointu.

(*Le Théatre représente le Cabinet de M. Pointu; on y voit d'un côté un Bureau sur lequel il y a plusieurs papiers, et de l'autre une petite Table sur laquelle est un Trictrac.*)

JÉROME POINTU,

COMÉDIE.

L'ORCHESTRE JOUE POUR OUVERTURE

LES AIRS : Il est certains Barbons.
Vive le vin, vive l'amour.
La raison propose, et l'amour dispose.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, JEANNETTE.

(*Au lever de la toile, Jeannette finit de balayer le Cabinet de M. Pointu. Léandre entre furtivement sur la pointe du pied.*)

LÉANDRE, *à demi-voix.*

JEANNETTE ?

JEANNETTE.

Ah ! c'est vous !

LÉANDRE.

Monsieur Pointu est-il levé ?

JEANNETTE.

Il est même sorti.

LÉANDRE.

M'a-t-il demandé ?

JEANNETTE.

Cinq ou six fois.

LÉANDRE.

Tant-pis.

JEANNETTE.

Il est d'une colere de ne vous avoir pas trouvé dans l'Etude...

LÉANDRE.

Il sait donc que j'ai découché ?

JEANNETTE.

Certainement.

LÉANDRE.

C'est ta faute aussi.

JEANNETTE.

Comment donc ?

LÉANDRE.

Je suis rentré à minuit, et la porte étoit fermée à la grosse clef.

JEANNETTE.

Il falloit frapper.

LÉANDRE.

J'avois peur de le réveiller. Pourquoi t'avises-tu de la fermer ?

JEANNETTE.

C'est par inadvertance. Je vous croyois rentré.

LÉANDRE.

Etourdie !

JEANNETTE.

Vous allez être grondé comme il faut.

LÉANDRE *lui montrant une grosse bourse pleine d'or.*

Je m'en moque. Vois-tu ?

JEANNETTE.

Comment ! c'est de l'or tout cela ?

LÉANDRE.

Et ce n'est pas tout encore.

JEANNETTE.

Eh ! où l'avez-vous donc pris ?

LÉANDRE.

Je l'ai bien gagné.

JEANNETTE.

Que vous êtes heureux !

LÉANDRE.

Voyant que je ne pouvois pas rentrer, j'ai bien vîte retourné rejoindre une troupe de bons enfans avec lesquels j'avois soupé, et nous avons passé le reste de la nuit à rire, à boire et à jouer.

JEANNETTE.

Et vous avez gagné tout cet or ?

LÉANDRE.

Et le double qui me sera payé avant midi.

JEANNETTE.

A qui donc l'avez-vous gagné ?

LÉANDRE.

A un jeune Hollandois. Imagine-toi, Jeannette, qu'il avoit encore ses poches pleines de rouleaux. Si j'eusse été hardi, je lui aurois gagné une tonne d'or ; mais il faut se modérer dans la fortune.

JEANNETTE.

Un pareil bonheur n'arriveroit pas à une pauvre fille comme moi.

LÉANDRE.

Parbleu ! Jeannette, si tu veux je te mets de moitié.

JEANNETTE.

Vous badinez ?

LÉANDRE.

Non : tout de bon. Tu n'as qu'à être un peu moins farouche et permettre.... (*Il se met en devoir de l'embrasser.*)

JEANNETTE, *le repoussant.*

Finissez donc.

LÉANDRE, *la pressant.*

Oh ! quand tu devrois te fâcher, je t'embrasserai malgré toi.

JEANNETTE, *se défendant.*

Finissez donc, Monsieur ; mais c'est abominable.

LÉANDRE, *l'embrassant.*

Oh ! parbleu, tu as beau faire.

SCENE II.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

M. POINTU.

EH bien! Monsieur, eh bien!

LÉANDRE.

C'est Monsieur Pointu.

M. POINTU.

Que faites-vous-là?

LÉANDRE.

Rien, Monsieur; je badinois.

JEANNETTE.

C'étoit malgré moi.

M. POINTU.

Retire-toi, Jeannette, retire-toi. (*Jeannette sort.*)

SCENE III.

M. POINTU, LÉANDRE.

M. POINTU.

N'AVEZ-VOUS pas de honte, Monsieur, de vous comporter comme vous faites?

LÉANDRE.

Qu'est-ce que je fais donc, Monsieur?

M. POINTU.

Ce que vous faites? J'aime bien encore cette question! Ce que vous faites?... D'où venez-vous?

LÉANDRE.

D'où je viens?

M. POINTU.

Oui, Monsieur! d'où venez-vous, à l'heure qu'il est? Où avez-vous passé la nuit?

LÉANDRE.

Chez un de mes amis.

M. POINTU.

Chez un de vos amis?

LÉANDRE.

Oui, Monsieur. Quand je suis rentré, j'ai trouvé la porte fermée à la grosse clef. Je n'ai pas voulu frapper de peur de vous réveiller, et j'ai retourné passer la nuit dans la maison où j'avois soupé.

M. POINTU.

Eh bien! Monsieur, vous pouvez y aller passer aussi la journée.

LÉANDRE.

Que voulez-vous dire?

M POINTU.

Que je vous prie de faire emporter, dès aujourd'hui, vos effets de chez moi.

LÉANDRE.

Mais, Monsieur...

M. POINTU.

Mais, Monsieur, c'est comme ça. Je vous parle clair, je crois?

LÉANDRE.

Mais on donne des raisons.

M. POINTU.

Des raisons! Ah ! vous voulez des raisons! Eh bien ! je vais vous en donner. La premiere, c'est que telle est ma volonté. Entendez-vous ? Vous ne resterez peut-être pas ici malgré moi. La seconde, c'est que vous êtes un libertin.

LÉANDRE.

Un libertin !

M. POINTU.

Oui, Monsieur, un libertin, pétri de défauts.

LÉANDRE.

Eh ! quels défauts avez-vous, je vous prie, à me reprocher ?

M. POINTU.

Tous.

LÉANDRE.

Tous?

M. POINTU.

Le vin, le jeu et les femmes.

LÉANDRE.

Le vin ! M'avez-vous jamais vu faire aucun excès ?

M. POINTU.

Un Clerc ne doit boire que de l'eau, entendez-vous, Monsieur, que de l'eau.

LÉANDRE.

Comment ! vous voulez que lorsque je suis chez des amis, en partie de plaisir, je refuse un verre de

Champagne qu'on m'offrira? A-t-on jamais fait un crime à-quelqu'un d'une petite pointe de gaieté?

M. POINTU.

Une petite pointe de gaieté ! Et c'est sans doute aussi par gaieté qu'on vous voit toujours des cartes en main?

LÉANDRE.

Il faut bien être utile dans la société. Où est le mal, je vous prie, de faire une partie honnête? Comment regarde-t-on un homme qui ne joue pas? Comme un être qui n'est bon à rien.

M. POINTU.

Est-ce aussi par honnêteté, que tous les matins Monsieur envoie de petits vers et de gros bouquets à toutes les belles du quartier?

LÉANDRE.

Est-il défendu d'être galant?

M. POINTU.

Galant ! il s'agit bien de cela. Eh ! morbleu, Monsieur, faites-moi de bonnes requêtes, et non pas des chansons.

LÉANDRE.

Avez-vous à vous plaindre de mon travail? Depuis dix ans que je suis dans votre Étude, ne l'ai-je pas fait ce qu'elle est? Pouvez-vous me reprocher mon incapacité?

M. POINTU.

Non. Je suis juste : vous avez du talent; vous ne tournez pas mal une requête; vous grossoyez fort bien; vous entendez la chicane à merveille : enfin

vous êtes un garçon parfait ; mais vous allez avoir la bonté de sortir de chez moi.

LÉANDRE.

Comment ! Monsieur, après m'avoir promis votre charge...

M. POINTU.

Rayez cela de vos papiers. Je ne veux pas pour successeur un freluquet, qui, par décence, se permet une petite pointe de gaieté ; par honnêteté joue tous les jeux, et par galanterie donne des baisers aux jolies cuisinieres, malgré elles.

LÉANDRE.

N'avez-vous pas vu que c'étoit un simple badinage ?

M. POINTU.

Un simple badinage ! Eh ! de quel droit badinez-vous avec ma servante ? n'est-il pas affreux de vouloir séduire cet enfant si sage, qui est l'innocence même ? Ne devriez-vous pas rougir ?

LÉANDRE.

Mais, Monsieur Pointu, vous avez été jeune comme un autre.

M. POINTU.

Oui, Monsieur ! Eh bien ?

LÉANDRE.

Eh bien ! quand vous voyiez une femme charmante...

M. POINTU.

Quand je voyois une femme charmante, je me disois : demain ces joues se rideront ; bientôt ces beaux yeux s'éteindront, ces lis et ces roses se flétriront ; et cer-

tainement cette tête si belle ne faisoit pas tourner la mienne.

LÉANDRE.

Et jamais vous n'avez joué ?

M. POINTU.

Jamais, Monsieur, jamais. Eh ! quel peut donc être le plaisir d'un joueur ? Son ame a-t-elle un moment de calme ou de jouissance ? S'il gagne, son gain est toujours au-dessous du desir ; s'il perd, la rage et le désespoir s'emparent de son cœur : ce n'est plus contre un ami qu'il joue, c'est contre un homme dont il voudroit dévorer la fortune, et qui brûle d'avoir la sienne.

LÉANDRE.

Mais du moins vous aviez des amis, une société ? La table a ses plaisirs.

M. POINTU.

Dites donc ses poisons... Suis-je tenté par la bonne chere, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je me représente les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison et du tems : je ne mange alors que pour le besoin ; ma santé est toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses ... Mais, mais tout cela est si facile, Monsieur, qu'il n'y a pas même de mérite à le pratiquer.

LÉANDRE.

Eh bien ! Monsieur Pointu, il est un moyen de me ranger tout de suite.

M.

M. POINTU.

Et quel est-il, s'il vous plaît ?

LÉANDRE.

Vous connoissez mes parens ?

M. POINTU.

Ce sont d'honnêtes gens, de braves gens, que je respecte et que j'aime de tout mon cœur, et qui méritoient un autre fils.

LÉANDRE.

Vous savez quelle est ma fortune ?

M. POINTU.

La fortune la plus considérable se fond bien vîte, si l'on ne travaille pas tous les jours à l'augmenter un peu.

LÉANDRE.

La vôtre est faite.

M. POINTU.

C'est le fruit de longues années de peines et de travaux.

LÉANDRE.

Eh bien ! il est tems de vous reposer ; Mademoiselle Pointu compte déja dix-huit ans : elle est charmante ! retirez-la du Couvent ; donnez-moi sa main et votre Charge : c'est le vrai moyen de m'amender sur le champ.

M. POINTU.

Voilà donc votre dire ?

LÉANDRE.

Ne le trouvez-vous pas raisonnable ?

M. POINTU.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Et la raison ?

M. POINTU.

D'abord, c'est que je ne suis pas encore d'âge à me retirer, et que, si le ciel me conserve la santé, j'espere bien mourir Procureur. Ensuite, c'est que Mademoiselle Pointu est encore une morveuse, et qu'on ne doit marier les filles qu'à un âge mûr, à trente ans au plus tôt ; enfin, c'est que je ne veux pas pour gendre un freluquet.

LÉANDRE.

Un freluquet !

M. POINTU.

Oui, Monsieur : est-ce-là la mise d'un Maître-Clerc de Procureur ? Une coëffure en hérisson, un habit galonné, une épée ; il ne vous manqueroit qu'une plume dans votre chapeau. Une épée ! Eh ! morbleu ! une bonne écritoire, Monsieur, une bonne écritoire. Prenez-moi un habit noir complet, une perruque quarrée. Voilà ce qui rend un homme respectable, et non pas votre brette montée sur quarte, et de quarante-deux pouces de longueur.

LÉANDRE.

Si j'étois en Charge et marié....

M. POINTU.

Monsieur, je vous ai déclaré mes intentions : voulez-vous bien me faire le plaisir de vous retirer sur le champ ?

LÉANDRE.

C'est donc votre dernier mot, Monsieur?

M. POINTU.

Oui, Monsieur, c'est mon dernier mot, et je vous prie de vous y conformer.

LÉANDRE.

Cela suffit. Nous verrons, nous verrons!

M. POINTU.

Comment! Monsieur, nous verrons?

LÉANDRE.

Oui. Nous verrons!

(*Il sort.*)

SCENE IV.

M. POINTU, *seul.*

MA fille.... ma Charge.... à un pareil étourdi!.... Que les tems sont changés! que les mœurs sont corrompues! Est-ce ainsi qu'un Maître-Clerc eût osé se mettre de mon tems!.... C'étoit alors que la Bazoche étoit une véritable pépiniere de dignes Procureurs! Les jeunes soutiens de la Pratique ne couroient pas les tripots, les salles d'armes. Renfermés toute la semaine dans leurs études, ils acquéroient des connoissances et des talens, et se permettoient à peine quelque promenade innocente les Dimanches et Fêtes. Aujourd'hui, ces Messieurs font les Petits-Maîtres, les beaux-esprits, parlent nouvelles, littérature, prennent

le dé dans les Cafés, et jugent définitivement et sans appel aux Parterres de nos Spectacles. Je ne veux plus chez moi de pareils freluquets. Maître Ronge-Fer, mon Confrere, qui depuis cinquante ans exerce avec honneur au Bailliage de Falaise, m'a promis de m'envoyer un sujet unique, déja célebre dans tout le haut et bas-Maine. Voilà le digne successeur auquel je remettrai ma robe et ma plume, et non pas à cet étourdi, qui boit, qui joue et qui embrasse ma cuisiniere malgré elle.

SCENE V.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur!

M. POINTU.

Ah! c'est toi, mon enfant. Que veux-tu?

JEANNETTE.

Je viens vous demander, Monsieur, si vous voulez avoir la bonté de compter ma dépense.

M. POINTU.

Très-volontiers, Jeannette, très-volontiers. Où est ton livre?

JEANNETTE.

Le voilà, Monsieur.

M. POINTU.

Donne, mon enfant, donne; il y a huit jours que nous n'avons compté.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Je t'ai donné douze francs?

JEANNETTE.

Ils sont écrits.

M. POINTU.

Combien te reste-t-il?

JEANNETTE.

Trois sols et demi.

M. POINTU.

Que cela?

JEANNETTE.

Certainement.

M. POINTU.

Donne.

JEANNETTE.

Les voilà.

M. POINTU.

Comme l'argent va vîte!

JEANNETTE.

Tout est si cher!

M. POINTU.

Mais, marchandes-tu bien, mon enfant?

JEANNETTE.

Je vous en réponds.

M. POINTU.

Ces Marchandes sont si friponnes!

JEANNETTE.

Oh ! que je m'en défie !

M. POINTU.

Vois-tu, mon enfant, il ne faut pas avoir peur de mésoffrir, parce qu'elles n'ont jamais honte de surfaire.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Il faut toujours offrir moins que plus.

JEANNETTE.

C'est bien aussi ce que je fais.

M. POINTU.

Quand on te dit une chose trente sols, combien en offres-tu ?

JEANNETTE.

Vingt.

M. POINTU.

C'est trop, ma fille, c'est trop. Je ne m'étonne pas si ton mémoire monte si haut. Il ne faut jamais donner qu'un cinquieme.

JEANNETTE.

Oui. Mais c'est qu'elles me disent des sottises.

M. POINTU.

Il ne faut pas les écouter.

JEANNETTE.

Et si elles me battent ?

M. POINTU.

Tu prendrois sur le champ des témoins, et je te ferois adjuger de bons dommages. Voyons un peu si ton compte est juste.

JEANNETTE.

J'en suis bien sûre.

M. POINTU.

Comment cela ?

JEANNETTE.

C'est que M. Léandre a eu la complaisance de me l'additionner.

M. POINTU.

M. Léandre !

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Mais il t'embrassoit quand je suis entré ?

JEANNETTE.

C'étoit bien malgré moi.

M. POINTU.

Bien certainement, Jeannette ?

JEANNETTE.

Bien certainement.

M. POINTU.

Tu n'y prenois aucun plaisir ?

JEANNETTE.

Voyez le beau plaisir ! il me tord les bras et m'écorche tout le visage.

M. POINTU.

Je ne te fais pas de mal, moi ?

JEANNETTE.

Oh ! non.

M. POINTU.

Je suis bien content de toi, Jeannette.... Ne frappe-t-on pas ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Va voir qui c'est. (*Jeannettè sort.*)

SCENE VI.

M. POINTU, *seul.*

Elle est tout-à-fait gentille, cette petite Jeannette! d'une douceur, d'une innocence, d'une simplicité.... Cet étourdi de Léandre l'auroit pervertie.... Quel dommage qu'elle n'ait pas un peu de fortune. Eh bien! qui est-ce, Jeannette?

SCENE VII.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, c'est un jeune homme qui arrive de Falaise, en Normandie, et qui a, dit-il, une Lettre à vous remettre.

M. POINTU.

De quelle part?

JEANNETTE.

Je ne lui ai pas demandé.

M. POINTU.

Fais-le entrer.

JEANNETTE.

Entrez, Monsieur.

M. POINTU.

Laisse-nous. (*Jeannette, en sortant, emporte son livre.*)

SCENE VIII.

M. POINTU, BLAISE.

M. POINTU.

QU'Y a-t-il pour votre service, mon ami?

BLAISE.

Monsieur est Monsieur Jérôme Pointu?

M. POINTU.

Oui, mon ami.

BLAISE.

Procureur en la Cour?

M. POINTU.

Oui.

BLAISE.

C'est que j'ai, sauf votre respect, une Lettre à vous remettre, en main propre.

M. POINTU.

De quelle part?

BLAISE.

De la part de Monsieur Ronge-Fer, Procureur-Greffier au Bailliage de Falaise.

M. POINTU.

Voyons.

BLAISE.

Tenez, Monsieur.

M. POINTU *prend la Lettre et lit.*

A Monsieur, Monsieur Jérôme Pointu, Procureur en la Cour, demeurant à Paris, rue Courtaut-vilain. — C'est bien moi. Voyons ce qu'il m'écrit : *Monsieur et cher Confrere.* — C'est un bien brave homme, un bien honnête homme que Monsieur Ronge-Fer ! Comment se porte-t-il ?

BLAISE.

A merveille ! Il a sa goutte, son asthme et deux rhumatismes qui l'incommodent un peu, de tems en tems.

M. POINTU.

Le pauvre homme ! On n'en voit plus de cette trempe. — *Monsieur et cher Confrere, connoissant votre scrupuleuse et exacte probité.* — Il me connoît bien. — *Connoissant votre scrupuleuse et exacte probité, et cherchant à remplir, autant qu'il m'est possible, vos intentions.* — Je l'ai toujours connu bien obligeant. — *Je vous envoie.* — Il m'envoie.... Qu'est-ce qu'il m'envoie, mon ami, heim ? Un pâté, peut-être ?

BLAISE.

Oh ! que non, Monsieur.

M. POINTU.

Ce n'est pas un pâté. Des chapons, apparemment ?

BLAISE.

Mais ce n'est pas cela.

M. POINTU.

Qu'est-ce qu'il m'envoie donc? Voyons. —— *Cherchant à remplir, autant qu'il m'est possible, vos intentions, je vous envoie.* —— J'aurois assez aimé un pâté ou des chapons. —— *Je vous envoie le jeune homme qui vous remettra cette Lettre.* —— Ah ! c'est vous qu'il m'envoie ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Je vous envoie le jeune homme qui vous remettra cette Lettre, pour remplir votre place de Maître-Clerc.——C'est apparemment vous dont il m'a souvent parlé dans ses Lettres. Il fait beaucoup de cas de vous. —— *Je crois que vous en serez très-satisfait. Je vous en réponds.* ——Vous avez-là une bonne caution. —— *Il se nomme Blaise; il est de cette ville.* —— Vous vous appellez Blaise ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Et vous êtes de Falaise ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

J'en suis fort aise. *Il a tout plein de bonnes qualités.* ——Effectivement, vous avez la physionomie heureuse, ingénue. —— *Il a tout plein de bonnes qualités; c'est un*

cheval.... Comment ! mon ami, un cheval ! Mais ce n'est point du tout cela qu'il faut dans notre état. Il faut être doux, souple, insinuant..... Vous êtes un cheval ?...

BLAISE.

Oh ! Monsieur, je puis bien vous affirmer le contraire. Si j'ai un défaut, c'est d'être trop doux.

M. POINTU.

Mais, Monsieur Ronge-Fer me l'écrit, cependant. Voyez. — *C'est un cheval, pour le travail.* — Ah ! j'entends, j'entends... C'est-à-dire que jamais le travail ne vous lasse ?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Que vous le faites toujours avec ardeur ?

BLAISE.

Justement.

M. POINTU.

C'est fort bien, mon ami, c'est fort bien. — *C'est un cheval, pour le travail. Il a perdu le boire et le manger.* — Mais c'est un vrai cadeau que me fait-là Monsieur Ronge-Fer ! Un Clerc qui ne boit, ni ne mange ! Il n'y en a pas deux comme vous dans Paris. — *Il a perdu le boire et le manger, tant il a l'amour de l'étude. Il est en état de faire la barbe.* — Ah ! ah ! vous savez faire la barbe ?

BLAISE.

Oh ! pour cela Monsieur s'amuse ; c'est un badinage...

M.

M. POINTU.

Mais ça n'est pas désagréable du tout. Ça m'épargnera mon Perruquier.

BLAISE.

Ah ! Monsieur...

M. POINTU.

Pourquoi donc Monsieur Ronge-Fer m'écrit-il que vous êtes en état de faire la barbe ? Vous la lui faisiez, apparemment ?

BLAISE.

Jamais, Monsieur.

M. POINTU.

Mais j'y vois clair, peut-être. — *Il est en état de faire la barbe aux plus vieux Praticiens.* — C'est-à-dire de leur en remontrer ?

BLAISE.

Eh ! oui, c'est cela.

M. POINTU.

C'est qu'il a un style haché. — *Je souhaite que vous en soyiez aussi content que moi.* — Je l'espere bien. — *C'est un vrai sacrifice que je vous fais.* — Il a raison. — *Je suis avec une parfaite considération, Monsieur et cher Confrere.* — Un brave et digne homme ! — *Votre très-humble & très-obéissant serviteur,* RONGE-FER, *Procureur-Greffier au Baillage de Falaise.* — C'est fort bon, mon ami. Vous vous appellez ?

BLAISE.

Blaise.

M. POINTU.

Vous êtes...

BLAISE.

De Falaise.

M. POINTU.

J'en suis fort aise. Dès que Monsieur Ronge-Fer me répond de votre capacité, je vous reçois avec plaisir; venez dès aujourd'hui prendre possession de votre place. Je vais vous faire balayer le petit grenier.

BLAISE.

En ce cas, je vais chercher mon paquet.

M. POINTU.

Vous ne l'avez pas fait apporter ?

BLAISE.

Nenni; il est encore au coche.

M. POINTU.

Allez, mon enfant; allez, et ne tardez pas.

(*Blaise sort.*)

SCENE IX.

M. POINTU, *seul.*

VOILA ce qui s'appelle un joli garçon ! qui a des mœurs, et qui s'occupe de son état. Je reconnois bien là les sages principes de Monsieur Ronge-Fer. Je puis à présent mourir tranquille, je laisse un digne successeur. Voyons maintenant un peu le compte de Jeannette.... Où donc est son livre ?.... Jeannette ! Jeannette !

SCENE X.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

MONSIEUR.

M. POINTU.

Est-ce que tu as remporté ton livre, mon enfant?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Mais nous n'avions pas achevé de compter.

JEANNETTE.

Le voilà.

M. POINTU, *additionnant le livre de Jeannette.*

Elle est charmante !... Voyons un peu :
Six et neuf font quinze,
quinze et trois font dix-huit
et six font vingt-quatre,
vingt-quatre et six font trente.
Pose six, et retiens deux.
Deux et cinq font sept
et sept valent quatorze,
quatorze et quatre font dix-huit
et deux font vingt,
et six valent vingt-six.
Pose six, et retiens deux.
Deux,

trois,
quatre
et cinq :

La moitié de cinq est deux et demi, pose un et retiens deux.

Deux et trois font cinq
et quatre font neuf
et deux font onze.

Onze livres, seize sols, six deniers.

JEANNETTE.

Et les trois sols six deniers que je vous ai remis...

M. POINTU.

Font douze francs. Le compte est juste. Tiens, mon enfant, voilà douze autres francs pour cette semaine; ménage-les bien.

JEANNETTE.

Je ménage tant que je peux.

M. POINTU.

Tu as raison, mon enfant, tu as raison. Après la sagesse, rien ne sied mieux à une fille que l'économie.

JEANNETTE.

Je suis bien sage aussi.

M. POINTU.

Sois-le long-tems, Jeannette; conserve ton innocence et ta simplicité... Rien n'est plus aisé à perdre; méfie-toi sur-tout des jeunes gens.

JEANNETTE.

Oh! je ne les aime pas.

M. POINTU.

Tout de bon ?

JEANNETTE.

Tout de bon. Ils ne songent jamais qu'à faire enrager les pauvres filles.

M. POINTU.

Tu m'enchantes.... Il faut que je te fasse un petit cadeau. (*Il tire d'un des tiroirs de son bureau un anneau enveloppé de plusieurs petits papiers qu'il déploie.*)

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. POINTU.

Tu me promets d'être toujours bien sage ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

De ne jamais badiner avec mes Clercs ?

JEANNETTE.

Jamais.

M. POINTU.

Encore moins avec les domestiques du quartier ?

JEANNETTE.

Fi donc !

M. POINTU.

Donne-moi ta main, Jeannette, donne.

JEANNETTE.

La voilà.

M. POINTU.

La jolie petite menotte !

JEANNETTE.

Ce n'est pas celui-là ; vous me chatouillez.

M. POINTU.

Conserve bien cet anneau, pour l'amour de moi.

JEANNETTE.

Il est d'argent ?

M. POINTU.

Et d'or. C'est l'alliance que portoit ma pauvre défunte. C'étoit une bien brave femme, qui m'aimoit ; le ciel en me l'ôtant m'a ravi le bonheur. Pour toi, Jeannette, sois toujours sage, douce, économe.... On ne sait pas ce qui peut arriver. Ma fille, éloignée du monde depuis l'âge de six ans, annonce beaucoup de vocation pour le couvent. En bon pere, je ne gênerai jamais ses inclinations ; mais, d'un autre côté, je sais ce que je dois à la société : je me sens encore propre à faire un bon mari, et si je trouvois une femme jeune, douce, honnête comme ma Jeannette...

JEANNETTE.

Allons donc, Monsieur, vous vous moquez de moi.

M. POINTU.

Non, Jeannette, non. Je t'aime, je t'adore.

JEANNETTE.

Votre servante !

M. POINTU, *voulant l'embrasser.*

Tu es ma reine, ma divinité.

JEANNETTE.

Mais, finissez donc.

M. POINTU.

Laisse-moi, Jeannette, laisse-moi t'embrasser.

JEANNETTE.

Oh ! que non... Comme vos yeux brillent !

M. POINTU.

C'est d'amour, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous me faites peur.

M. POINTU.

Où vas-tu donc ?

JEANNETTE.

Je m'enfuis.

M. POINTU.

Reste, Jeannette, reste, je t'en conjure... à genoux.

JEANNETTE.

Relevez-vous donc, j'entends du bruit.

SCENE XI.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

(*Léandre entre brusquement, et surprend M. Pointu aux pieds de Jeannette. Il est costumé en Marin Anglois. Plus son déguisement sera chargé, plus il donnera à cette Scene un air de vérité. Il seroit même essentiel que l'Acteur, chargé de ce rôle, pût changer sa voix, et prendre la prononciation Angloise.*)

LÉANDRE.

FERME, papa ! ne vous dérangez pas.

M. POINTU.

C'est que....

LÉANDRE.

La petite est, ma foi ! charmante.

JEANNETTE.

C'est mon maître, Monsieur.

LÉANDRE.

C'est votre servante. Eh bien ! rien de plus naturel !

M. POINTU.

Oh ! Monsieur....

LÉANDRE.

Parbleu ! l'on ne doit pas rougir d'embrasser les filles quand elles sont gentilles ; et si vous permettez...

M. POINTU, *à Jeannette.*

Retire-toi. (*Jeannette sort.*)

SCENE XII.

M. POINTU, LÉANDRE.

M. POINTU.

Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

LÉANDRE.

Vous êtes Monsieur Pointu ?

M. POINTU.

A vous servir.

LÉANDRE.

Procureur ?

M. POINTU.

En la Cour, depuis quarante-cinq ans.

LÉANDRE.

Honnête homme ?

M. POINTU.

Ça ne se demande pas.

LÉANDRE.

Eh bien ! Monsieur, j'ai besoin de vous.

M. POINTU.

Je suis tout à votre service, Monsieur ; de quoi s'agit-il ?

LÉANDRE, *jettant une bourse sur le Bureau de M. Pointu.*

Tenez, Monsieur, voilà toujours une centaine de louis d'avance pour les frais que vous aurez à faire; ne les ménagez pas.

M. POINTU.

Rapportez-vous-en à moi.

LÉANDRE.

Si ceux-là ne suffisent pas, j'en ai cinq cents, j'en ai mille à sacrifier.

M. POINTU.

Quel plaisir d'être Procureur, si tous les Plaideurs étoient comme vous, Monsieur ! Mais il semble qu'on leur arrache l'ame, quand on leur demande une dixaine de pistoles.

LÉANDRE.

Je ne suis pas de même; et la seule grace que j'exige de vous, c'est de ne point ménager ma bourse.

M. POINTU.

N'ayez aucune inquiétude. Votre affaire est apparemment très-importante ?

LÉANDRE.

De la derniere importance.

M. POINTU.

Il s'agit de votre fortune ?

LÉANDRE.

De bien plus, Monsieur.

M. POINTU.

De la vie ?

LÉANDRE.

Ce ne seroit rien.

M. POINTU.

De quoi donc ?

LÉANDRE.

De l'honneur !

M. POINTU.

J'entends, un moment de foiblesse, de distraction... Cela arrive tous les jours aux plus honnêtes gens. Mais quand on s'y prend comme vous, tout s'arrange. Voyons, expliquez-moi le fait.

LÉANDRE.

Un instant, Monsieur; il fait chaud, je suis fort altéré, et jamais je ne parle, ni ne traite d'affaire que le verre à la main.

M. POINTU.

Qu'à ça ne tienne.... (*Il appelle.*) Jeannette !

LÉANDRE.

Vous avez du bon ?

M. POINTU.

Vous m'en direz des nouvelles. (*Il appelle.*) Jeannette !

SCENE XIII.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. POINTU.

Descends à la cave, mon enfant, et monte-nous une bouteille de vin vieux.

JEANNETTE.

Du petit caveau?

M. POINTU.

Justement.

LÉANDRE.

Comment! est-ce que vous me laisserez boire seul?

M. POINTU.

Non, assurément.

LÉANDRE.

Mais, à moi seul, je bois tous les matins mes deux bouteilles, et c'est les jours que je suis au régime encore.

M. POINTU.

J'entends.... Jeannette, monte-nous-en quatre.

LÉANDRE.

Voilà ce qui s'appelle parler.

M. POINTU.

Mangez-vous quelque chose?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Une croûte de pain, si vous voulez.

M. POINTU.

C'est sans façon ?

LÉANDRE.

Je n'en fais jamais.

M. POINTU, *à Jeannette.*

Va, mon enfant, dépêche-toi.

(Jeannette sort.)

SCENE XIV.

M. POINTU, LÉANDRE.

LÉANDRE.

ELLE est, ma foi, gentille, votre petite Servante !

M. POINTU.

Pas mal.

LÉANDRE.

Vous êtes amateur, papa ?

M. POINTU.

Que voulez-vous ? Je suis vieux ; mais j'aime encore la jeunesse : sa vue fait toujours plaisir.

LÉANDRE.

Vous avez, parbleu, raison ! C'est dommage qu'elle ait l'air un peu farouche.

M. POINTU.

Ça s'apprivoise assez vîte.

LÉANDRE.

Et vos Clercs ?

M. POINTU.

J'y mets bon ordre.

LÉANDRE.

Revenons à notre affaire.

M. POINTU.

Volontiers.

LÉANDRE.

Je suis Anglois. Je m'appelle Georges Tribord. Depuis l'âge de dix ans, je suis au service des trois Royaumes. J'ai fait deux fois le tour du monde, et sept fois le voyage des grandes Indes. Je montois une Frégate de trente-six canons, et je revenois en Angleterre, lorsque le 26 Octobre dernier, à la hauteur d'Ouessant, nous signalâmes un Bâtiment François de vingt-six canons seulement. Il étoit sous le vent. Il fit force voiles sur nous, et fut en un instant à la portée du canon. Aussi-tôt le feu commença : il fut vigoureux de part et d'autre, et vivement servi. Toutes nos mâtures furent brisées ; et, ne pouvant plus manœuvrer, nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de tenter l'abordage. Mais dans ce moment quelques grenades lancées sur mon bâtiment y mirent le feu. Voyant qu'il alloit sauter, je fis lancer la chaloupe et ordonnai à tout ce qui restoit de mon équipage d'y descendre. De leur côté, les François voyant notre danger, cessèrent sur le champ leur feu et nous portèrent tous les secours possibles. Cependant, seul, j'étois resté sur le gaillard ; je voulois périr avec mon bâtiment. Un

jeune Officier François qui étoit venu dans la chaloupe à notre secours, voit ma résolution, jette ses armes à la mer, ose sauter sur mon bord, s'avance vers moi, un mouchoir blanc à la main, me conjure de me sauver ; et, dans le moment où j'y pensois le moins, me saisissant à brasse-corps, se précipite avec moi dans la mer, à l'instant même où mon vaisseau saute et disparoît pour toujours. Je dois rendre cette justice à vos Guerriers ; ce sont des lions dans le combat. Sont-ils vainqueurs ? ce sont des hommes. Toute haine, tout ressentiment cessent, et l'on ne retrouve plus en eux que des amis sensibles et généreux.

M. POINTU.

Monsieur le Capitaine, il est bien doux d'entendre un Anglois faire notre éloge !

LÉANDRE.

Nous ne vous aimons pas ; mais vous nous forcez quelquefois à l'estime, et souvent à la reconnoissance.

SCENE XV.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

JEANNETTE *apportant une petite table sur laquelle il y a une serviette, deux verres, et un morceau de pain.*

MONSIEUR, voilà tout ce que vous m'avez demandé.

M. POINTU.

C'est bon, Jeannette.... Je n'y suis pour personne, entends-tu ?

LÉANDRE.

Bien pensé.

JEANNETTE.

Vous n'avez besoin de rien ?

M. POINTU.

Non, mon enfant ; tu peux nous laisser.

LÉANDRE.

Ah ! parbleu, cette belle enfant-là nous versera le premier verre.

M. POINTU.

Tope !

LÉANDRE.

A votre santé, la belle !

JEANNETTE.

C'est bien de l'honneur.

M. POINTU.

A ta santé, Jeannette.

JEANNETTE.

Bien obligée. Vous n'avez plus besoin de moi?

M. POINTU.

Non, mon enfant.

(*Jeannette sort.*)

SCENE XVI et derniere.

M. POINTU, LÉANDRE.

LÉANDRE.

CHARMANTE! en vérité, charmante!

M. POINTU.

Comment trouvez-vous ce vin-là?

LÉANDRE.

Ma foi! la verseuse m'a fait oublier la liqueur: goûtons-le.

M. POINTU.

Eh bien?

LÉANDRE.

Excellent! divin! En avez-vous beaucoup?

M. POINTU.

Il tire vers sa fin; mais j'espere que nous en vuiderons encore quelques bouteilles.

LÉANDRE.

Très-volontiers.... Lorsque ce jeune Officier François

me sauva la vie en me précipitant dans la mer, j'avois heureusement sur moi mon porte-feuille assez bien garni. Ayant appris que mon libérateur étoit un simple Officier de fortune, je voulus au moins partager avec lui ce qu'il avoit sauvé. Jamais je ne pus parvenir à lui faire accepter une seule guinée. Enfin, après quatre jours de marche, nous entrâmes heureusement dans le port de Brest. Depuis ce moment, je me suis emparé de lui. Nous sommes venus ensemble à Paris. Nous logeons dans le même hôtel. Ma table est la seule chose que j'aie pu lui faire accepter. Nous ne nous quittons pas un instant. C'est le plus honnête homme que je connoisse... et c'est contre lui que je veux plaider.

M. POINTU.

Comment donc cela?

LÉANDRE.

La mer est mon élément. Quand je suis sur terre, je me trouve désœuvré. L'oisiveté, dit-on, est mere de tous vices, et j'ai trois défauts cruels.

M. POINTU.

Qui sont?...

LÉANDRE.

Le vin, le jeu et les femmes.

M. POINTU.

Et vous appellez cela des défauts?

LÉANDRE.

Mais, oui.

M. POINTU.

Mais vous badinez. C'est ce qui caractérise en France un homme bien né, un homme de qualité.

LÉANDRE.

En vérité ?

M. POINTU.

C'est en honneur. Eh ! que peut-on donc aimer de mieux ? Allez, Capitaine, la vraie sagesse est d'être heureux. Et l'est-on sans un peu de vin, un peu de jeu, un peu d'amour ?

LÉANDRE.

Vous avez-là une morale charmante !

M. POINTU.

C'est la vraie philosophie, Capitaine.

LÉANDRE.

Eh ! la mettez-vous en pratique ?

M. POINTU.

Quelquefois.

LÉANDRE.

Avouez cependant, Monsieur Pointu, que les femmes sont bien dangereuses, et que la beauté n'est qu'une fleur passagere.

M. POINTU.

C'est justement à cause de cela qu'il faut se hâter de la cueillir. Eh ! qu'y a-t-il de plus doux au monde que l'Amour ? c'est lui qui fait le bonheur de la jeunesse ; c'est lui qui fait naître encore quelques fleurs sous les glaces mêmes de la vieillesse.

LÉANDRE.

Je veux bien convenir que l'Amour a quelque chose de séduisant ; mais le vin, la table ?...

M. POINTU.

Le vin, Capitaine ? la table !... Est-il des plaisirs plus

vrais! il n'est point d'âge pour les goûter. Lorsque l'hiver des ans nous glace, et ne permet plus à nos cœurs de battre à l'approche d'un objet charmant, où nous consolons-nous? A la table. Qui nous réchauffe encore? C'est le vin. Le vin est le plus doux présent fait à l'humanité. L'homme n'est véritablement heureux qu'à table. Il n'est charmant que lorsqu'il a une petite pointe de vin.

LÉANDRE.

Buvons donc un coup.

M. POINTU.

Tope!

LÉANDRE.

Mais le jeu?...

M. POINTU.

Quand il n'est pas poussé à l'excès, qu'il n'est pas une passion, une fureur.... le jeu n'est qu'un amusement que prennent tous les gens honnêtes.

LÉANDRE.

Eh bien! j'ai ces trois passions-là; et je voulois prendre sur moi de les vaincre.

M. POINTU.

Gardez-vous-en bien, Capitaine, gardez-vous-en
(*Il chantonne.*)
bien! Aimons, buvons, et faisons joujou!

LÉANDRE.

Je me suis écarté de mon affaire; j'y reviens. Je vous disois donc que je demeurois avec ce jeune Officier François.

M. POINTU.

Et que c'étoit contre lui que vous vouliez plaider.

LÉANDRE.

Justement. Il a les mêmes goûts que moi.

M. POINTU.

Je le crois bien, puisqu'il est militaire et François.

LÉANDRE.

Toute la matinée nous faisons notre cour aux belles; l'après-dîner nous buvons, et le soir nous jouons.

M. POINTU.

C'est fort bien fait.

LÉANDRE.

Hier au soir, fatigué des plaisirs de la journée, je lui ai proposé une partie de Triomphe: il a accepté. Je ne suis pas ordinairement heureux; je puis même dire que sur vingt fois que je joue, je perds au moins dix-huit.

M. POINTU.

Effectivement, ce n'est pas être heureux.

LÉANDRE.

C'est égal; je joue pour jouer, et non pas pour gagner. Eh bien! Monsieur, hier j'ai joué d'un bonheur si continu, que j'ai gagné jusqu'à vingt-cinq louis à mon Officier.

M. POINTU.

Et il ne veut pas vous les payer?

LÉANDRE.

Si-fait; nous jouions argent sur table.

M. POINTU.

Eh bien ?

LÉANDRE.

Eh bien ! en nous levant, nous avons trouvé une carte par terre ; j'ai prétendu que le jeu étant faux, il n'avoit pas légitimement perdu, et qu'il devoit reprendre son argent. Il a soutenu que la partie étoit bonne, et n'a jamais voulu le reprendre. Nous nous sommes échauffés ; j'ai jeté l'argent par les fenêtres. Avec tout autre, je me serois battu ; mais je lui dois la vie, je ne peux l'attaquer qu'en justice, et j'y mangerai, s'il le faut, dix mille guinées.

M. POINTU.

C'est là votre procès ?

LÉANDRE.

Oui, Monsieur ; est-ce que vous trouvez ma cause mauvaise ?

M. POINTU.

Excellente ! Capitaine, excellente !

LÉANDRE.

Nous le forcerons à prendre l'argent.

M. POINTU.

Je le prendrois plutôt.

LÉANDRE.

Vous ne me flattez pas ?

M. POINTU.

Que ce verre de vin soit le dernier que je boive !

LÉANDRE.

N'épargnez rien, je vous prie.

M. POINTU.

Aviez-vous des témoins ?

LÉANDRE.

Non.

M. POINTU.

N'importe ! Je vous en trouverai.

LÉANDRE.

Faites, Monsieur Pointu, faites. Vous entendez bien l'état de ma cause ?

M. POINTU.

A merveille.

LÉANDRE.

Jouez-vous quelquefois ?

M. POINTU.

Quelquefois.

LÉANDRE.

Mais, rarement ?

M. POINTU.

Pardonnez-moi ; toutes les fois que l'occasion s'en présente.

LÉANDRE.

Le jeu dissipe.

M. POINTU.

Il délasse, il rafraîchit. Il est même nécessaire aux gens de cabinet.

LÉANDRE.

Quand on a beaucoup travaillé.

M. POINTU.

Ou parlé long-tems d'affaires, comme dans ce moment, par exemple.

LÉANDRE.

Oh ! dans ce moment, je craindrois d'abuser de votre complaisance.

M. POINTU.

Mais point du tout. Je suis tout à vos ordres; et pour peu que cela vous fasse plaisir...

LÉANDRE.

Vous êtes trop honnête.

M. POINTU.

C'est sans façon.

LÉANDRE.

C'est que je crains réellement de vous gêner.

M. POINTU.

Moi, point du tout.

LÉANDRE.

Et puis vous aimez peut-être à jouer petit jeu?

M. POINTU.

Non; le petit jeu ennuie.

LÉANDRE.

Est maussade. J'aime mieux perdre mille louis en deux minutes, que d'en gagner cent en une heure.

M. POINTU.

Je suis de votre avis. Tout ou rien.

LÉANDRE.

Eh bien ! ferons-nous une petite partie?

M. POINTU.

Très-volontiers.

LÉANDRE.

Nous pouvons attendre le dîner.

M. POINTU.

(Il se leve, en trébuchant : il est très-gris, et ne se dégrise qu'à la fin du jeu, lorsqu'il se voit en perte.)

Fort aisément. Vous me ferez, j'espere, l'honneur d'accepter le mien.

LÉANDRE.

Avec grand plaisir.

M. POINTU.

Vous êtes un brave homme. A quel jeu voulez-vous jouer ?

LÉANDRE.

Je les joue tous. Choisissez.

M. POINTU.

Au piquet.

LÉANDRE.

C'est bien triste.

M. POINTU.

Un trictrac !

LÉANDRE.

Tope ! un trictrac. Justement en voici un.

M. POINTU.

Laissez donc, Monsieur le Capitaine ; laissez donc. Je vais appeller Jeannette.

LÉANDRE.

N'appellez personne. Le voilà tout dressé. Combien jouerons-nous la partie ?

M. POINTU.

Tout ce que vous voudrez.

LÉANDRE.

C'est bien long un trictrac !

M. POINTU.

Oui, c'est bien long.

LÉANDRE.

Un petit passe-dix est bien plus vif et bien plus égal.

M. POINTU.

Vous avez, ma foi, raison!

LÉANDRE.

Tenez, je joue cent louis contre les frais du Procès.

M. POINTU.

Volontiers. A vous le dé, mon Capitaine.

LÉANDRE.

Non; c'est moi qui propose.

M. POINTU.

Je suis chez moi.

LÉANDRE.

Je ne jouerai plutôt pas.

M. POINTU.

C'est donc pour vous obéir. Va les cent louis.

LÉANDRE.

Les voilà.

M. POINTU.

Onze, mon Capitaine.

LÉANDRE.

Emportez.

M. POINTU.

Voulez-vous votre revanche?

LÉANDRE.

Volontiers.

M. POINTU.

Rien de fait.

LÉANDRE.

Recommencez. Je double mon jeu, si vous permettez.

M. POINTU.

Tout ce que vous voudrez.... Rafle de quatre.

LÉANDRE.

C'est à vous. Combien passez-vous de coups ?

M. POINTU.

Je ne compte ni ceux que je bois, ni ceux que je passe.

LÉANDRE.

C'est répondre en brave.

M. POINTU.

Je vous gagne trois cents louis. Les voulez-vous d'un coup ?

LÉANDRE.

Très-volontiers.

M. POINTU.

Quinze.

LÉANDRE.

C'est trois cents louis que je vous dois. Attendez.

M. POINTU.

Où allez-vous donc ?

LÉANDRE.

Jusques chez moi chercher quelques rouleaux.

M. POINTU.

Fi donc ! fi donc ! Est-ce qu'entre honnêtes gens la parole ne vaut pas l'argent ?

LÉANDRE.

A la bonne heure ! Vous ne quittez pas les dés ?

M. POINTU.

Je veux passer dix-sept fois de suite.

LÉANDRE.

Je n'ai donc qu'à me tenir ferme.

M. POINTU.

Combien ?

LÉANDRE.

Cinq cents. Les tenez-vous?

M. POINTU.

Mille, si vous voulez.

LÉANDRE.

Eh bien! va les mille.

M. POINTU.

Tope.... Dix.

LÉANDRE.

Voilà un coup manqué.

M. POINTU.

Voilà vos quatre cents louis. Je vous en dois six à mon tour, et c'est à vous le dé.

LÉANDRE, *substituant adroitement de faux dés.*

J'ai la main malheureuse. Combien jouez-vous?

M. POINTU.

Je prends ma revanche. Les mille.

LÉANDRE.

Va les mille. Combien ai-je?

M. POINTU.

Onze.

LÉANDRE.

Comment! j'ai donc passé?

M. POINTU.

Oui. Ça fait....

LÉANDRE.

Mille et six cents.

M. POINTU.

Seize cents.

LÉANDRE.

Ça peut faire ça?

M. POINTU.

C'est beaucoup, Monsieur le Capitaine.

LÉANDRE.

Voulez-vous cesser le jeu ?

M. POINTU.

Encore un coup, au moins.

LÉANDRE.

Dix, si vous voulez.

M. POINTU.

Seize cents !....

LÉANDRE.

Je vous les joue d'un coup.

M. POINTU.

Tope !

LÉANDRE.

Rafle de six.

M. POINTU.

C'est jouer heureusement.

LÉANDRE.

Je n'ai passé que deux fois, et vous avez passé trois.

M. POINTU.

Oui ; mais je vous dois à présent trois mille louis et plus.

LÉANDRE.

C'est une misere.

M. POINTU.

Pour vous, peut-être, Monsieur le Capitaine ; mais pour moi qui n'ai d'autre fortune que ma Charge de Procureur.

LÉANDRE.

Eh bien ! je vous la joue votre Charge, contre ce que vous me devez.

M. POINTU.

Et vous garderez le dé ?

LÉANDRE.

Tant que vous voudrez.

M. POINTU.

Jettez donc, Monsieur le Capitaine.

LÉANDRE.

La Charge ?

M. POINTU.

Va, la Charge.

LÉANDRE.

Rien de fait.

M. POINTU.

Que je vous serve.

LÉANDRE.

Oh ! voilà mon bonheur rompu.

M. POINTU.

Je le souhaite.

LÉANDRE.

Quinze.... Ma foi ! me voilà Procureur.

M. POINTU.

Monsieur le Capitaine....

LÉANDRE.

Eh bien ?

M. POINTU.

Est-ce que vous quittez le jeu ?

LÉANDRE.

Quand on le pousse trop loin, ce n'est plus un délassement. Il devient une étude, un travail. Et puis je me sens aujourd'hui dans ma veine de bonheur. Vous n'êtes pas riche, je serois fâché de vous ruiner.

M. POINTU.

Je le suis bien, de par tous les diables !

LÉANDRE.

Demain, si vous voulez, je vous donnerai votre

revanche. En attendant, voulez-vous bien me faire un petit mot d'écrit ?

M. POINTU.

Mais, Monsieur ?

LÉANDRE.

On ne sait ni qui meurt, ni qui vit.

M. POINTU.

Mais que ferez-vous d'une Charge de Procureur ?

LÉANDRE.

C'est le moyen de me venger un peu des François ; et, soit dit entre nous, Monsieur Pointu, ce n'est pas changer d'état : un Procureur vaut un Corsaire et demi.

M. POINTU.

Vous voulez donc me ruiner ?

LÉANDRE.

Non. Tenez, je vais vous faire une proposition qui vous plaira peut-être. Vous avez, dit-on, une fille au Couvent.

M. POINTU.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

Donnez-la moi en mariage avec votre Charge, et je vous tiens quitte de tout.

M. POINTU.

Vous riez.

LÉANDRE.

Non. Je parle très-sérieusement.

M. POINTU.

Mais comment voulez-vous qu'un Capitaine de Vaisseau Anglois devienne Procureur ?

LÉANDRE, *ôtant la perruque noire et la moustache qui le déguisoient.*

L'Amour fait tous les jours de plus grandes métamorphoses ; et si vous en voulez une preuve, regardez-moi.

M. POINTU.

Comment ! c'est....

LÉANDRE.

Votre Maître-Clerc.

M. POINTU.

Ah ! le coquin !

LÉANDRE.

Nous n'avons, je crois, rien à nous reprocher. Je vous ai surpris aux genoux de Jeannette, vous avez une bonne petite pointe de vin, et le jeu vient de vous mettre à ma discrétion.

M. POINTU.

Tu es un malin fourbe !

LÉANDRE.

Eh bien ?

M. POINTU.

Eh bien ? Est-ce que je puis rien te refuser.

LÉANDRE.

Je suis donc votre gendre ?

M. POINTU, *embrassant Léandre.*

Et mon successeur. Mais plus de vin, plus de jeu, plus de baisers à Jeannette.

LÉANDRE.

Je vous le promets. Vous voyez, Monsieur, que le plus raisonnable s'oublie quelquefois. Le projet d'être sage est aisé, l'exécution en est difficile. Et, pour bien prêcher, il faut prêcher d'exemple.

FIN.

L'ANGLOIS,

OU

LE FOU RAISONNABLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. J. PATRAT.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME LA COMTESSE DE M***, EN LUI OFFRANT UN EXEMPLAIRE DE LA PIECE.

QUE ce tribut de ma reconnoissance
Est une foible récompense

De vos bontés pour moi, de vos soins généreux !
Mais on offre avec assurance
Le tableau de la bienfaisance
A la mere des malheureux.

AU LECTEUR.

Un fat se croit un homme d'importance,
Dès que par le Public il est un peu fêté;
Mais, cher Lecteur, mon âge et mon expérience
M'ont guéri, dès long-tems, de la fatuité;
Et quoique mon succès passe mon espérance,
Que d'un si doux accueil mon cœur soit enchanté,
Je sais fixer avec prudence
Des bornes à ma vanité,
Et n'en mets point à ma reconnoissance.

Sur un autre Théatre aurois-je eu du succès?
Tout passe ici sans conséquence;
Et la critique, observant le silence,
N'y daigne pas lancer ses traits.

On m'avoit dit que je pouvois,
Sans orgueil et sans suffisance,
Présenter ma Piece aux François:
Je n'ai jamais osé prendre cette licence.
Je sais qu'entre leurs mains le vernis des talens
Couvre les défauts de l'Ouvrage;
Mais pour avoir son tour, il faut au moins dix ans,
Et c'est trop attendre à mon âge.

Chacun s'empresse de jouir :
A Paris, sur-tout, c'est l'usage.
J'ai savouré cet heureux avantage,
Et l'anonyme encore augmenta mon plaisir ;
Mais ce que l'avenir ne pourra jamais croire,
« Pour Melpomene quel affront ! »
J'ai vu ses Sectateurs, au mépris de sa gloire,
Déserter ses autels pour couronner mon front
Des modestes lauriers que l'on cueille à la Foire.

Ces lauriers suffiroient à mon ambition,
Car l'orgueil n'est pas ma manie ;
Mais malheureusement une réflexion
Trouble ma satisfaction.
Permets que je te la confie.

A la représentation,
Ma Piece est toujours applaudie ;
Mais je crains que l'impression
Ne fasse évanouir toute l'illusion,
Et qu'en lisant ma Comédie,
Mon Lecteur détrompé ne s'ennuie à périr.
Cette crainte est une folie ;
Car tant d'Auteurs nouveaux t'ont déja fait dormir,
Que je pourrois, sans en rougir,
Me mettre aussi de la partie.
Mais je ne voudrois pas partager cet honneur ;
Et pour tâcher de fléchir ta rigueur,
Je vais te raconter l'histoire de ma vie.

Je connus jadis le bonheur,
Ou du moins je crus le connoître,
Et c'étoit assez pour mon cœur:
Je choisis le plaisir pour maître,
Et la gaîté pour précepteur.
Sans soins, sans souci, sans étude,
A seize ans, maître de mon bien,
Je me fis de jouir une douce habitude:
A dix-neuf je n'avois plus rien;
Mais je n'en devins pas plus sage,
Et mon goût fut toujours ma regle et mon lien.
J'avois la fraîcheur du bel âge;
Une taille élégante, un abord séducteur;
L'esprit gai, la tête volage:
Je me livrois à toute mon ardeur;
Et plus entreprenant qu'un Page,
Avant de connoître mon cœur
J'en avois vingt fois fait usage.

Eh! comment pousser des soupirs,
Quand, sur le trône des plaisirs,
L'amour nous fait goûter les douceurs de la vie,
Au milieu d'un essaim d'agréables desirs,
Par qui sa course est embellie?
La piquante infidélité
Au charme de la volupté,
Par le caprice étoit unie;
Et chaque jour l'agréable gaîté
Me portoit lestement à la félicité,
Sur les ailes de la folie.

Je trouvois par-tout le bonheur ;
Une Bourgeoise, une Marquise,
Une Danseuse, une Sœur grise,
Tour-à-tour embrâsoient mon cœur.
Que de triomphes ! de conquêtes !
Que de charmans objets vaincus !
« Ils sont passés ces jours de fêtes,
» Hélas ! ils ne reviendront plus ! »

A la fin, ce cœur si superbe,
Forcé dans ses retranchemens,
Paya les violons, comme dit le Proverbe,
Et fit danser à ses dépens.

Sans jamais m'attacher au char de la fortune,
J'en ai souvent reçu les dons les plus flatteurs ;
Mais j'ai si mal employé ses faveurs,
Qu'elle a vraiment raison d'avoir de la rancune.

J'ai connu le bien-être, ainsi que le malheur ;
J'ai goûté les plaisirs de l'oisive opulence :
J'ai frisé de près l'indigence ;
Mais j'ai paré les traits de sa fureur
Avec le bouclier de mon intelligence.
L'ingratitude et la noirceur,
Servant les projets de l'envie,
Ont déchaîné la calomnie,
Pour me noyer dans son fiel imposteur ;
Mais pouvant, sans rougir, descendre dans mon cœur,
Je n'ai jamais eu la démence
De me livrer à la douleur,

Et j'ai toujours vu l'espérance
Qui me montroit de loin le temple du bonheur.

Alternativement je me suis vu, Lecteur,
Riche désœuvré, Secrétaire,
Négociant, Caissier, Libraire,
Maître en fait-d'armes, Directeur,
Comédien, Peintre, Orateur,
Enseignant le François et ne le sachant guere;
Enfin j'ai toujours fait plus que je n'ai su faire:
C'est pour cela que je veux être Auteur.

Ne crois pourtant pas que j'espere
Que les fiers enfans d'Apollon
Vont m'adopter pour leur confrere.
Oh! bon Dieu! je sais bien que non.
On n'entre plus dans le sacré vallon,
Quand on est modeste et sincere.

SUJET DU FOU RAISONNABLE.

JACQUES SPLIN, riche Anglois, ne peut supporter l'ennui qui l'obsede. En vain il a parcouru toutes les contrées de l'Europe ; l'ennui l'a toujours poursuivi par-tout, sous des formes extérieures différentes, il est vrai ; mais, dans le fonds, le même, en effet, quelque part qu'il l'ait vu. Arrivé en France, il veut terminer ce combat, aussi inutile que fatigant. Déja même il se reproche de ne s'être pas tué, et se dispose à le faire sans plus de délai. Il est logé chez un Hôtelier malheureux, poursuivi par un créancier, et qui vient de chasser un de ses valets, parce qu'il s'est apperçu qu'il aime sa fille et qu'il en est aimé. Ce valet s'appelle aussi Jacques : il part désolé, et veut s'aller jetter à la riviere. L'Anglois, qui le rencontre, lui dit qu'ils iront ensemble ; mais il demande ce qui

porte Jacques à cette extrémité. Sur ce qu'il apprend qu'un peu d'argent le rendroit digne de sa Maîtresse aux yeux du pere, il lui donne des billets, sur un Banquier, et Jacques ne veut plus se noyer. Il va, au contraire, avec cette somme, acquitter la dette de M. Loyer, son beau-pere prétendu. Mais la jeune fille, ignorant ce qui se passe, gémit sur la perte de son Amant. L'Anglois la voit, la trouve charmante, et lui demande le nom de celui qu'elle aime. Elle nomme Jacques. L'Anglois, trompé par la ressemblance de nom, croit que c'est lui; et ce *quiproquo* remet les deux Amans dans une situation plus affligeante pour eux que la premiere. Cependant tout s'éclaircit, et Jacques Splin engage lui-même le pere à les unir, fait leur bonheur en les dotant; et, commençant à goûter le plaisir de la bienfaisance, renonce au projet qu'il avoit de quitter la vie.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE FOU RAISONNABLE.

CETTE Piece a encore été faite pour l'Acteur qui y joue le principal personnage, et qui même en a donné la premiere idée à l'Auteur, ainsi que nous l'avons vu par sa cession.

Le fonds s'en trouve dans la Bibliotheque des Romans, et le sieur Volange indiqua à M. Patrat que l'on pouvoit en faire une Comédie très-agréable. Le succès du Fou Raisonnable a pleinement justifié la prédiction du sieur Volange, et la grande vérité qu'il met dans son rôle a beaucoup contribué à faire valoir la Piece.

L'ANGLOIS,

OU

LE FOU RAISONNABLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. J. PATRAT;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre des Variétés Amusantes, à la Foire Saint-Laurent, le Lundi 9 Juillet 1781, et à la Muette, devant la Famille Royale, le 10 Septembre suivant.

PERSONNAGES.

JACQUES SPLIN, Anglois.
M. LOYER, tenant Hôtel garni.
THÉRESE, Fille de M. Loyer.
JAQUOT, Garçon de l'Hôtel.
UN HUISSIER begue.

La Scene se passe dans la salle à manger de l'Hôtel.

L'ANGLOIS,

OU

LE FOU RAISONNABLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

THÉRESE, JAQUOT.

THÉRESE, *tendrement.*

MON pauvre Jaquot !

JAQUOT, *de même.*

Ma chere Thérese !

THÉRESE.

Tu m'aimes donc bien ?

JAQUOT.

Ah ! pour ça oui. Je ne sais pas comment cela se fait ; mais je ne puis m'empêcher de penser à vous : tant que le jour dure, je vous vois devant mes yeux, quand même vous n'y êtes pas ; si je m'endors le soir, ça n'y fait rien : vous êtes toujours là.

THÉRESE.

Est-il possible ?

JAQUOT.

C'est bien sûr : le matin, le soir, le jour, la nuit, devant mes yeux, dans ma tête et dans mon cœur, il n'y a que vous.

THÉRESE.

Mais, moi, qui suis élevée ici dans un hôtel garni, où il y a toujours des Messieurs qui disent des douceurs aux jeunes filles; tous leurs beaux discours, toutes leurs belles manieres ne m'ont jamais appris que j'ai un cœur, et ton ingénuité, ta franchise, et ta bonne foi, me l'ont fait connoître tout de suite.

JAQUOT, *très-tendrement.*

Thérese !

THÉRESE.

Eh bien ?

JAQUOT.

Comme nous ferions un bon ménage !

THÉRESE.

Oh ! sûrement ; mais comment espérer d'y faire consentir mon pere ? il n'est pas riche ; on lui doit tant !

JAQUOT.

Il a eu bien des malheurs depuis quelque tems !

THÉRESE.

Et son marchand de vin encore, qui veut lui faire vendre ses meubles pour mille écus qu'il lui doit, et qu'il ne peut trouver nulle part ; crois-tu que ce soit dans ce moment-ci qu'il songe à me marier?

JAQUOT.

Vraiment non.

THÉRESE.

D'ailleurs, il n'y a que trois mois que tu es garçon d'auberge, et tu ne sais encore rien.

JAQUOT.

Ah ! pardonnez-moi.

THÉRESE.

Eh ! que sais-tu donc ?

JAQUOT, *avec tendresse.*

Vous aimer.

THÉRESE, *souriant.*

Oh ! c'est bien bon pour moi ; mais cette science-là ne fait rien à mon pere.

JAQUOT.

C'est bien dommage !

THÉRESE.

Tu n'as pas de bien ?

JAQUOT, *s'attendrissant par degré.*

Pas du tout. Quand ma pauvre mere mourut, ça me fit tant de peine, que je ne voulus pas seulement rentrer à la maison ; je quittai le village tout de suite, pour ne rien voir de tout ce qui pouvoit me rappeller le souvenir de cette chere femme.... Ne v'là-t-il pas que je pleure rien que d'y penser seulement ?

THÉRESE.

Tu as un bien bon cœur !

JAQUOT, *ingénuement.*

Est-ce que j'aurois osé vous l'offrir sans cela ?

THÉRESE.

Ah ! Jaquot, nous ne serons pas mariés de long-tems.

JAQUOT, *hésitant.*

Il faudra...

THÉRESE.

Quoi ?

JAQUOT.

Que notre amitié nous en dédommage.

THÉRESE.

Sans doute.

JAQUOT, *hésitant.*

Et nous en donner... toutes... les marques possibles.

THÉRESE, *lentement, et baissant les yeux.*

Que puis-je faire de plus que de te dire que je t'aime ?

JAQUOT, *sans la regarder.*

Bien des choses !

THÉRESE, *de même.*

En vérité !

JAQUOT, *de même.*

En vérité.

(*Un moment de silence.*)

THÉRESE, *vivement.*

Dis-moi donc ce que c'est ?

JAQUOT, *avec timidité.*

Ce que c'est ?

THÉRESE, *vivement, et avec impatience.*

Oui.

JAQUOT, *tout tremblant.*

Premierement... de baiser votre main.

THÉRESE, *le regardant du coin de l'œil.*

Cela te feroit-il plaisir ?

JAQUOT, *vivement.*
Oh ! beaucoup.

THÉRESE, *lui tendant la main.*
Que ne le disois-tu donc ?

JAQUOT, *la baisant plusieurs fois.*
Comme c'est bon !

THÉRESE, *le regardant avec satisfaction.*
Le pauvre ami ! qu'il est content !

JAQUOT, *après un moment de silence.*
Il y a bien encore quelque chose.

THÉRESE, *baissant les yeux.*
Encore ?

JAQUOT, *de même.*
Oh ! sûrement.

THÉRESE, *de même.*
Eh bien ! dis donc ?

JAQUOT, *de même.*
Par exemple...

THÉRESE, *de même.*
Quoi ?

JAQUOT, *avec timidité.*
S'embrasser ?

THÉRESE, *après un silence.*
Pourquoi pas ? J'embrasse bien mon pere.

JAQUOT, *vivement.*
Oh ! c'est un plaisir bien innocent.

THÉRESE, *avec douceur.*
Je le crois.

JAQUOT, *l'embrassant.*
Ah ! que c'est doux !

SCENE II.

M. LOYER, THÉRESE, ET JAQUOT.

M. LOYER, *les surprenant.*

AH ! je vous y prends enfin. Je m'en doutois. Comment, effrontée ! vous avez l'audace de vous laisser embrasser par un homme !

THÉRESE, *ingénuement.*

Quel mal y a-t-il à cela ?

M. LOYER.

Mais, voyez-moi l'impudente ! Montez à votre chambre ; vous aurez affaire à moi. Pour toi, mon drôle, je vais te parler.

THÉRESE.

Mais, mon pere...

M. LOYER.

Rentrez, vous dis-je, et qu'on ne réplique pas un mot. (*Thérese sort.*)

SCENE III.

M. LOYER, JAQUOT.

JAQUOT.

AH çà ! parlons raison. De quoi vous plaignez-vous ?

M. LOYER.

Comment ! coquin ! de quoi je me plains ?

JAQUOT.

Oui ?

M. LOYER.

Tu oses embrasser ma fille !....

JAQUOT.

C'est tout naturel.

M. LOYER.

Qu'appelles-tu naturel ?

JAQUOT.

Oui ; nous nous aimons, voyez-vous ?

M. LOYER.

Vous vous aimez ?

JAQUOT.

Dame oui ! et comme nous voyons bien que vous ne consentirez pas à nous marier tout de suite, nous cherchions les moyens d'attendre plus patiemment ; vous voyez bien que c'est raisonnable.

M. LOYER.

Et ma fille est donc d'accord avec toi ?

JAQUOT.

C'est bien clair. Si vous n'êtiez pas si gêné, nous vous aurions conté tout ça ; mais comme je n'ai rien du tout, nous avons bien pensé que ça seroit inutile, et nous ne voulions vous le dire que quand j'aurois fait fortune. Oh çà ! vous pouvez bien compter que si elle étoit toute faite, vous ne seriez pas embarrassé longtems.

M. LOYER.

Voilà de jolies nouvelles que j'apprends. Pour commencer à y mettre ordre, Jaquot !

JAQUOT.

Monsieur ?

M. LOYER.

Vois-tu cette porte ?

JAQUOT.

Parbleu ! je ne suis pas aveugle.

M. LOYER.

Regarde-la bien.

JAQUOT.

Pourquoi faire ?

M. LOYER.

Pour n'y jamais rentrer.

JAQUOT, *très-surpris.*

Qu'est-ce que vous dites donc ?

M LOYER.

Je dis que, dès ce moment, je te chasse de chez moi, et que je te défends d'y jamais remettre les pieds.

JAQUOT.

Mais, M. Loyer, y pensez-vous?

M. LOYER.

Assurément, j'y pense!

JAQUOT.

Mais, ça ne se peut pas.

M. LOYER.

Comment! cela ne se peut pas?

JAQUOT, *en confidence.*

Eh! non. Nous nous sommes promis, Mademoiselle Thérese et moi, de venir nous voir tous les matins dans cette salle à manger, avant que vous soyez levé; je ne peux pas lui manquer de parole, moi.

M. LOYER.

Je t'empêcherai bien de la lui tenir.

JAQUOT.

Mais elle seroit fâchée.

M. LOYER.

Qu'est-ce que cela me fait?

JAQUOT, *vivement.*

Mais, cela me fait à moi.

M. LOYER.

Ce ne sont pas là tes affaires.

JAQUOT, *plus vivement.*

Eh! mais, pardonnez-moi.

M. LOYER.

Que de raisons! sors tout-à-l'heure.

JAQUOT, *très-inquiet.*

C'est donc tout de bon?

M. LOYER.

Oh ! très-certainement !

JAQUOT, *suppliant.*

M. Loyer !

M. LOYER.

Eh bien ?

JAQUOT.

Je vous servirai sans gages.

M. LOYER, *durement.*

Je n'ai pas besoin de toi.

JAQUOT, *les larmes aux yeux.*

Et bien fidélement !

M. LOYER, *avec humeur.*

Va-t-en, te dis-je !

JAQUOT, *affligé.*

Il n'y a rien à espérer ?

M. LOYER, *fermement.*

Non.

JAQUOT, *accablé, et s'en allant.*

Adieu donc, M. Loyer !

M. LOYER, *d'un ton sec.*

Adieu.

JAQUOT, *revenant.*

Consolez cette pauvre Mademoiselle Thérese.

M. LOYER, *avec humeur.*

Oui, oui.

JAQUOT.

Dites-lui bien que je l'aimerai toujours.

M. LOYER.

Mais, voyez quelle commission il me donne ?

JAQUOT, *s'en allant.*

Adieu !

M. LOYER, *le rappellant.*

A propos, et tes gages: tiens.

JAQUOT.

C'est inutile.

M. LOYER.

Comment ! inutile ?

JAQUOT.

Oui ; comme je vais mourir de chagrin, j'aime mieux que vous soyiez mon héritier qu'un autre.

M. LOYER, *ému.*

Tu vas mourir ?

JAQUOT.

Hélas ! oui.

M. LOYER, *prenant sur lui-même.*

A la bonne heure ; autant de débarrassé.

JAQUOT, *s'en allant.*

Adieu, Monsieur !

M. LOYER.

Bon voyage.

JAQUOT, *en sortant.*

Pauvre Thérese !

(*M. Loyer le regarde jusqu'à ce qu'il soit sorti, et semble le suivre des yeux avec attendrissement.*)

SCENE IV.

M. LOYER, *seul.*

Il a bien fait de s'en aller; je commençois à m'attendrir Ce pauvre diable! son ingénuité m'a touché... Thérese seroit plus heureuse avec ce garçon-là, qu'avec un autre; mais, que faire?....... Puis-je marier ma fille à quelqu'un qui n'a rien, au moment d'être ruiné moi même?... Si Monsieur Mêlange, mon marchand de vin, me fait enlever mes meubles aujourd'hui, voilà ma maison décréditée, et je suis perdu sans ressource!....

J'entends une voiture; c'est apparemment quelqu'un qui vient loger ici. Allons, prenons un air gai, honnête et prévenant: il faut faire contre fortune bon cœur.

(*Il va au devant de l'Anglois qui paroît.*)

SCENE V.

JACQUES SPLIN, M. LOYER.

M. Loyer.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

Splin.

Pourquoi ?

M. Loyer.

C'est mon devoir.

Splin.

Devoir ?

M. Loyer.

Et vous auriez sujet de vous offenser, si j'y manquois.

Splin *va s'asseoir.*

C'est égal.

M. Loyer.

Faites-moi l'honneur de me dire ce que vous souhaitez.

Splin.

Vous êtes bien curieux.

M. Loyer.

Je dois vous faire cette question.

Splin.

D'où vient ?

M. Loyer.

Je suis le maître du logis.

SPLIN.

A la bonne heure.

M. LOYER.

Mais, Milord...

SPLIN.

Je suis pas Milord.

M. LOYER.

Comme vous avez l'air d'un homme...

SPLIN, *l'interrompant.*

Je suis un homme.

M. LOYER.

Je le vois bien ; mais un grand Seigneur...

SPLIN, *l'interrompant.*

Je suis pas un grand Seigneur.

M. LOYER.

Mais, vous êtes sûrement...

SPLIN.

Jacques Splin, honnête homme.

M. LOYER.

On peut être très-grand Seigneur, et en même tems très-honnête homme.

SPLIN.

C'est très-possible ; mais c'est très-difficile.

M. LOYER.

Aussi, ceux qui réunissent ces deux qualités en sont plus estimés,

SPLIN.

Il se peut.

M. LOYER.

Etes-vous dans ce pays pour quelque tems ?

SPLIN, *d'un air sombre.*

Dans ce pays? pour toujours.

M. LOYER.

Je suis très-heureux que vous ayez descendu dans ma maison : voulez-vous venir choisir un appartement?

SPLIN.

Un appartement?

M. LOYER.

J'en ai de très-commodes.

SPLIN.

Je suis bien ici... assez.

M. LOYER.

Ici?

SPLIN.

Oui.

M. LOYER.

Mais c'est ici la salle à manger.

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

Il n'y a pas de lit.

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

A deux heures il y aura peut-être vingt personnes à dîner.

SPLIN.

A deux heures?

M. LOYER.

Assurément.

SPLIN.

Quelle heure est-ce qu'il est ?

M. LOYER.

Il est plus de neuf heures.

SPLIN.

Il y a plus de quatre heures encore.

M. LOYER.

Oui ; mais...

SPLIN.

Quoi ? mais ?

M. LOYER.

A une heure on mettra le couvert ; chacun va et vient dans cette salle, et cela vous incommodera.

SPLIN.

A une heure ?

M. LOYER.

Oui.

SPLIN.

Ça pourra plus m'incommoder ?

M. LOYER.

Mais on reste quelquefois jusqu'à cinq heures.

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

Enfin, je vous avertis ; vous ferez ce que vous voudrez.

SPLIN.

Je sais bien.

M. LOYER.

Je vous ferai toujours préparer un lit.

SPLIN.

C'est inutile.

M. LOYER.

Est-ce que vous ne passerez pas la nuit dans ma maison ?

SPLIN.

Dans la maison ?. .. Je crois pas.

M. LOYER.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez dans cette ville pour y demeurer.

SPLIN, *avec un air sombre.*

Je demeure aussi.

M. LOYER.

C'est me faire entendre que vous voulez loger ailleurs ; mais avant de quitter mon auberge, voyez au moins comment vous y serez servi.

SPLIN.

Servi ?

M. LOYER.

J'ose espérer que vous serez content.

SPLIN *s'impatiente par degré.*

Toujours content.

M. LOYER.

Monsieur n'a besoin de rien à présent ?

SPLIN.

Non.

M. LOYER.

Quand vous voudrez appeller, voilà la sonnette.

SPLIN.

C'est bon.

M. LOYER.

Il passera peut-être quelqu'un par ici.

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

Votre très-humble serviteur. (*Il sort.*)

SPLIN, *brusquement.*

Bon jour.

SCENE VI.

JACQUES SPLIN, *seul.*

CE diable d'homme, il aime beaucoup pour parler. Je crois que j'ai mal fait de pas me tuer hier dans cette autre hôtellerie ; j'aurois fait plus tranquillement qu'ici. N'importe, on ne peut pas toujours avoir ses aises ; un peu plus mal, un peu mieux, c'est égal. Je vais me tuer tout-à-l'heure. (*Il s'assied contre une table, tire un pistolet de sa poche, examine s'il est bien en état.*) Je fais une réflexion ; je suis ici dans un pays étranger, ne pourroit-on pas croire que j'ai fait dans ma patrie quelques bassesses, et que je me détruis, parce que je n'ose plus me montrer à mes compatriotes ? Diable ! il faut prendre garde. Je ne veux pas qu'en France on puisse croire qu'un Anglois il soit un lâche ou un malhonnête homme ; ma patrie seroit fâchée. (*Il se leve.*)

Réfléchissons bien, avant. Ai-je raison ? ai-je tort de me tuer ? Voyons, récapitulons toutes les actions de

ma vie. Il y a bientôt trente-deux ans que je suis toujours riche et toujours ennuyé. J'ai voulu aimer, ça me rendoit inquiet et jaloux ; j'ai voulu jouer, ça me rendoit colere et jureur ; j'ai voulu boire, ça me rendoit ivre et malade. J'ai parcouru toute l'Europe, je me suis ennuyé. J'ai été dans le Russie, j'ai trouvé trop froid : j'ai été dans l'Italie, j'ai trouvé trop chaud : j'ai été dans le Hollande, j'ai trouvé trop triste : je suis dans le France, je trouve trop gai... J'ai cherché par-tout le plaisir, j'ai jamais trouvé.

Toujours même chose, se lever, se promener, manger, se coucher, dormir, et le lendemain recommencer.

Je veux, pour faire une nouveauté, me désennuyer en me tuant. C'est une bonne raison, et tout le monde il estimera ma mémoire. Allons.

Diable ! si je me tue d'un coup de pistolet, on pourra dire : « Il a eu peur de la mort, il s'est hâté de se la » donner, tout de suite, pour n'avoir pas à lutter con- » tre elle ».

Si j'allois me jeter dans la riviere ? Non : il y a dans ce pays trop d'importuns qui viennent retirer un homme avant qu'il ait la satisfaction d'être tout-à-fait mort ; c'est désagréable.

Si je me pendois ? Je n'aime point le pendement. Un galant homme qui veut faire une action honnête, pour se désennuyer, ne doit point imiter la fin d'un criminel.

M'empoisonner ? Mais dans ste diable de France je trouverai pas un apothicaire qui voudra me faire un

poison bien lent, pour attendre la mort; pour la regarder venir, et converser tranquillement avec elle, en attendant la fin de la comédie.

Il faut donc nécessairement me tuer avec mon pistolet; mais, pour soutenir l'honneur de ma patrie, et ne pas laisser croire qu'un Anglois, il seroit mort lâchement, je vais écrire toutes mes réflexions.

J'ai bien fait de pas me tuer hier au soir; cette bonne idée ne seroit pas venue aujourd'hui.

(Il sonne.)

SCENE VII.

JACQUES SPLIN, M. LOYER.

M. LOYER.

Que desire Milord?

SPLIN.

Point de Milord.

M. LOYER.

Que veut Monsieur?

SPLIN.

Point de Monsieur.

M. LOYER.

Comment faut-il donc dire?

SPLIN.

Que voulez-vous?... tout court.

M. LOYER.

Mais cela n'est pas poli.

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

Soit. Que voulez-vous ? tout court.

SPLIN.

Bon !... Du papier... Une plume.

M. LOYER, *en prenant dans le buffet.*

En voici ; mais si vous aviez voulu passer dans un autre appartement, vous auriez trouvé un bureau tout garni, et cela auroit été plus commode.

SPLIN.

Monsieur le Maître !

M. LOYER.

Monsieur ?

SPLIN.

J'ai une affaire.

M. LOYER.

Oh ! je puis vous procurer un bon Avocat.

SPLIN.

Hein ?

M. LOYER.

Je dis que je puis vous donner quelqu'un qui vous servira de conseil, et vous expliquera clairement si votre droit est valable.

SPLIN, *impatienté.*

Monsieur le Maître !

M. LOYER.

Monsieur ?

SPLIN.

Faites-moi un plaisir... d'aller vous-en, tout de suite.

M. LOYER.

Vous desirez être seul?

SPLIN.

Seul.

M. LOYER.

Je ne veux pas vous importuner.

SPLIN.

Allez donc.

M. LOYER.

Monsieur n'a besoin de rien?

SPLIN.

Aye!

M. LOYER.

C'est que comme je sors pour une affaire qui me regarde, je pourrois dire à mon Procureur de venir vous parler.

SPLIN.

Pourquoi?

M. LOYER.

Pour votre affaire.

SPLIN.

Je fais mon affaire tout seul.

M. LOYER.

C'est que tout dépend du conseil!

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

Il y a du choix.

SPLIN.

SPLIN.

C'est égal.

M. LOYER.

Ici, un honnête Procureur et un fripon...

SPLIN, *impatienté*

C'est égal.

M. LOYER.

Comme vous voudrez. Je suis votre très-humble serviteur.

SPLIN.

C'est bon.

M. LOYER, *en s'en allant.*

Voilà un homme bien singulier.

SCENE VIII.

JACQUES SPLIN, *seul.*

Cet homme, il me donne beaucoup de l'impatience... Ecrivons.

(Il ecrit avec beaucoup de réflexion.)

SCENE IX.

JACQUES SPLIN, JAQUOT.

JAQUOT, *sans voir Splin.*

MONSIEUR Loyer vient de sortir, si je pouvois dire un dernier adieu à ma chere Thérese.... Qu'elle doit être triste, cette chere enfant !... Cesser de l'aimer... Oh ! je ne pourrai jamais.. L'aimer toujours, et ne plus la voir ; c'est trop dur. Il faut donc mourir.

SPLIN, *frappé du dernier mot.*

Mourir !

JAQUOT.

Voilà mon dernier jour.

SPLIN.

Ah ! j'ai bien fait à st'heure de m'avoir pas tué hier au soir ; je vais avoir un compagnon.

JAQUOT, *s'approchant de la chambre de Thérese.*

Allons...

SPLIN, *écrivant vîte.*

Mon ami, attends un petit moment.

JAQUOT.

Pourquoi, Monsieur ?

SPLIN.

Je vais avoir fini tout de suite, et nous irons ensemble.

JAQUOT.

Ça n'est pas fort nécessaire.

SPLIN.

Nécessaire, non ; mais c'est agréable.

JAQUOT.

Ma foi ! j'aime autant y aller tout seul.

SPLIN.

Vous n'avez pas peur du tout ?

JAQUOT.

Peur ? elle m'est trop chere pour cela.

SPLIN, *en se levant, et le menant au-devant du Théatre.*

Avez-vous des raisons pour la desirer ?

JAQUOT.

Mille !

SPLIN.

Et moi aussi.

JAQUOT.

Vous ?

SPLIN.

Assurément !

JAQUOT.

Ah ! je ne savois pas cela.

SPLIN.

Je vous l'apprends. Je vais me la donner tout à st'heure.

JAQUOT.

Vous la donner ?

SPLIN.

J'avois envie hier au soir ; je suis bien aise d'avoir pas fait.

JAQUOT.

Pas fait ?

SPLIN.

Sans doute ; j'aurai le plaisir de faire devant vous.

JAQUOT.

Qu'appellez-vous, devant moi ?

SPLIN.

Ne vous fâchez pas ; nous ferons ensemble.

JAQUOT.

Ensemble ?

SPLIN.

Ou l'un après l'autre. Je commencerai, pour vous donner le bon exemple.

JAQUOT, *en colere.*

Savez-vous bien, Monsieur, que quoique je ne sois qu'un pauvre garçon, je n'aime point qu'on se moque de moi ?

SPLIN.

Je moque point du tout.

JAQUOT.

D'où la connoissez-vous ?

SPLIN.

Je la connois point encore ; je vais la connoître tout à st'heure.

JAQUOT.

Si vous la voyiez-là, vous n'oseriez pas parler de la sorte.

SPLIN, *avec fermeté.*

Je la verrai, et je serai toujours le même.

JAQUOT.

Je la connois, moi !

SPLIN, *le regardant un moment.*

Vous la connoissez ?

JAQUOT.

Depuis plus de trois mois.

SPLIN.

C'est pas possible.

JAQUOT.

Cela est pourtant.

SPLIN.

Vous avez été peut-être bien près.

JAQUOT.

Sans doute, et à tous les momens du jour.

SPLIN.

Mais, pas tout-à-fait ?

JAQUOT.

Monsieur ! apprenez que c'est une honnête fille.

SPLIN, *surpris.*

Honnête fille !

JAQUOT.

Oui.

SPLIN.

Qui ?

JAQUOT.

Thérese.

SPLIN.

Treize ?

JAQUOT.

Sans doute.

SPLIN.

Qu'est-ce que c'est, Treize?

JAQUOT.

Celle dont vous parliez tout-à-l'heure si malhonnêtement.

SPLIN.

Vous appellez la mort... Treize?

JAQUOT.

La mort !

SPLIN.

Expliquez-vous donc un petit peu. Qu'est-ce que vous disiez quand vous êtes entré?

JAQUOT.

Je disois que, si je suis obligé de quitter ma chere Thérese, il faudra mourir.

SPLIN.

Ah ! vous êtes donc pas décidé à vous tuer?

JAQUOT.

A me tuer!...pourquoi faire?

SPLIN.

Pour cesser de souffrir.

JAQUOT.

Bon! il n'y a que les lâches qui ont peur de la douleur.

SPLIN, *étonné.*

Que les lâches?

JAQUOT.

Assurément.

SPLIN.

Vous craignez donc qu'on ne vous taxe de foiblesse,

après votre mort, si vous aviez eu la fermeté de vous la donner ?

JAQUOT.

Après ma mort, qu'est-ce que cela me feroit à moi ?

SPLIN.

Ce que cela vous feroit ?

JAQUOT.

Sans doute. Si les hommes m'ont rendu malheureux, si mes semblables m'ont laissé dans la peine, s'ils n'ont cherché qu'à m'affliger, à me faire du mal, à m'accabler, dois-je m'embarrasser de l'opinion que mes ennemis auront de moi, quand je ne serai plus ?

SPLIN *à part.*

J'ai mal fait de pas me tuer hier au soir; j'aurois pas eu le désagrément de voir un homme plus sage que moi.

JAQUOT.

Allez, allez, je n'aurai pas besoin d'appeller la mort; mon chagrin la fera venir assez vîte.

SPLIN, *avec intérêt.*

Pourquoi est-ce que vous avez du chagrin ?

JAQUOT.

Je vous l'ai dit; parce que j'aime.

SPLIN.

Vous aimez ?

JAQUOT.

Hélas ! oui.

SPLIN.

Vous aime-t-on ?

JAQUOT.

Autant que j'aime.

SPLIN.

Aimez-vous beaucoup ?

JAQUOT.

Ah ! Monsieur, on n'a peut-être jamais aimé autant que cela !

SPLIN.

Vous êtes bien heureux !

JAQUOT.

Je suis heureux ?

SPLIN.

Fort !

JAQUOT.

En quoi donc ?

SPLIN.

Vous aimez beaucoup, et vous êtes aimé tout de même.

JAQUOT.

Mais cela ne suffit pas.

SPLIN.

Qu'est-ce qu'il faut donc encore ?

JAQUOT.

Il faut avoir celle qu'on aime.

SPLIN.

Prenez-la.

JAQUOT.

Mais son pere ne veut pas me la donner.

SPLIN.

D'où vient ?

JAQUOT.

Parce que je suis pauvre.

SPLIN.

Ce n'est que pour cela ?

JAQUOT.

C'est bien assez.

SPLIN.

Combien vous faudroit-il pour avoir la fille ?

JAQUOT.

Ah ! si j'avois seulement trois ou quatre mille livres...

SPLIN.

Deux cents guinées, c'est assez ?

JAQUOT.

Assez ? oh sûrement ! sur-tout dans ce moment-ci.

SPLIN.

Et cela vous rendroit heureux ?

JAQUOT.

Bien heureux !

SPLIN.

La petite aussi ?

JAQUOT.

Est-ce que je pourrois l'être sans cela ?

SPLIN, *ouvrant son porte-feuille.*

Un moment : je fais présent à vous de deux cents guinées.

JAQUOT.

Est-il possible ?

SPLIN.

En bon papier. Allez chez le premier Banquier ; il donne de l'argent à vous, tout de suite.

JAQUOT, *dans l'excès de la joie.*

Ah! Monsieur !

SPLIN.

Qu'est-ce que c'est ?

JAQUOT.

Je ne sais si je dois...

SPLIN.

Quoi ?...

JAQUOT.

Me jeter à vos pieds...

SPLIN.

Fi !

JAQUOT.

Ou dans vos bras ?

SPLIN, *embrassant Jaquot.*

Bon ! ça.

JAQUOT.

Mais, quel excellent caractere ! C'étoit donc pour mieux me faire sentir ce bonheur imprévu, que vous me disiez du mal de Thérese ?

SPLIN.

J'ai pas voulu dire du mal du tout ; je comprenois pas.

JAQUOT.

Je vous dois la vie.

SPLIN.

C'est pas grand'chose.

JAQUOT.

Je vous dois le bonheur.

SPLIN.

C'est beaucoup.

JAQUOT.

Sans vous, il falloit m'éloigner de Thérese : j'allois m'engager ; j'aurois servi sur mer.

SPLIN.

Bon !

JAQUOT.

J'aurois exposé ma vie avec courage.

SPLIN.

Fort bien !

JAQUOT.

Et en battant les Anglois....

SPLIN, *en colere.*

Battre les Anglois ?...je suis Anglois, moi !

JAQUOT, *effrayé et avec douleur.*

Ah ! vous l'êtes ; je suis perdu.

SPLIN.

Comment, perdu ?

JAQUOT.

Vous ne voudrez plus me rendre service ?

SPLIN.

Pourquoi donc ?

JAQUOT.

Parce que je suis François.

SPLIN, *lui donnant le billet.*

C'est égal.

JAQUOT.

Quoi ! malgré...

SPLIN.

Celui qui attaque la gloire ou la liberté de mon pays, de quelque nation qu'il soit, il est mon ennemi ; mais celui qui a besoin de mes secours, il est toujours mon compatriote.

JAQUOT.

Que je suis heureux d'avoir trouvé un si brave homme !

SPLIN.

Point de compliment ; c'est fini. Vous êtes content ; je jouis.

JAQUOT, *au comble de la joie.*

Cet argent est un bienfait ; le premier emploi que j'en dois faire est un service.... Adieu, Monsieur.

(*Il sort en courant.*)

SCENE X.

JACQUES SPLIN, *seul.*

Je suis pourtant bien aise de m'être pas tué hier ; j'aurois pas eu le plaisir de faire une bonne action.

SCENE XI.

JACQUES SPLIN, THÉRESE.

THÉRESE, *sans voir Splin.*

JE croyois avoir entendu Jaquot, et je ne le vois pas.

SPLIN, *à part.*

Voilà une jolie créature !

THÉRESE.

Cependant, mon cœur a battu comme quand c'est lui, et sûrement il ne m'a pas trompé.

SPLIN, *à Thérese.*

Que cherchez-vous, Mademoiselle ?

THÉRESE.

Monsieur, je vous demande pardon de vous importuner.

SPLIN.

Vous importune point du tout... Elle est bien jolie !

THÉRESE, *voulant s'en aller.*

Je me retire.

SPLIN.

Reste donc un petit moment, viene.

THÉRESE, *émue.*

Monsieur !...

SPLIN.

Vous avez l'air tout agité.

THÉRESE.

Aussi le suis-je.

SPLIN.

D'où vient ?

THÉRESE.

Cela ne peut pas se dire.

SPLIN.

Dites toujours.

THÉRESE.

Le cœur me bat comme tout.

SPLIN.

Pauvre petit cœur ! qu'est-ce qu'il a pour battre ?

THÉRESE.

Ah ! Monsieur.

SPLIN.

Eh bion !

THÉRESE.

Je suis si sincere...

SPLIN.

C'est rare beaucoup dans une femme.

THÉRESE.

Que je ne puis rien déguiser.

SPLIN.

C'est pas un défaut ; c'est une qualité.

THÉRESE.

En voyant...

SPLIN.

Dites tout.

THÉRESE.

Celui...

SPLIN.

Celui ?...

THÉRESE.

Que j'aime.

SPLIN, *à part.*

Elle m'aime.

THÉRESE.

Je n'ai pas été maîtresse de ce mouvement.

SPLIN.

C'est bien vrai ?

THÉRESE.

Que trop vrai, et c'est ce qui me rend bien malheureuse.

SPLIN.

Pourquoi ?

THÉRESE.

Aimer à mon âge !

SPLIN.

Quel âge donc est-ce que vous avez ?

THÉRESE.

Bientôt quinze ans.

SPLIN.

C'est un bel âge.

THÉRESE.

Et aimer sans espérance.

SPLIN.

Je dis pas cela.

THÉRESE.

Cela n'est pas moins vrai.

SPLIN.

Quand on est aimable comme vous, on doit toujours espérer.

THÉRESE.

Vous me flattez.

SPLIN, *fermement.*

Je flatte point jamais du tout. (*avec douceur.*) Mais dites-moi naturellement : c'est pas un plaisanterie?

THÉRESE.

Je vous dis bien la vérité.

SPLIN.

C'est très-étonnant; mais je crois puisque vous dites. C'est donc venu tout de suite ?

THÉRESE.

Faut-il tant de tems pour aimer? Le premier regard de Jacques a fait palpiter mon cœur, et il ne m'est plus possible de vivre sans Jacques.

SPLIN.

Vous avez entendu le nom ?

THÉRESE.

C'est de sa bouche que je l'ai appris.

SPLIN, *à part.*

C'est quand je me suis nommé au Maître : elle écoutoit. (*Haut.*) Et vous avez retenu tout de suite ?

THÉRESE.

Il ne faut entendre nommer qu'une fois ce qu'on aime, pour ne l'oublier de la vie.

SPLIN, *à Thérese.*

Vous êtes bien bonne. (*A part.*) C'est un amour considérable. (*Haut.*) Mais qu'est-ce qui a pu tant vous plaire ?

THÉRESE.

Tout.

SPLIN.

Tout ! c'est beaucoup.

THÉRESE.

Une figure intéressante.

SPLIN, *saluant.*

Très-honnête.

THÉRESE, *vivement.*

Oh ! oui, bien honnête ! Des yeux si tendres !

SPLIN.

Pas trop tendres.

THÉRESE.

Oh ! pardonnez-moi.

SPLIN, *à part.*

Comme une fille amoureux il s'aveugle ! J'ai presque pas régardé di tout.

THÉRESE.

Une candeur, une franchise !

SPLIN.

Oh ! pour le franchise, c'est vrai.

THÉRESE.

Le meilleur cœur !

SPLIN.

C'est pas un cœur qui aime à faire du mal.

THÉRESE.

Oh ! pour cela non.

SPLIN.

Mais comment pouvez-vous le savoir ?

THÉRESE.

Est-ce que cela ne se voit pas dans les moindres choses ?

SPLIN.

Oui, le caractere y perce.

THÉRESE.

Et l'esprit le plus agréable et le plus ingénu !

SPLIN.

Vous avez bien de la bonté !

THÉRESE.

Non, en vérité; je rends justice.

SPLIN, *à part.*

Elle est bien amoureuse ! fort.

THÉRESE.

Il faut y renoncer.

SPLIN.

Pourquoi donc ?

THÉRESE, *à elle-même.*

Ah ! Jacques, tu vas me quitter ? Peut-être partiras-tu aujourd'hui, demain ; que sais-je ? Et il faudra périr de chagrin.

SPLIN, *vivement.*

Non, Mademoiselle : soyez tranquille. Ein galant homme, il n'abusera jamais du pouvoir qu'il a sur le cœur d'une jeune demoiselle, aimable comme vous. Il n'y a rien qu'il ne puisse vaincre.

THÉRESE.

Mais un obstacle cruel s'oppose à notre félicité.

SPLIN.

Quel obstacle ?

THÉRESE.

Le bien.

SPLIN.

Bagatelle !

THÉRESE.

Mais mon pere...

SPLIN.

Je vous réponds, moi, de son consentement.

THÉRESE, *avec joie.*

Est-il possible ?

SPLIN.

Vous êtes jolie, aimable ; vous avez un cœur tendre: je marierai vous.

THÉRESE, *avec transport.*

Ah ! que je vous aimerai !

SPLIN, *avec satisfaction.*

En vérité ?

THÉRESE.

De tout mon cœur !

SPLIN.

Soyez tranquille, le bel enfant : tant d'amour y sera pas infructueux. Où est votre mere ?

THÉRESE.

Je n'ai pas le bonheur d'en avoir une.

SPLIN.

Qui est votre pere ?

THÉRESE.

C'est le Maître de cet Hôtel.

SPLIN.

Qui ? cet homme qui dit beaucoup de paroles ?

THÉRESE.

Lui-même.

SPLIN.

Je vais parler tout de suite ; je faire la demande pour le mariage, je donne tout l'argent qu'il est nécessaire, et je faire à jamais votre bonheur.

THÉRESE.

Que vous êtes bon !.... J'entends mon pere.

SPLIN.

Laissez-moi tout seul avec lui. Adieu, aimable fille, qui sera bientôt heureuse femme.

THÉRESE.

Combien vous serez chéri !

SPLIN.

Allez vîte.

THÉRESE, *en s'en allant.*

Ah ! Jacques, que de bonheur je te prépare !

SPLIN, *à Thérese qui ne l'entend plus.*

Bein obligé.

SCENE XII.

JACQUES SPLIN, *seul.*

J'AI pourtant bien fait de pas me tuer hier ; j'aurois pas pu me marier aujourd'hui.

SCENE XIII.

JACQUES SPLIN, M. LOYER.

M. LOYER, *désolé.*

QUE je suis malheureux ! Cet arabe de Marchand de vin va me faire enlever mes meubles ; je suis ruiné à jamais.

SPLIN, *assis.*

Ecoute un peu, Monsieur le Maître.

M. LOYER.

Que voulez-vous, Monsieur ?

SPLIN.

Il y a bien des choses nouveau dans votre maison.

M. LOYER, *à part.*

Les Huissiers sont déja ici.

SPLIN.

Vous ne vous attendez pas à ce que vous allez apprendre.

M. LOYER.

Hélas ! Monsieur, je savois tout avant de sortir.

SPLIN, *à part.*

Elle avoit déja fait la confidence au pere !

M. LOYER.

Et je vous demande pardon du dérangement et de l'embarras que cela a dû vous causer.

SPLIN.

Ça m'a point dérangé du tout ; je trouve au contraire que c'est très-bien, et je suis fort content.

M. LOYER.

Mon malheur ne devroit pourtant pas vous amuser.

SPLIN.

C'est pas du malheur.

M. LOYER.

Pardonnez-moi, puisqu'il n'y a point de ma faute.

SPLIN.

Je le crois bien.

M. LOYER.

Et que j'ai fait mon possible pour éviter un pareil scandale.

SPLIN.

Il n'y a point de scandale ; personne ne sait rien, que votre fille et moi.

M. LOYER.

C'est un pur entêtement de sa part.

SPLIN.

Non, c'est un coup du sort.

M. LOYER.

A quoi cela menera-t-il ?

SPLIN.

A quoi ?

M. LOYER.

A me perdre sans besoin.

SPLIN.

Eh ! non.

M. LOYER.

Je l'avois tant prié de changer de résolution.

SPLIN.

Vous avez tort, il faut toujours laisser suivre l'inclination.

M. LOYER.

Et quand elle porte à faire du mal ?

SPLIN.

Il n'y a point de mal à cela.

M. LOYER.

Point de mal ? et je suis perdu de réputation.

SPLIN.

Pourquoi donc ?

M. LOYER.

Croyez-vous que les voisins se taisent, quand ils voyent enlever ?...

SPLIN, *se levant.*

On enleve point; je suis pas capable pour souffrir.

M. LOYER.

Comment, Monsieur, vous auriez l'honnêteté ?...

SPLIN.

Oui; je demande votre consentement pour tout finir tout de suite.

M. LOYER.

Ah ! Monsieur, c'est le plus signalé service que vous puissiez jamais rendre; mais la somme qu'il me faut...

SPLIN.

Je regarde pas l'argent du tout. Je donne toujours; je prends jamais.

M. LOYER.

Je vous dois tout.

SPLIN.

Vous êtes content ?

M. LOYER.

Je suis au comble de mes vœux.

SPLIN.

Eh bien ! il faut signer.

M. LOYER.

C'est bien juste ; et je suis prêt à vous faire un b. . .

(*L'Huissier lui coupe la parole.*)

SCENE XIV.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, ET UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *bégayant.*

MONSIEUR, je vous apporte. . .

M. LOYER.

Ah ! vous voilà tout-à-propos ; tenez, c'est à Monsieur que vous avez affaire.

L'HUISSIER, *à Splin.*

C'est donc Monsieur qui a. . .

SPLIN, *à M. Loyer.*

Quest-ce qu'il veut cet homme ?

M. LOYER.

C'est pour l'affaire.

SPLIN.

SPLIN.

C'est un Notaire, ça ?

L'HUISSIER.

Monsieur, j'ai l'honneur...

SCENE XV.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, L'HUISSIER, THÉRESE.

THÉRESE, *arrivant*, *bas à Splin*.

AVEZ-VOUS parlé à mon pere ?

SPLIN.

Oui ; c'est fait : il consent à tout.

THÉRESE.

Que je suis heureuse !

SPLIN.

Et voilà l'homme.

THÉRESE.

Quel homme ?

SPLIN.

Oui, pour finir tout de suite.

THÉRESE.

Je ne comprends pas...

M. LOYER, *à Splin*.

Voulez-vous me faire la grace que vous m'avez promise ?

SPLIN.

De tout mon cœur.

L'HUISSIER, *à Splin.*

Voilà tous les papiers.

SPLIN, *à l'Huissier, regardant les papiers.*

C'est pas là un contrat.

L'HUISSIER.

Non, c'est l'obligation.

SPLIN.

Mais il faut un contrat.

M. LOYER.

Quoi? Monsieur, vous voulez que ce soit par contrat que je?...

SPLIN, *très-surpris.*

Ah! ah! est-ce que vous voulez bien permettre que ce soit autrement?

M. LOYER.

Vous pouvez exiger tout ce que vous voudrez.

SPLIN.

Ah! c'est bon.

M. LOYER.

Mais j'ai cru que ma reconnoissance...

SPLIN.

Si la petite veut bien, c'est égal.

M. LOYER.

Qu'importe son consentement?

SPLIN.

Je suis trop honnête homme pour rien vouloir par force.

M. LOYER.

Mais, en payant?...

SPLIN, *surpris d'indignation.*

En payant !

L'HUISSIER, *à Splin.*

Oui, Monsieur, ça se fait ici comme ça : on paye, et on a les pieces.

SPLIN, *à Thérese, avec chagrin.*

C'est-il bien vrai ?

M. LOYER.

Monsieur, ma fille ne connoît rien aux affaires.

THÉRESE, *bas à Splin.*

Hélas ! je n'en ai qu'une qui m'occupe, et à laquelle vous ne pensez déja plus !

SPLIN.

Au contraire, je pense beaucoup.

THÉRESE.

Finissez-la donc, de grace !

SPLIN.

J'ai donné ma parole, je dois la tenir...

M. LOYER.

Eh bien ! voulez-vous finir sans contrat ?

SPLIN.

Oui ; à st'heure, j'aime mieux.

L'HUISSIER.

Voilà d'abord le billet et la quittance.

SPLIN.

La quittance de quoi ?

L'HUISSIER.

Des mille écus.

SPLIN.

Il faut payer mille écus pour la fille ?

M. LOYER.

Non : c'est pour moi.

SPLIN, *en colere.*

Pour toi? va au diable !

M. LOYER.

Mais c'est vous qui m'avez offert généreusement...

SPLIN.

Expliquez-vous mieux.

M. LOYER.

Ne m'avez-vous pas dit?...

SPLIN.

Oui, j'avois dit que votre fille est devenue amoureuse de moi, qu'elle me demande à avoir, et que je veux bien comme elle veut.

THÉRESE.

Moi, Monsieur?

SPLIN.

Vous avez dit à moi.

THÉRESE, *à part.*

Je suis perdue.

M. LOYER.

Mais, Monsieur, je n'ai pas entendu un mot de tout cela : il s'agit de payer mille écus que je dois.

SPLIN.

C'est donc pas là le Notaire pour le contrat de mariage?

M. LOYER.

Le contrat de mariage ! de qui?

SPLIN.

J'épouse votre fille.

M. LOYER.

Vous, Monsieur ?

SPLIN.

Tout-à-l'heure. Je suis fort riche.

M. LOYER.

Est-il possible ?

SPLIN.

Et je lui donne tout mon bien.

M. LOYER.

Ah ! Monsieur, je suis plus heureux que je ne croyois ; je ne vous demandois que mille écus, pour empêcher de vendre mes meubles.

SPLIN, *vivement.*

Empêcher de vendre les meubles ; je donne tout de suite. (*A l'Huissier.*) Combien faut-il ?

L'HUISSIER.

Rien, Monsieur ; vous m'avez envoyé payer, et je viens vous apporter les pieces.

SPLIN.

J'ai fait payer, moi ?

L'HUISSIER.

Il y a une heure que je veux vous rendre la procédure.

SPLIN.

Vous êtes fou.

L'HUISSIER.

Non, Monsieur.

SPLIN.

J'ai rien envoyé du tout.

L'HUISSIER.

Je l'ai pourtant reçu.

M. LOYER.

Et qui vous l'a porté ?

L'HUISSIER.

Votre garçon.

M. LOYER.

Mon garçon ?

L'HUISSIER.

Lui-même.

THÉRESE.

Ah ! que je suis contente !

L'HUISSIER.

Voilà tous les papiers.... Arrangez-vous.... pour moi je m'en vais dîner. Adieu. *(Il sort.)*

SCENE XVI.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, THÉRESE.

M. LOYER.

QU'EST-CE que cela veut dire ?

SPLIN.

Je comprends pas.

THÉRESE.

Ni moi.

M. LOYER.

Ni moi.

SPLIN.

C'est égal, je....

SCENE XVII et derniere.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, THÉRESE, JAQUOT.

THÉRESE, *à Jaquot, qui entre gaiement.*

AH ! mon bon ami !

JAQUOT.

Ma chere Thérese !

SPLIN, *à part.*

Diable ! ils se regardent tous deux beaucoup tendrement.

M. LOYER.

Est-il vrai que c'est vous qui m'avez rendu service ?

JAQUOT.

Oui, Monsieur, j'ai eu ce bonheur-là.

M. LOYER.

Et où as-tu trouvé cette somme ?

JAQUOT.

C'est ce brave homme-là qui me l'a donnée, et j'ai cru que le meilleur usage que j'en pouvois faire étoit de vous tirer d'embarras.

M. LOYER.

Mon pauvre ami ! comment pourrai-je te récompenser ?

JAQUOT, *montrant Thérese.*

Ça vous seroit si aisé !

SPLIN, *à part.*

Ah ! diable !

JAQUOT, *à Splin.*

Monsieur, parlez en ma faveur.

SPLIN.

Quoi ! c'étoit Mademoiselle ?

JAQUOT.

Oui.

SPLIN.

J'en suis fâché.

JAQUOT.

Pourquoi?

SPLIN.

Vous pouvez plus avoir.

JAQUOT.

D'où vient?

SPLIN.

Elle est amoureuse de moi.

THÉRESE.

Moi?

SPLIN, *à Thérese.*

Oui. Vous n'avez pas dit tantôt que le cœur vous battoit fort?

THÉRESE.

C'étoit pour lui.

SPLIN.

Que vous étiez amoureuse?

THÉRESE.

De lui.

SPLIN.

Qu'il falloit vous demander en mariage à votre pere?

THÉRESE.

Pour lui, pour Jacques.

SPLIN.

Pour Jacques! c'est le même nom. (*A part.*) Ah! diable! j'ai mal fait de m'être pas tué hier au soir; j'aurois épargné cette mortification.

THÉRESE.

Ah ! Monsieur, que je suis fâchée que vous ayiez pris le change ! je n'ai pas voulu vous tromper.

JAQUOT.

Ne suis-je pas bien malheureux ? il faut que je sois le rival de ce galant homme : est-ce-là la récompense que je devois au généreux service qu'il a voulu me rendre ?

M. LOYER.

Mon pauvre Jaquot ! le bonheur de ma fille me force à être ingrat envers toi ; puis-je, sans être injuste, m'opposer à sa fortune ?

THÉRESE.

Mon pere !....

JAQUOT, *avec effort.*

Vous avez raison, M. Loyer ; il vaut mieux que je meure de chagrin, que d'empêcher ce brave homme de faire votre fortune et celle de ma chere Thérese.... Tenez, Monsieur, voilà le reste de votre argent. Je n'en ai plus besoin. Ayez bien soin de cette pauvre petite ; aimez-la autant que je l'aime.... Adieu, Thérese ; oubliez-moi. Pour moi, je n'aurai pas longtems à vous regretter.... Adieu, M. Loyer.... Adieu, Monsieur.... Adieu, Thérese. (*Il s'éloigne.*)

SPLIN, *l'arrêtant avec chaleur.*

Non, mon ami, reste ici ; je suis point capable pour faire une aussi vilaine action. Je commence, pour la

premiere fois de ma vie, à sentir un plaisir vif. Mariez-vous tous les deux. Je me charge de la dot. Je veux rester toujours avec vous. Je verrai élever les petits enfans, et le bonheur que je vous aurai procuré, en m'apprenant à le connoître, deviendra la source du mien.

JAQUOT, THÉRESE, M. LOYER.

Ah ! mon bienfaiteur ! mon pere !

SPLIN.

Point de remercîment; c'est à moi à vous en faire.

TOUS.

Comment, à vous ?

SPLIN.

Oui, mes amis ; j'étois las de la vie, parce que je n'en connoissois que les dégoûts. Vous m'avez appris à en jouir, et elle va me devenir chere. Je cherchois le plaisir bien loin, et il étoit tout près de moi ; je sais maintenant où le trouver.

Pour un homme riche, le plaisir le plus vif, le plus pur, et celui qu'on peut goûter à tout âge, c'est la bienfaisance.

THÉRESE.

Combien de gens ne le connoissent pas !

SPLIN.

Tant pis pour eux.

de jolis enfans rendirent les rôles, principalement celui de l'Amour, joué par la Dlle. Bonet, à qui depuis le Public en conserva toujours le nom; la grace que mirent dans leur jeu les deux charmantes sœurs, Mesdemoiselles Tabraize, que le Public voit tous les jours avec le même plaisir aux Variétés Amusantes, tout concourut au succès de cette petite Pastorale, qui pendant deux mois entiers soutint le Spectacle et recula sa chûte.

MM. de Piis et Barré ont traité le même sujet en Vaudevilles. Leur Piece a été jouée à Fontainebleau, devant leurs Majestés, au mois de Novembre 1783.

LES QUATRE COINS,

PASTORALE,

MÊLÉE DE PANTOMIME
ET DE DANSES;

PAR M. DE BEAUNOIR.

6



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11,

M. DCC. LXXXIV.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.

IRIS,
LISE,
CHLOÉ,
COLETTE, } jeunes Bergeres.

COLIN,
TIRCIS,
SILVANDRE,
ALAÎN, } jeunes Bergers.

TROUPE DE JEUNES BERGERES.

TROUPE DE JEUNES BERGERS.

La Scene se passe dans un Verger, près d'un Hameau.

LES

QUATRE COINS,

PASTORALE.

(*Le Théatre représente un Verger charmant, borné par une colline.*)

SCENE PREMIERE.

(*L'Orchestre joue, pour ouverture, les airs :* La jeune Iris la fleur de nos campagnes, &c. *et* Des simples jeux de son enfance, &c.)

TROUPE DE JEUNES BERGERS et DE JEUNES BERGERES.

Au lever de la toile, on apperçoit dans l'éloignement une troupe de jeunes Bergers et de jeunes Bergeres, formant des danses champêtres. Ils s'éloignent et disparoissent entiérement, en achevant leurs danses.

SCÈNE II.

LISE, COLETTE, IRIS, CHLOÉ.

(*Lise, Colette, Iris et Chloé se séparent du groupe des Danseuses, et arrivent sur le bord du Théatre.*)

IRIS.

NE les suivons pas, mes bonnes amies.

LISE.

Pourquoi?

IRIS.

Ils s'enfoncent dans l'épaisseur du bois, le soleil commence à baisser; craignons la nuit, craignons le bois.

LISE.

Qu'y risquons-nous donc?

IRIS.

Et les loups?

LISE.

Bon! les loups.... Ont-ils jamais mangé de jeunes filles?

IRIS.

Et les amoureux?

LISE.

Eh bien! les amoureux?

IRIS.

Ils sont mille fois plus méchans que les loups.

LISE.

Ce sont des contes.

IRIS.

Demande à ta mere.

COLETTE.

Bon !... Ma grande sœur en a au moins quatre, et elle ne s'est jamais plainte d'aucun.

IRIS.

C'est qu'elle ne va pas aux bois avec eux.

COLETTE.

Si fait, Mademoiselle, et tous les jours encore.

IRIS.

Voici des garçons qui viennent : vîte, éloignons-nous.

LISE.

Ce sont nos voisins.

IRIS.

Ce sont des garçons.

SCENE III.

IRIS, LISE, COLETTE, CHLOÉ, COLIN, TIRCIS, SILVANDRE, ALAIN.

(*Colin, à la tête des jeunes Bergers, arrête Iris et ses Compagnes.*)

COLIN.

ARRÊTEZ !.... Pourquoi fuir nos plaisirs et nos jeux ?

IRIS.

Pourquoi vous enfoncer dans l'épaisseur du bois ?

COLIN.

Pour nous mettre à l'abri du soleil.

IRIS.

Il est à son déclin.

COLIN.

Il brûle nos campagnes.

IRIS.

Laissez-nous, Colin, laissez-nous ; nos meres nous ont défendu d'aller au bois avec les garçons.

COLIN.

Que craignez-vous ?

COLETTE.

J'y pourrois perdre mon ruban.

CHLOÉ.

Si j'égarois ma houlette ?

LISE.

Si j'y perdois ma bague ?

IRIS.

Si l'on m'y prenoit mes gants ?

COLETTE.

Et tout cela se perd au bois, dit-on.

IRIS.

Comment oser reparoître au hameau ?

COLIN.

Donnez-nous ces bijoux, nous les garderons bien.

IRIS.

Oh ! que non !

COLIN.

Eh bien ! puisque vous ne voulez pas venir de bonne volonté, vous y viendrez par force.

IRIS.

Fuyons, mes bonnes amies, fuyons.

COLIN.

Ne les laissons pas échapper; suivons-les.

(*Les quatre jeunes Bergeres prennent la fuite; les Bergers s'apprêtent à les poursuivre.*)

SCENE IV.

L'AMOUR, COLIN, TIRCIS, SILVANDRE, ALAIN.

(*Un buisson de roses s'ouvre, l'Amour en sort, se présente devant les Bergers, et les arrête.*)

L'AMOUR.

ARRÊTEZ, jeunes Bergers, arrêtez!

COLIN.

Que nous veut cet enfant?

L'AMOUR.

Dans ce foible enfant, reconnoissez le maître de l'univers... l'Amour.

COLIN.

L'Amour?

L'AMOUR.

Lui-même.

COLIN.

Où sont donc vos ailes?

L'AMOUR.

Je ne les porte qu'à la ville.

COLIN.

Et votre bandeau?

L'AMOUR.

J'en ai fait présent à l'Hymen; il en avoit plus besoin que moi.

COLIN.

Que nous voulez-vous ?

L'AMOUR.

Je viens vous apprendre et vous aider à soumettre de jeunes cœurs qui bravent mon pouvoir.

COLIN.

Enseignez-nous cet art si difficile.

L'AMOUR.

N'effarouchez jamais la Beauté: il faut l'apprivoiser pour la rendre sensible ; il faut couvrir de fleurs le piége qu'on lui tend. La force convient au guerrier, et non pas à l'amant.

COLIN.

Vous avez raison.

L'AMOUR.

Iris et ses jeunes Compagnes vous redoutent : pourquoi redoubler leurs craintes par vos poursuites? Je me charge, moi, de les adoucir. Elles seront bien fines, si, avant la fin du jour, je ne leur attrape pas houlette et gants, ruban et bague. Éloignez-vous, sans vous trop écarter ; ayez toujours les yeux sur moi, et ne paroissez que lorsque je vous ferai signe... Allez.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

L'AMOUR, *seul.*

Elles reviennent déja de ce côté ; l'ennui me les ramene. Elles ne me connoissent pas encore : elles me prendront sans peine pour un jeune enfant du village. Reposons-nous sous ce chêne touffu ; feignons d'être assoupi. La Beauté n'a jamais laissé long-tems l'Amour endormi.

SCENE VI.

L'AMOUR, IRIS, LISE, COLETTE, CHLOÉ.

IRIS.

Ils n'y sont plus... Nous pouvons continuer nos jeux sans crainte d'être troublées; mais sur-tout ne nous éloignons pas trop... C'est toi, Lise, qui l'est.

(*Elles se mettent à jouer à la cligne-mussette : Lise les poursuit long-tems, sans pouvoir en attraper aucune. L'Amour, pendant leur jeu, témoigne par ses gestes, dans les momens où elles ne peuvent l'apperçevoir, que bientôt elles lui seront soumises. Lise fatiguée de courir inutilement, s'arrête.*)

LISE.

Je n'en puis plus... Cessons le jeu.

IRIS.

C'est sans tricherie?

LISE.

Oui, oui... sans tricherie.

(*Elles se rapprochent toutes les quatre.*)

IRIS.

Il n'est pas tems encore de regagner le hameau; à quoi nous amuserons-nous?

LISE.

Vois, décide le jeu.

COLETTE.

Au Colin-Maillard?

LISE.

J'aime à voir clair.

CHLOÉ.

A la main chaude?

COLETTE.

On frappe trop fort; cela fait mal.

IRIS.

Jouons aux quatre coins.

LISE.

Aux quatre coins?

TOUTES LES QUATRE.

Oui, oui... aux quatre coins... Allons.

LISE.

Nous ne sommes que quatre.

IRIS.

C'est vrai.

LISE.

Quel dommage!

IRIS.

Attendez... attendez... Voyez-vous ce jeune enfant qui dort à l'ombre de ce chêne touffu ?

LISE.

Oui... Hé bien ?

IRIS.

Eveillons-le ; il fera notre cinquieme.

LISE.

Tu as raison... Éveillons-le...

IRIS.

Qu'il est joli... Je ne le connois pas.

LISE.

Ni moi.

CHLOÉ.

Nous ne l'avons jamais vu.

COLETTE.

Eveille-le doucement.

(*Iris et ses jeunes Compagnes réveillent l'Amour, qui feint d'être accablé de sommeil, et de ne se réveiller que difficilement.*)

IRIS.

Eveille-toi, éveille-toi donc, charmant enfant.

L'AMOUR.

Que me voulez-vous ?

IRIS.

Leve-toi.... Viens avec nous sur ces gazons fleuris, jouer à mille petits jeux.

L'AMOUR.

Je n'en sais aucun.

IRIS.

IRIS.

Nous te les apprendrons.

L'AMOUR.

Je ne veux rien apprendre.

IRIS.

Ils sont charmans!

L'AMOUR.

Je veux dormir.

IRIS.

Il n'est pas tems encore.

L'AMOUR.

Laissez-moi donc.

IRIS.

Non, tu ne dormiras pas.

L'AMOUR.

Laissez-moi tranquille, Mesdemoiselles : je ne vais pas interrompre vos jeux ; n'interrompez pas mon sommeil.

IRIS.

Non, non, encore une fois, tu ne dormiras pas.

L'AMOUR.

Je me fâcherai!

IRIS.

Fâche-toi, si tu veux ; mais nous ne te quittons pas.

L'AMOUR.

Mais cela est abominable! On laisse les gens tranquilles, quand ils ne veulent pas jouer.

IRIS.

Nous ne voulons pas que tu dormes.

L'AMOUR.

Mais jouez entre vous, et laissez-moi dormir.

IRIS.

Non.

L'AMOUR.

N'êtes-vous pas assez pour jouer ?

IRIS.

Il nous manque un cinquieme, et tu le feras.

L'AMOUR.

Je ne veux pas le faire, moi !

IRIS.

Tu te mets en colere... Tant pis.

L'AMOUR.

Je me fâcherai, tout de bon !

IRIS.

Fâche-toi.

L'AMOUR.

Mais, quand je vous dis que je meurs de sommeil.

IRIS.

Joue... C'est le moyen de te réveiller.

L'AMOUR.

Que je suis malheureux ! je dormois si bien. A quel jeu voulez-vous me faire jouer ?

IRIS.

Aux quatre coins.

L'AMOUR.

Je ne le connois pas.

IRIS.

Tu l'apprendras bientôt.

L'AMOUR.

C'est par complaisance, au moins ; c'est malgré moi que je jouerai.

IRIS.

Tu ne t'en repentiras pas.

TOUTES ENSEMBLE.

Jouons.... jouons....

(*Elles commencent le jeu des quatre Coins : l'Amour se trouve bientôt sans place ; il profite de ce moment pour leur prendre boulette, ruban, bague et gants.*)

L'AMOUR.

J'aurai la place.

COLETTE.

Il n'a que mon ruban.

L'AMOUR.

Je ne vous lâche pas.

LISE.

Oui, oui, garde ma bague.

L'AMOUR.

Oh ! pour le coup....

CHLOÉ.

Pour le coup, tu tiens ma houlette.

LISE, *à Iris.*

Il te tient.

IRIS.

Il n'a pris que mes gants.

(*Le jeu continue encore quelque tems. La nuit vient ; elles cessent le jeu.*)

IRIS *continue.*

Mes bonnes amies, la nuit commence ; il est tems de nous retirer.

L'AMOUR.

Eh ! quoi ! nous finissons si-tôt.

IRIS.

Le jeu vous plaît donc ?

L'AMOUR.

Oh !.... beaucoup !

IRIS.

Eh bien ! trouvez-vous ici demain, nous nous y rendrons de bonne heure et nous recommencerons.

L'AMOUR.

Je n'y manquerai pas.

IRIS.

Rendez-moi mes gants.

CHLOÉ.

Ma houlette.

LISE.

Ma bague.

COLETTE.

Mon ruban.

L'AMOUR.

Non, non, je les ai gagnés de franc jeu ; je les garde comme le prix de ma complaisance.

IRIS.

Ne badinez pas ; si nous reparoissions au village sans nos bijoux, nous serions grondées.... Mais bien fort !

L'AMOUR.

Eh bien ! vous serez grondées.

IRIS.

Rendez-nous-les.

L'AMOUR.

Non.

IRIS.

Oh ! le mauvais petit garçon !

L'AMOUR.

Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

IRIS.

Vous ne voulez pas nous les rendre, de bonne volonté ?

L'AMOUR.

Non.

IRIS.

Nous les aurons de force.

L'AMOUR.

C'est ce que nous verrons.

IRIS.

Aidez-moi. C'est un enfant.

L'AMOUR.

A moi !... Venez me défendre.

(*Dans ce moment les quatre Bergers s'élancent du bois et viennent environner l'Amour. Les jeunes Bergeres surprises et tremblantes se reculent.*)

SCENE VII et derniere.

L'AMOUR, IRIS, LISE, CHLOÉ, COLETTE, COLIN, TIRCIS, SILVANDRE, ALAIN.

L'AMOUR.

VENEZ, jeunes Bergers; c'est pour vous que j'ai vaincu : je vous remets les fruits de ma victoire.... Et vous, innocentes Bergeres, reconnoissez en moi l'Amour dont vous braviez la puissance, et sachez que jamais on ne joue impunément avec lui.

IRIS.

Vous êtes un traître !

L'AMOUR.

Tout le monde le dit.

IRIS.

Colin, rendez-moi mes gants.

LISE.

Rendez-moi ma bague.

CHLOÉ.

Rendez-moi ma houlette.

COLETTE.

Rendez-moi mon ruban.

COLIN.

Impossible.

IRIS.

Nos meres nous gronderont.

L'AMOUR.

Soyez de bon accord : donnez-leur un baiser ; ils vous rendront vos bijoux.

IRIS.

Un baiser ?

COLIN.

Voyez.... Nous voulons bien nous contenter d'un seul, à condition que vous ne fuirez plus.

IRIS.

Que ferons-nous ?

LISE.

On verroit que nous avons perdu nos bijoux ; on ne verra pas que nous avons donné le baiser.

IRIS.

Prenez-le donc.

L'AMOUR.

Doucement ! doucement ! Il faut cueillir la rose et non pas l'arracher.

(*Chaque Bergere laisse prendre un baiser à son Berger, qui lui rend son bijou. L'Amour les unit tous les quatre, et jouit de son triomphe. La troupe des jeunes Bergers revient du bois, et célebre le bonheur des jeunes Amans et le triomphe de l'Amour.*)

FIN.

NOUVEL AVIS.

LA grande difficulté que nous avons éprouvée jusqu'à présent à nous procurer les Portraits des Auteurs dont nous avons donné les Pieces, ne nous a pas permis d'en offrir à MM. nos Souscripteurs autant que nous le desirions. Nous en avons fait nous-mêmes la recherche avec beaucoup de soin, et nous avons chargé plusieurs Graveurs de les chercher encore dans tous les dépôts où l'on peut espérer de les trouver. Nous les donnerons à mesure que nous les découvrirons, et nous prions MM. nos Souscripteurs, ainsi que tous les Amateurs, en général, qui en posséderoient ou en connoîtroient quelques-uns, de vouloir bien nous les indiquer. Nous les acquerrons, ou prendrons avec les possesseurs les arrangemens convenables, pour en avoir des dessins et les faire graver le plus promptement et le plus parfaitement possible.

Nous comptions pouvoir donner à la fin de

cette année une Table indicative pour la reliure ; mais les Portraits qui nous manquent, et plusieurs Pieces qui nous restent encore des Auteurs commencés à distribuer, nous obligent à prier MM. nos Souscripteurs d'attendre à la fin de l'année prochaine, pour faire relier nos volumes de cette année-ci. Ils auront alors le complément de chaque Auteur, c'est-à-dire, tout ce qu'ils devront en avoir ; ou s'il reste encore des Pieces de quelques-uns pour 1786, elles feront un, ou plusieurs volumes, sans qu'un Auteur soit joint à un autre dans le même volume. Au reste, ceux de MM. les Souscripteurs qui ne voudroient pas attendre jusques-là pour la reliure, pourront conserver l'ordre dans lequel nos volumes ont paru et paroîtront, ou bien faire relier de telle maniere qu'il leur plaira, chaque Piece étant et devant toujours être imprimée séparément et indépendamment de toute autre, ainsi que nous l'avons annoncé dans nos Prospectus et Avis précédens.

Nous prions aussi MM. nos Souscripteurs de vouloir bien renouveller leur abonnement, avant

la fin de Novembre prochain, et de nous envoyer leurs noms et demeures, exactement et lisiblement écrits, afin d'éviter les pertes de volumes que nous avons éprouvées cette année-ci ; et nous prévenons ceux d'entre eux qui ne les recevroient pas dans leur tems, qu'il faut d'abord qu'ils aient la bonté de s'en plaindre, en Province et chez l'Étranger, aux Directeurs des Postes, et à Paris, à notre Bureau directement, où toutes les plaintes doivent être envoyées, pour que nous puissions y satisfaire sur le champ.

Ceux de MM. nos Souscripteurs qui, dans le courant de l'année, changeront de demeure, soit à Paris, en Province ou chez l'Etranger, voudront bien nous en avertir à tems, afin d'éviter les envois inutiles.

Les inconvéniens résultans de la facilité que nous avions donnée à quelques personnes de ne payer les volumes qu'à mesure qu'ils les recevroient, nous ont forcés à régler irrévocablement que l'on ne pourra se procurer notre Collection, qu'en souscrivant et en payant d'a-

vance une année entiere, soit à notre Bureau ou chez les Libraires indiqués. Le prix de la souscription sera toujours fixé à 33 livres pour Paris, et 36 livres pour la Province et les Pays étrangers, pour les exemplaires en papier *carré fin*, de la Manufacture Royale du sieur Réveillon; et à 54 livres, pour le *papier vélin*, de la même Manufacture, port franc, par-tout le Royaume. On délivrera, *gratis*, à MM. les Souscripteurs, un volume d'*Essais historiques, sur l'origine et les progrès de l'Art Dramatique en France*, et un volume de Chansons, Romances, Vaudevilles, &c. notés et gravés, sous le titre d'*Etrennes de Polymnie.* L'un de ces volumes paroîtra au mois de Novembre prochain, et l'autre au mois de Décembre de chaque année. Ce volume avoit été annoncé comme devant contenir un choix d'airs, pris dans les Pieces Lyriques distribuées dans nos volumes de l'année; mais plusieurs de MM. nos Souscripteurs ayant paru desirer d'avoir ces airs en même tems que les Pieces, nous avons cru devoir céder à leur vœu, et nous avons envoyé la Musique dans les volumes dont elle faisoit partie. Cependant, ne voulant

pas renoncer au plaisir d'offrir un volume d'*Etrennes* à MM. nos Souscripteurs, nous le remplirons, chaque année, de Chansons, Romances, Vaudevilles, &c. les plus agréables et de la plus grande nouveauté que nous pourrons nous les procurer. MM. les Auteurs et Amateurs qui voudront bien nous seconder dans ce dessein, sont priés de vouloir bien nous faire parvenir, avec la Musique notée, ce qu'ils auront de mieux dans ce genre. Ce volume se vendra séparément, à ceux qui n'auront pas souscrit.

Malgré tous les soins que nous avons donnés à la correction des épreuves, nous nous sommes apperçus, avec regret, qu'il nous étoit encore échappé quelques fautes, sur-tout dans nos premiers volumes. Ne voulant rien négliger pour le plus de perfection possible dans cet Ouvrage, nous envoyons des cartons qui feront disparoître ces fautes, et nous en userons toujours de même, dès que nous saurons qu'il s'en sera glissé quelques-unes d'essentielles. C'est encore une raison qui nous engage à prier

MM. nos Souscripteurs de ne point faire relier nos volumes d'une année, avant qu'elle soit entierement finie. Nous les faisons brocher proprement et solidement, afin qu'ils puissent être placés ainsi dans les Bibliotheques; et attendre quelque tems la reliure.






BIBL
Sc
Pl
N.